M.-J. ROUËT DE JOURNEL

LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN RUSSIE

Un Collège de Jésuites

A SAINT-PETERSBOURG

1800-1816

Librairie académique PERRIN et Cie

UN
COLLÈGE DE JÉSUITES
A SAINT-PÉTERSBOURG
1800-1816

M.-J. ROUËT DE JOURNEL

LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN RUSSIE

UN COLLÈGE DE JÉSUITES A SAINT-PÉTERSBOURG

1800-1816

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

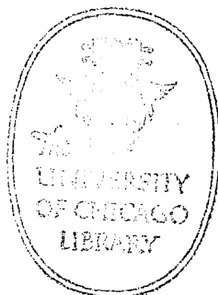
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1922

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

25 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma.



UN

COLLÈGE DE JÉSUITES

A SAINT-PÉTERSBOURG

1800-1816

INTRODUCTION

Un siècle s'est écoulé depuis que l'Ordre des Jésuites a été chassé de Russie ; et depuis 1820 jusqu'au dernier jour du régime tsarien, aucun tempérament n'a jamais été apporté à l'oukaze de proscription. Il n'est pas un pays au monde qui, cent années durant, ait aussi strictement et obstinément fermé ses portes à l'Ordre de Saint-Ignace. Il n'en est peut-être pas un comme la Russie pour ne posséder sur lui qu'une littérature faite de préjugés et de haine. Tout se relie sans doute. Mais vraiment les Russes sont excusables de honnir les jésuites, ne connaissant d'eux que ce qu'ont écrit Samarine, D. Tolstoï ou Morochkine.

Un fait reste certain : c'est qu'avant d'être bannie de Russie, la Compagnie de Jésus y fut conservée pendant cinquante années, au temps où les autres

pays d'Europe se fermaient à eux. Catherine II, Paul I[er], Alexandre I[er] la tinrent en particulière faveur. Estime jusqu'en 1820, aversion depuis, il y a là sans doute de quoi étonner, de quoi faire réfléchir ceux-là mêmes qui haissent.

L'histoire du Collège de Saint-Pétersbourg est un épisode caractéristique de cette protection impériale.

Maintenue en Russie Blanche par Catherine II, la Compagnie de Jésus ne possédait jusqu'en 1800 aucun établissement dans la capitale de l'empire. Elle y fut appelée cette année-là par Paul I[er], et se vit chargée d'administrer la paroisse catholique et d'ouvrir une maison d'éducation. Bientôt, la vogue aidant, il fallut doubler cette école, publique et gratuite, d'un pensionnat, où se groupèrent les enfants de la plus haute noblesse de Russie. Artisan principal de ces fondations et premier recteur du collège, le P. Gabriel Gruber fut nommé au bout de peu d'années à la tête de la Compagnie entière, et à partir de ce jour c'est à Pétersbourg que résida le supérieur général des jésuites. Gruber mourut prématurément ; mais son œuvre avait été lancée d'une main si vigoureuse qu'il suffisait à son successeur de poursuivre le sillon commencé. Dix années durant, alors que les guerres napoléoniennes mettaient la Russie et l'Europe en feu, les jésuites continuaient dans la paix leur ministère de prêtres et d'éducateurs. Mais lorsque le bruit des armes se fut apaisé, au lendemain du

Congrès de Vienne, Alexandre, rentré triomphant en Russie, trouva bien des haines accumulées contre les religieux. Sans prendre le temps de les contrôler, alarmé surtout par l'influence que la religion catholique avait commencé d'acquérir dans la société, il sévit sans merci. Les jésuites furent expulsés comme des malfaiteurs. D'un trait de plume l'œuvre de Catherine et de Paul était anéantie.

Période caractéristique dans les annales de la Compagnie de Jésus, les années que dura le collège de Saint-Pétersbourg intéressent aussi au premier chef l'histoire du catholicisme en Russie. C'est l'époque où se convertissent ces grandes dames de l'aristocratie, qui ont nom la princesse Alexis Golitsyne, la comtesse Tolstoï, née Bariatinski, la comtesse Golovine, Mme Swetchine. Les quinze premières années du XIXe siècle sont, à cet égard, uniques dans les fastes de la religion romaine. Ce mouvement de conversion se relie tellement à notre histoire, que nous l'avons décrit ici en ses grandes lignes. Il importait de dégager le rôle que les jésuites y ont joué, puisqu'en somme ils en ont été les premières victimes.

D'une plume superbe, Tchaadaiev, en 1836, déplorait l'isolement qui de tout temps avait mis la Russie en dehors du grand courant de la civilisation occidentale et chrétienne. « Relégués dans notre schisme, rien de ce qui se passait en Europe n'arrivait jusqu'à nous... Chrétiens, le fruit du

christianisme ne mûrissait pas pour nous. » (*Œuvres choisies*, publiées par le P. Gagarin, p. 30.)

Qu'auraient donné le collège de Saint-Pétersbourg et le ministère des jésuites, s'ils n'avaient pas été sitôt supprimés ? C'est le secret de Dieu. A l'Église romaine ils eussent sans doute gagné de nouveaux enfants ; et l'orthodoxie ne se fût pas trouvée pour cela en péril. Peut-être aussi les religieux d'Occident auraient-ils contribué à faire mûrir pour la Russie le « fruit du christianisme ».

LIVRE PREMIER

LA FONDATION

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'ATTENTE

Deux anciens. — Jugements divers. — Catherine et Pierre le Grand. — Le glas de la Pologne. — Le serment de fidélité. — Catherine et les jésuites. — Les dangers de Pétersbourg. — Paul I[er] et Gruber. — Le collège d'Orcha. — Un « grand savant » et un « homme extraordinaire ». — L'élection d'un général. — Situation fausse. — Gruber à Pétersbourg. — Les réflexions impériales et les décisions.

En 1861, quelque cinquante ans après avoir quitté le collège dont nous écrivons l'histoire, deux anciens élèves, l'un et l'autre poètes, échangeaient encore de charmants billets en vers. Ils s'appelaient le prince Viazemski et Dmitri Sévérine. Et Viazemski disait à son ami d'enfance :

Devenus vieux par l'âge, et de cœur restés jeunes,
Avec toi dès longtemps nous avons célébré
Le jubilé sacré d'une amitié durable.
Dès longtemps réunis par notre bonne étoile,

Père Czyz nous berçait en notre sombre cage.
Et nous, insouciants comme oiseaux sur la branche,
Saluant de nos chants le printemps de la vie,
Nous savourions la paix du jésuitique toit.
Là de la vie sérieuse en nous pointait l'aurore,
Là murissait l'esprit, l'enfant devenait homme.
De leurs savantes mains nos maîtres — nos amis —
Répandaient en nos cœurs, pour la moisson future,
La semence du bien et l'amour du savoir,
O beau temps sans nuage ! O heureuses années ! [1]

Les amitiés qui, nouées entre dix et quinze ans, se perpétuent jusqu'aux cheveux blancs (les deux anciens condisciples avaient alors près de soixante-dix ans), ces amitiés durables comme la vie, font honneur autant à ceux qui leur sont restés fidèles qu'à la maison d'éducation où elles ont pris naissance. Le collège où l'on a passé ses jeunes années a beau avoir gardé pour l'imagination l'aspect d'une cage — et de nos jours les meilleurs écoliers ne le désignent-ils pas d'un vocable beaucoup moins poétique? — on sent que les barreaux de la cage n'ont jamais meurtri les ailes de ces oiseaux avides de s'en échapper pour trouver la liberté.

Sévérine et Viazemski connurent le collège des jésuites en ses années prospères et presque dès le début de son existence. Ils durent y entrer en 1803 pour en sortir aux entours de 1810. Ils n'assistèrent pas à la ruine, en 1816. Nous les retrouverons l'un et l'autre au cours de notre récit, lorsqu'après avoir décrit la période d'organisation,

1. *Rousskaia Starina*, 1896, I, p. 78,

nous verrons le collège en son plein fonctionnement ; et la plume de Viazemski nous fournira un des témoignages les plus sincères et les plus exempts de partialité sur cet établissement dont on a dit à la fois tant de bien et tant de mal.

Il ne faut pas s'étonner que l'œuvre des jésuites à Saint-Pétersbourg ait été si diversement appréciée, depuis J. de Maistre, qui fut leur grand ami, leur admirateur et leur soutien, jusqu'à Dmitri Tolstoï et Morochkine, ennemis déclarés de toute influence romaine, en passant par les nombreux auteurs russes de Souvenirs ou de Mémoires, qui, ayant vécu au premier quart du XIXe siècle, ont vu de près et jugé de façon fort différente cet épisode unique dans l'histoire religieuse de leur pays : la Compagnie de Jésus chargée d'élever les enfants des meilleures familles pétersbourgeoises et jouissant dans cette mission des particulières faveurs du gouvernement.

* * *

Par un de ces revirements comme l'histoire en a connu beaucoup, la Compagnie de Jésus, d'abord bien vue, puis honnie sous Pierre le Grand, avait fini par être chassée de Russie, et l'oukaze du 18 avril 1719 portait bannissement éternel[1]. Cinquante années passent. L'Ordre de Saint-Ignace, traqué par les cours bourboniennes, est supprimé

1. Oukaze au comte Roumiantsev, *P. S. Z.*, année 1719, n° 3356.

dans l'univers par l'autorité du Souverain Pontife lui-même. Il n'est qu'un pays où il va survivre : la Russie [1].

L'année qui a précédé la publication du bref *Dominus ac Redemptor*, le glas de la pauvre Pologne a sonné. Le premier démembrement a été opéré. Il s'est trouvé que dans les provinces annexées par Catherine II les jésuites vivaient et possédaient collèges et missions florissantes. L'impérieuse tsarine, qui au pied du monument de Falconet gravait la fière épitaphe : « A Pierre Ier Catherine II » [2], n'était pas femme à se laisser intimider par les mesures qu'avait pu prendre l'aïeul de Pierre III. Les jésuites faisaient œuvre utile en ces contrées récemment courbées sous son sceptre ; ils faisaient œuvre d'éducation, et d'éducation solide : et Catherine se rendait compte qu'un pays ne serait jamais grand où la jeunesse ne serait pas fortement éduquée et sérieusement instruite. Ils faisaient aussi œuvre de pacification. Lorsqu'il avait été prescrit aux nouveaux sujets russes de prêter serment de fidélité [3], deux courants s'étaient formés, et l'un d'eux, l'évêque latin de Polotsk en tête, avait été pour la résistance. Beaucoup s'étaient expatriés, avaient repassé la Dvina pour revenir en ce qui s'appelait encore la Pologne, plutôt que de se sou-

1. Après le bref de Clément XIV, la Compagnie de Jésus fut quelque temps encore maintenue en Prusse.

2. *Petro I Catherina II*, lit-on sur le socle.

3. MOROCHKINE, t. I, p. 69 et suiv.

mettre. Et dans cette crise de l'autorité les jésuites avaient donné l'exemple de la soumission. Catherine leur en savait gré. Elle comprenait enfin ce qu'est une parole donnée. Au pied du traité de 1773 elle avait apposé sa signature; et l'article V portait expressément : « Les catholiques romains *utriusque ritus* jouiront dans les provinces cédées de toutes leurs possessions et propriétés », et « par rapport à la religion ils seront entièrement conservés *in statu quo*, c'est-à-dire dans le même libre exercice de leur culte et discipline, avec toutes et telles églises et biens ecclésiastiques qu'ils possédaient au moment de leur passage sous la domination de Sa Majesté Impériale [1]. »

C'en était assez. Les jésuites servaient à Catherine : elle les conservait, contrairement à Pierre Ier, et malgré le bref du Pape [2]. « Pierre, disait-elle dans un conseil secret où la question fut agitée, Pierre avait de son temps de bons motifs pour porter l'édit de bannissement; moi, j'en ai aujourd'hui d'excellents pour l'abolir. Les jésuites resteront pour le moment. S'ils commettent quelque faute, je les chasserai; et il ne faudra pour cela ni canons ni soldats. » Et aux instances faites par le P. Czerniewicz, supérieur général de la Compagnie, pour

1. Karol Lutostanski, t. I, p. 68.

2. Nous n'avons pas à dire ici comment cette survivance des jésuites en Russie malgré le bref *Dominus ac Redemptor* fut canoniquement légitime. La question est du domaine de l'histoire générale de la Compagnie de Jésus. Voir aussi Zalenski, t. I, l. II, ch. vi et vii; Pierling, V, p. 47.

que le bref pontifical fût promulgué en Russie comme ailleurs, le comte Tchernychev, gouverneur de Russie Blanche, ajoutait avec familiarité : « Croyez-moi, Clément XIV lui-même sera content que nous vous ayons conservés. »

Pendant les vingt-trois années qu'elle resta encore à la tête de l'immense empire, la faveur de Catherine ne se démentit pas vis-à-vis de la Compagnie de Jésus. Nous aurons à revenir sur les règlements et oukazes dans lesquels, avec la connivence du triste archevêque de Mohilev, Mgr Siestrzencewicz, elle enserra la religion catholique. Quant aux jésuites, elle leur manifesta jusqu'au bout une bienveillance particulière. Surtout elle leur assura l'avenir le jour où elle les autorisa à joindre à leur magnifique collège de Polotsk un noviciat. Ce fut la pépinière d'où devaient sortir tous les religieux appelés à évangéliser la Russie dans les quarante années qui suivirent.

Lorsque mourut la grande Catherine, les jésuites n'étaient encore qu'une poignée d'hommes, 200 environ. C'était trop peu pour entreprendre des œuvres nouvelles. Les six collèges qu'ils possédaient dans les provinces de Russie Blanche suffisaient à absorber le personnel dont ils pouvaient disposer. Il est à croire d'ailleurs qu'ils se souciaient peu de posséder un établissement d'éducation à Pétersbourg. « S'ils commettent quelque faute, avait dit Catherine, je les chasserai. » Les fautes étaient plus à craindre dans la capitale qu'ailleurs. La plus

grande, celle qu'on ne leur pardonnerait pas, ce serait le prosélytisme. Ils le savaient. Après Pierre le Grand, après Anna Ivanovna, Catherine II avait renouvelé la défense formelle de propager publiquement ou en secret la doctrine catholique. Le péril était moindre dans les collèges de la Russie Blanche, collèges jadis polonais, qui se recrutaient presque exclusivement parmi la jeunesse catholique. Un collège dans la capitale eût été composé principalement d'orthodoxes ; on eût alors côtoyé l'abîme à longueur d'année.

Pour amener une autre orientation, il fallut un concours de circonstances, ou mieux la rencontre de deux hommes, un tsar et un jésuite : Paul Ier et Gruber.

Paul Ier avait succédé à sa mère le 20 novembre 1796. Un « fou couronné », a-t-on dit de lui. Certes il n'avait pas en politique la pondération, les larges vues et la sûreté de coup d'œil qui avaient caractérisé la grande Catherine. Ordre, contre-ordre, désordre : le résumé qu'on a tracé là de son règne peut bien être satirique, il n'en correspond pas moins à une réalité. Avant tout Paul Ier fut un despote. Un jour, est-il raconté dans la *Vie du comte Rostoptchine*, l'empereur mécontent d'un régiment qu'il passait en revue commanda : « Par file à droite, en avant, marche, pour la Sibérie ! » Et le régiment partit sur l'heure, officiers en tête, enseignes déployées. Pourtant au bout de trois jours, le maître rappelé à la

raison par Rostoptchine revint sur sa décision [1]. Ce despotisme maladif fit de Paul l'adversaire acharné de la révolution. Partout où il croyait l'apercevoir, il frappait et taillait sans merci pour empêcher le venin de se répandre dans l'organisme qu'était son empire.

En l'année 1800, s'il faut en croire un document du temps, il lui tomba sous les yeux un livre traitant de l'illuminisme et des sectes dont les théories allaient à ruiner la société et à renverser les trônes ; et l'auteur mettait en parallèle ces doctrines et celles que les jésuites avaient toujours enseignées à leurs élèves, basées sur le respect de la discipline et l'obéissance à l'autorité. Ce fut un trait de lumière. La cause des jésuites était gagnée ; ils avaient droit à toutes ses faveurs.

Au demeurant ce n'était pas pour lui une révélation. Au moins en deux circonstances il avait vu de près les jésuites et leurs œuvres. Grand-duc, quelque vingt années plus tôt, il était passé avec la princesse Marie son épouse par Polotsk et avait visité par le menu collège et noviciat. Plus récemment, au lendemain de son couronnement à Moscou, alors qu'il revenait en grand équipage à Saint-Pétersbourg, il avait tenu à traverser la Russie Blanche, et en compagnie de ses deux fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin, il s'était arrêté au collège d'Orcha sur le Dniéper. Moins

1. Ségur, *Vie du comte Rostoptchine*, p. 52.

important que celui de Polotsk, le collège d'Orcha avait été fondé par Sigismond III et reconstruit grâce à la munificence de Jean Sobieski. Dès le lendemain de son arrivée dans la ville, le tsar s'y rendit. Il fut reçu à l'entrée, devant l'église, par les Pères Lenkiewicz, alors vicaire général de la Compagnie, Wichert, provincial et recteur du collège, et Gruber. L'archevêque Siestrzencewicz estima qu'il était de son devoir, et de son intérêt aussi, de se trouver là. Il tint même à honneur de faire les présentations. « Arrivant au P. Gruber, raconte-t-il dans son journal, je dis à l'empereur que c'était un grand savant en toutes sortes de sciences. » Le compliment n'était pas exagéré.

Né à Vienne le 6 mai 1740, Gabriel Gruber avait embrassé la vie religieuse dès l'âge de quinze ans. Pénétré du désir de se consacrer aux missions de Chine, il avait, durant ses études de philosophie et de théologie, trouvé le temps de se former aux sciences qu'il pensait devoir être utiles à son apostolat d'Extrême-Orient. Esprit extraordinairement souple et ouvert, il y réussit à merveille. Ses supérieurs crurent pourtant plus utile de le garder en Europe, et pendant plusieurs années ils le mirent à enseigner, à Laybach, la mécanique et l'hydrographie. Il s'y acquit de la notoriété par des travaux d'asséchement de marais, que l'État lui confia. A l'heure où la Compagnie fut supprimée, Gruber était en Autriche. Il y resta. Mais lorsqu'il apprit que l'ordre s'était con-

servé en Russie, il vint s'y réunir et de nouveau fut appliqué au professorat dans le collège de Polotsk. Il y enseigna tour à tour la physique, la mécanique, l'architecture, et dans les arts comme dans les sciences montra la supériorité de ses talents. Avec cela, homme de relations et d'abord facile, entreprenant et ne se laissant pas arrêter par les obstacles, Gruber était voué à développer grandement l'influence des jésuites en Russie, mais en même temps à s'attirer à lui-même la haine des ennemis de la Compagnie. Témoin ce portrait ou plutôt cette caricature que trace de lui Morochkine : « Dans ce corps un peu voûté, dans cette grosse tête pointue [1] et complètement disproportionnée avec son petit corps, habitait une âme de démon. Dans ces yeux toujours baissés brillait comme une lueur sinistre. Sa démarche modeste et comme timide cachait les desseins les plus fiers, les plus ambitieux, les plus audacieux [2]. J. de Maistre, qui avait fréquenté assidûment le P. Gruber, le dépeignait ainsi : « Homme véritablement extraordinaire, théologien, médecin, chimiste, mécanicien, opticien, etc., homme d'État de plus et fait pour être le ministre d'un grand prince [3]. » Entre les deux portraits, l'un physique,

1. Les portraits que nous connaissons de Gruber ne lui donnent pas du tout la tête pointue dont parle Morochkine. Il est à croire que l'imagination de l'auteur a déformé le modèle.

2. Morochkine, I, p. 367.

3. *Corresp.* V, 337.

l'autre moral, il n'est pas difficile de décider lequel mérite le plus de crédit.

C'est à la fin de l'année 1798 que, profitant de la notoriété que sa science et son enseignement lui avaient acquise, il commença d'être le porte-parole de son ordre auprès du souverain et des grands de l'empire. Les sept années qui lui restaient à vivre marqueraient dans l'histoire de la Compagnie et de l'Église en Russie.

Le 10 novembre 1798, le P. Lenkiewicz, vicaire général de la Compagnie, était mort. Il s'agissait de lui donner un successeur, et à chaque nouvelle élection de ce genre les difficultés renaissaient de plus en plus grandes. Elles se compliquaient cette fois de ce que, moins d'une semaine auparavant, Siestrzencewicz avait fait signer à l'empereur un Règlement draconien sur les ordres religieux. Désormais ils n'auraient plus à leur tête qu'un provincial ; l'évêque diocésain nommerait tous les supérieurs, y compris le provincial ; il aurait également le droit de faire à son gré la visite des monastères. C'était l'annulation pure et simple du droit d'exemption, prérogative essentielle des religieux et que Rome avait toujours soutenue. En présence de cette situation, les jésuites allèrent droit leur chemin. Un oukaze de Catherine II, toujours en vigueur, les obligeait à ne procéder à une nouvelle élection qu'avec l'autorisation de l'empereur, autorisation qu'ils devaient solliciter par l'intermédiaire de l'archevêque. Ils s'y confor-

mèrent. Mais en même temps, se doutant bien de la réponse qui les attendait, ils firent écrire directement à l'empereur par le P. Gruber et demander formellement qu'il leur fût permis d'élire un supérieur ayant, comme par le passé, le titre de vicaire général. Il arriva ce qu'il fallait attendre de la bienveillance impériale. La requête de Gruber fut approuvée, et le tsar en informa l'archevêque par une lettre autographe.

On conçoit que des dessous comme celui-là n'étaient pas faits pour affectionner beaucoup Siestrzencewicz à la Compagnie de Jésus. A l'extérieur pourtant la correction demeurait parfaite, le prélat tenant avant tout à ne pas paraître hostile à un ordre que favorisait l'empereur. Nous verrons cette situation fausse et ce jeu de bascule se prolonger durant tout le règne de Paul Ier et celui de son successeur, jusqu'au jour où l'Ordre de Saint-Ignace sera expulsé, de Saint-Pétersbourg d'abord et de Russie enfin. Pendant une vingtaine d'années la courtoisie régnera dans les rapports extérieurs de Siestrzencewicz avec les jésuites. Ceux-ci tiendront à témoigner en toute occasion à leur archevêque le respect dû à sa haute dignité. Lui-même répondra à leurs avances : il le fera avec d'autant plus de bonne grâce qu'il verra les religieux mieux en cour. Et tout en affichant la plus grande bienveillance, il cherchera par tous les moyens à réduire à néant leur indépendance vis-à-vis de son pouvoir épiscopal. Ce faisant, il tâchera d'être sou-

tenu par l'approbation impériale ; et pour cela il saura profiter de la tendance qu'ont toujours eue les souverains russes d'en agir avec la religion romaine comme avec l'orthodoxie, de décider eux-mêmes ce qui est proprement du ressort de Rome ; il se fera donner par un Paul Ier ou un Alexandre des pouvoirs exorbitants sur les religieux, comptant y englober la Compagnie de Jésus comme les autres. Et cet accord trop facile entre le tsar et l'archevêque sera pour embarrasser parfois très fort les jésuites. Afin de garder intacte l'organisation de leur institut, ils auront à résister à l'archevêque et pour ainsi dire au tsar lui-même. La faveur dont ils jouiront leur permettra d'obtenir des exceptions à ces oukazes qui seront pour eux autant de pièges tendus par l'archevêque. Mais un jour viendra où l'intrigue et les influences occultes leur auront aliéné pour tout de bon l'esprit du tsar ; ils auront alors tout contre eux : ils succomberont. Ce sera l'exil, la ruine.

Nous avons esquissé ici toute l'histoire qu'il nous faut maintenant écrire avec plus de détails.

Le 1er février 1799, le P. Kareu avait été préposé à la Compagnie de Jésus par un vote presque unanime de la Congrégation. Sous son généralat le collège de Pétersbourg allait être fondé, et le P. Gruber serait le principal ouvrier de cette fondation. Une première fois, aussitôt après l'élection de Kareu, il avait été député pour présenter à l'empereur l'hommage de reconnaissance de la

Compagnie. La bienveillance dont il avait été personnellement l'objet en cette rencontre et la faveur que Paul Ier témoignait aux jésuites étaient du meilleur augure.

Une année s'écoula. En janvier 1800, Gruber reparaissait en la capitale. La réputation s'attachait maintenant à son nom. Il était connu à l'Académie des Sciences par ses inventions et ses travaux, et de Polotsk où il continuait à résider, il avait lié correspondance avec plusieurs membres de la fameuse société. Ce n'étaient pas les seules relations qu'il y avait. Le sénateur comte Ilinski, l'Italien Manucci, tous deux favoris de l'empereur, Sévérine, Korsak, d'autres encore lui témoignèrent l'amitié la plus sincère et lui promirent leur appui dans les démarches qu'il allait tenter. Pourtant il lui parut que le moment n'était pas encore venu d'exposer à l'empereur les deux requêtes dont l'avaient chargé ses supérieurs : d'une part délivrer la Compagnie, et peut-être aussi les autres ordres religieux, de l'inique Règlement de l'archevêque, d'autre part obtenir du tsar une lettre sollicitant du Pape la confirmation de l'Ordre de Saint-Ignace en Russie. Trop d'oppositions étaient encore à craindre dans l'entourage du souverain. Mieux valait savoir attendre. Gruber attendit.

L'été venu, la cour se transporta à Pavlovsk. Sous les ombrages de la splendide résidence, entre deux parades militaires, Paul Ier s'abandonna à

ses réflexions solitaires : hantise croissante de la trahison, nécessité d'assurer avant tout la formation de la jeunesse, souvenirs riants de Polotsk et d'Orcha, impression profonde produite par l'autorité et la haute valeur du P. Gruber : autant de visions qui se pressèrent devant l'imagination du tsar. Sa résolution fut vite prise : il confierait aux jésuites l'éducation en Lithuanie et dans les provinces occidentales, en Podolie, en Volhynie, et leur rendrait la direction de l'Académie de Vilna, où ils avaient possédé jadis un collège florissant[1]. Et pour bien montrer que ces faveurs nouvelles n'étaient pas un caprice passager, Paul Ier écrivait quelques jours plus tard, de Gatchina, une lettre autographe au pape Pie VII : il y demandait l'approbation formelle de la Compagnie.

Les jésuites avaient obtenu tout ce qu'ils pouvaient désirer. Jusque-là pourtant il n'avait pas été question, à en croire les documents du temps, de les introduire à Pétersbourg. Pour accomplir les vues impériales, Gruber était parti sur-le-champ pour Vilna afin de s'entendre avec le général gouverneur Koutouzov et les hauts directeurs de l'université. Le 10 octobre il était de retour à Gatchina et mettait l'empereur au cou-

1. Les jésuites devaient reprendre la direction de Vilna le 1er mai 1801. Poczebut, ex-jésuite, resté tout dévoué à la Compagnie et rentré dans son sein peu avant sa mort, les en avait cependant dissuadés. La mort de Paul Ier vint remettre tout en question, et finalement les religieux ne reprirent pas la charge de l'université.

rant de ses démarches. Une double surprise l'y attendait. Désirant lui témoigner sa satisfaction, Paul lui faisait don d'une riche montre en or. Puis, ne s'en tenant pas à ce présent tout matériel, il ouvrait à la Compagnie un nouveau champ d'apostolat. Le 11/23 octobre, six articles étaient sanctionnés par l'autorité souveraine ; et le quatrième, dans sa brièveté, était gros de conséquences : « L'administration de l'église catholique de Pétersbourg sera donnée aux jésuites, et il leur sera permis d'ouvrir des écoles selon leur prudence. »

Quatre-vingts ans après leur expulsion, les fils de saint Ignace étaient officiellement rappelés dans la capitale de Pierre le Grand.

CHAPITRE II

LA SITUATION EN 1800

Regard en arrière : Pierre le Grand, Anna Ivanovna. — Le Règlement de 1769. — L'oukase du 14 novembre 1772. — L'immense diocèse et son archevêque. — Jugé par de Maistre. — Le 10 octobre 1800. — Situation acceptable. — L'archevêque exilé. — Le département catholique du Collège de justice. — Les quatre premiers desservants. — Historique de la paroisse. — Mauvaise administration. — Un âge d'or en perspective.

D'un trait de plume Paul Ier donnait aux jésuites le soin de la paroisse catholique de Saint-Pétersbourg et les chargeait d'y organiser une école. C'était assurément un honneur qu'il leur faisait, une singulière marque de confiance qu'il leur témoignait ; c'était aussi une charge et une mission délicate qu'il leur imposait. Car si les jésuites avaient alors le privilège de jouir des bonnes grâces impériales, et si personnellement le tsar était assez favorablement disposé envers Rome pour songer même à la réunion des Églises, les règlements et institutions de la grande Catherine étaient toujours là pour enserrer comme dans un étau la religion catholique.

L'an 1800, le catholicisme romain en Russie avait à peine un siècle d'existence officielle. Dans un Manifeste du 16 avril 1702, Pierre le Grand, dont l'idée avait toujours été de supprimer les barrières entre l'Orient et l'Occident, avait accordé la pleine liberté de conscience. Les étrangers étaient admis, attirés même en Russie, et permission leur était donnée de bâtir des églises pour leur culte. Désormais le catholicisme existait légalement. Les ordres religieux avaient, eux aussi, vu s'ouvrir devant eux les portes de l'empire et s'étaient partagé cet immense champ d'apostolat. Aucun diocèse n'avait encore été tracé : la Russie était pays de mission et, comme telle, soumise à la Congrégation de la Propagande. Pareille liberté pouvait difficilement durer longtemps. En 1735 l'impératrice Anna Ivanovna signa un oukaze prohibant toute espèce de prosélytisme et rappelant que le culte seul était autorisé depuis Pierre le Grand : catholiques comme luthériens devaient se contenter de veiller sur leur troupeau sans chercher à l'accroître. Quelque trente ans se passèrent sous ce régime, jusqu'à ce qu'enfin l'autocrate qu'était Catherine II vint déterminer, par le fameux *Règlement* de 1769[1], la situation de l'Église catholique dans l'empire, non pas hélas! pour desserrer les liens dans lesquels la tenait l'oukaze de 1735, mais bien pour assujettir

1. *P. S. Z.*, t. XVIII, p. 833, n° 13252.

un peu plus le clergé à l'État, et, en donnant à l'élément laïque une part plus grande dans l'administration de la paroisse, paralyser d'autant l'action des pasteurs légitimes.

Il faut le reconnaître, prêtres et fidèles, en particulier à Saint-Pétersbourg, purent faire leur *mea culpa* quand ils lurent le nouveau Règlement. Si la concorde avait régné toujours dans la petite communauté catholique de la capitale, si des rivalités d'influence ne s'étaient produites dans le clergé, si les finances de la paroisse avaient été plus sagement administrées, un groupe de fidèles n'aurait pas été amené à faire un jour la périlleuse démarche de réclamer l'assistance du pouvoir civil, de prier l'impératrice d'agir. Elle agit en effet, et elle n'agit que trop. Le 12 février 1769 parut le *Règlement* qui aller préciser la situation du catholicisme dans l'empire et très spécialement à Saint-Pétersbourg. Lorsque les jésuites répondirent, en 1800, à l'appel de Paul Ier, ils trouvèrent encore en vigueur le *Règlement* de Catherine. Ce nous est un motif de le faire connaître avec quelques détails.

Il débutait par une belle affirmation du libre exercice accordé au culte catholique par Pierre le Grand et confirmé par Anna Ivanovna. Catherine entendait bien souscrire elle aussi à cette liberté, mais à condition de la réglementer à sa guise. Les onze chapitres qui suivent ce gracieux préambule ne font pas autre chose.

Le chapitre premier détermine les fonctions des religieux chargés de la paroisse de Saint-Pétersbourg et leur titre même. Ils doivent se nommer « curés et gardiens d'âmes, et non pas missionnaires », parce qu'ils sont là « pour faire le service divin et non pour étendre leur foi ». Pour Saint-Pétersbourg, étant donné le nombre des catholiques, on admet six religieux. Jusqu'ici ils devaient être changés tous les quatre ans. Si la communauté est satisfaite de leur ministère et si eux-mêmes ne désirent pas se retirer, on peut les conserver durant une seconde période de quatre années.

Le chapitre II concerne le supérieur. Il est élu par les paroissiens parmi les six religieux. Et de nouveau défense est faite à lui comme aux autres de chercher à opérer des conversions.

Au chapitre V il est question des syndics. Quatre « nations » étant réprésentées parmi les catholiques de la capitale : Français, Polonais, Italiens, Allemands, chacune élit deux syndics, et ces huit syndics, nommés pour trois ans, « doivent assister le supérieur dans les affaires économiques de l'église : ils sont auprès de lui les mandataires de la communauté ».

Les intérêts matériels font l'objet du chapitre VI. Les revenus, qu'administre le supérieur conjointement avec les syndics, appartiennent à la communauté catholique. Outre les dons, legs, casuel, produit des quêtes, ils comprennent encore des

revenus annuels ou loyers provenant de maisons qui appartiennent à l'église.

A leur sortie de charge, au bout de trois ans, est-il dit au chapitre VII, les syndics doivent mettre les comptes au net, afin que la communauté puisse les faire examiner par des délégués qu'elle aura choisis à cet effet. Après quoi, les syndics quitteront leur charge, à moins qu'ils acceptent de la conserver et que la communauté prolonge leurs pouvoirs.

Le chapitre VIII prévoit le cas, malheureusement trop fréquent jusque-là, de contestations entre le supérieur, les religieux, les syndics et la communauté. Tous les litiges seront déférés au Collège de justice. Et comme pour adoucir ce qu'il y a de trop choquant pour des oreilles catholiques dans cette prescription, Catherine ajoute : « Nous défendons au Collège de justice, sous prétexte de décider des affaires administratives de l'église, de se mêler en rien des dogmes et articles de foi. » C'était déjà trop d'ouvrir la porte si large à l'élément laïque dans l'organisation de la paroisse catholique.

Restent trois chapitres concernant la ville de Moscou et les colonies établies sur les rives de la Volga. Ils n'importent pas à notre sujet.

Telles sont les grandes lignes de ce *Règlement* qui, on le voit, faisait de la communauté catholique de Saint-Pétersbourg une véritable association cultuelle, et dont certaines dispositions, celles sur-

tout concernant l'élection des religieux et du supérieur, ne pouvaient pas être acceptées par Rome. Heureusement les événements politiques vinrent modifier la situation.

Trois années plus tard, en 1772, le partage de la Pologne avait fait passer sous le sceptre russe cent mille catholiques romains. Quelle serait désormais leur situation ? L'autocratie allait-elle s'exercer à détruire l'organisation régulière de l'Église polonaise pour y substituer d'autres cultuelles semblables à celle de la capitale ? Catherine ne le jugea pas avantageux à sa politique. C'est alors qu'elle fit paraître l'oukaze du 14 décembre 1772, destiné à définir encore davantage l'organisation générale de la religion catholique dans l'empire [1].

Et d'abord Catherine, s'arrogeant des droits qui n'appartiennent qu'au Pape, décrétait qu'il y aurait dans tout l'empire, y compris la Russie Blanche, un seul et unique diocèse latin. L'évêque qui gouvernerait ce colossal diocèse, elle le désignerait un peu plus tard dans la personne de Siestrzencewicz. Dès maintenant elle lui taillait sa sphère d'action, sans prendre nulle garde à la discipline romaine : il aurait la direction de toutes les affaires spirituelles sans exception. Et c'était aller trop loin ; car cette clause soumettait à l'évêque les couvents aussi bien que les paroisses, le clergé régulier au même degré

1. *P. S. Z.*, t. XIX, p. 688, n° 13922. — Pierling, t. V, p. 19.

que le séculier. Rome consultée y eût mis des exceptions. Quant aux affaires économiques, elles continueraient, malgré les réclamations pontificales, d'êtres traitées d'après le Règlement de 1769.

L'annexion des provinces polonaises ayant fait passer sous la domination russe un grand nombre, ou même la presque totalité des uniates, il fallait aussi préciser leur sort. L'oukaze y pourvoit. A vrai dire, on semble plus mal disposé pour eux que pour les catholiques romains. Paul Ier leur reprochera de n'être « ni chair ni poisson », ni romains pour le rite, ni grecs pour la croyance, et Catherine visera à les exterminer. En attendant ils vivent, et l'on est bien obligé de leur donner un statut légal. Comme les latins, ils formeront eux aussi un seul diocèse, et l'archevêque uni de Polotsk, Mgr Jason Smogorzewski, sera maintenu dans ses fonctions.

Voilà pour la hiérarchie : elle est réduite au minimum. Va-t-on du moins la laisser libre de s'adresser aux âmes pour le bien de qui elle est faite, libre en un mot d'exercer l'apostolat, libre aussi de recourir au Père commun des fidèles, au successeur de Pierre? L'oukaze établit ici des digues infranchissables. Le prosélytisme est défendu avec la plus grande sévérité. Sous peine de mesures policières, il est rigoureusement interdit « aux évêques, chanoines, prêtres séculiers, à tout le clergé en général » de propager, soit en

public, soit secrètement, la doctrine catholique. Le polonisme, on le sent bien, s'insinuerait sous le manteau de la foi catholique, et l'empire ne saurait avoir de plus sûr rempart que l'orthodoxie.

Quant aux rapports avec Rome, ils doivent être réduits au minimum. Passe encore que le Pape ait son mot à dire quand il s'agit de dogme ; mais pour tout le reste, inutile de recourir à lui. Aucune bulle, ni ordre quelconque émanant du Souverain Pontife, de la Propagande, ou de tout autre bureau romain, ne devra être communiqué aux fidèles de Russie sans avoir été préalablement soumis à l'approbation impériale. Inversement, toutes les occasions, ou peu s'en faut, de s'adresser à Rome, sont coupées à la racine, et cela au profit du pouvoir civil. Au-dessus de l'évêque et des consistoires diocésains, on en appellera au Collège de justice et au sénat, tribunaux essentiellement laïques, « pour toutes les affaires économiques et touchant le bon ordre dans les monastères et les églises paroissiales ».

Voilà quel était en ses grandes lignes l'oukaze du 14 décembre 1772. Catherine avait pu le signer avec satisfaction : il révélait à fond sa manière : tailler et trancher avec une souveraine désinvolture tout ce qui touchait au culte catholique, comme si le Pape de Rome n'avait barre sur les fidèles de Russie que dans les questions concernant exclusivement la foi, ou avec le consentement des empereurs ou des rois.

La situation légale faite au catholicisme dans les premières années qui suivirent le partage de la Pologne était, on le voit, peu brillante, et l'on conçoit que les jésuites n'aient eu ni la possibilité, ni probablement le désir de fonder une maison à Saint-Pétersbourg quand la Russie se rouvrit à eux. L'évêque, qui allait être appelé à gouverner l'immense diocèse de Russie, n'était ni pour faire desserrer l'étreinte des oukazes, ni pour inspirer confiance aux religieux.

L'impératrice, par son oukaze du 14 décembre 1772, avait établi que la Russie formerait un seul diocèse catholique. Restait à désigner un titulaire. Cela n'embarrassait pas davantage la grande Catherine. Il lui fallait un homme sur qui elle pût compter, qui s'accommodât de ses oukazes et qui voulût bien n'être pas trop romain. Elle fut servie à souhait. Le hasard lui fit connaître un jeune chanoine de Vilna, Stanislas Siestrzencewicz Bohusz. Calviniste de naissance, puis hussard dans l'armée prussienne, un jour il abandonna d'un coup l'hérésie et le métier militaire, et s'essaya sur une autre voie, celle de la science. Elle devait le mener loin. Ayant donc cultivé toutes les branches des connaissances humaines, histoire, philosophie, mathématiques, poésie, langues anciennes et modernes, fort bien doué d'ailleurs pour ce genre d'études, il s'engagea comme précepteur dans la famille Radziwill. C'est là que l'évêque de Vilna, Massalski, vint le discerner et lui proposer

la carrière ecclésiastique. Inspiration malheureuse, il faut le reconnaître. Ordonné prêtre après quelques mois d'études théologiques, il devint l'ami et le protégé de Massalski. Dès 1772, Catherine II, qui cherchait un homme pour son évêché de Russie Blanche, fit explorer les dispositions de Siestrzencewicz. Elles étaient à souhait. Deux pas restaient à faire : lui conférer le caractère épiscopal, et l'installer sur le nouveau siège. Le premier ne souffrit pas de difficulté. Grâce aux bons témoignages rendus à Rome par Massalski, le procès canonique fut vivement expédié, et le 1[er] octobre 1773, Siestrzencewicz était consacré évêque de Mallo *in partibus infidelium*. Il n'en alla pas de même pour la seconde partie du programme. Dans la pensée de Massalski, l'évêque de Russie Blanche ne devait être que le suffragant de Vilna, et c'est pourquoi il s'était employé de si bonne grâce à l'élévation de Siestrzencewicz. Mais Catherine entendait bien arriver à ses fins : elle voulait en Russie un évêché catholique qui fût complètement indépendant de ceux de Pologne, et l'on devine aisément pourquoi. Aussi dans la première audience qu'elle accorda au nouveau dignitaire, elle tint à s'assurer de la soumission qu'il apporterait à ses ordres. Siestrzencewicz a eu le courage de raconter lui-même la scène, en se désignant à la troisième personne :

« Sa Majesté Impériale le fit appeler chez elle et lui dit : « Monsieur, je ne gêne pas l'exercice

« d'aucune religion dans mon empire, ni votre relation avec Rome. Mais comme je sais que cette cour « a des prétentions fortes, je veux que vous ne partagiez pas votre obéissance. Je le veux. » L'évêque répondit que le précepte de saint Paul est trop clair pour qu'en bon chrétien il pût agir autrement : Il faut obéir aux souverains non seulement tant par crainte que de conscience ; et qu'il obéirait exclusivement à Sa Majesté Impériale[1]. »

Ceci se passait dans les premiers jours de novembre 1773. L'impératrice pouvait aller de l'avant : elle avait sur qui compter. Le 22 du même mois, elle nommait Siestrzencewicz évêque de tous les catholiques de l'empire, avec résidence à Mohilev.

La mesure fit d'abord sensation à Rome : elle allait contre tous les canons ; la création d'un nouvel évêché et la nomination d'un titulaire étaient choses réservées au Siège apostolique. Mais que faire ? On pourrait bien protester, essayer de négocier, on n'aurait jamais le dernier mot ; et si l'on se refusait à souscrire à ce qu'avait décidé la tsarine, il en résulterait sans doute plus de mal que de bien pour le catholicisme. Il arriva donc ce qui maintes fois auparavant ou depuis lors se produisit dans les rapports entre la Russie et le Saint-

1. *Lettre du ci-devant secrétaire du métropolitain à son ami sur la demande des causes du mécontentement de Rome contre lui.* Godlevski, t. I, p. 37 et suiv. L'auteur n'est autre que Siestrzencewicz.

Siège. Pour éviter un plus grand mal, Rome céda et sanctionna une situation dont l'irrégularité était avant tout préjudiciable aux fidèles. Siestrzencewicz fut accepté comme évêque de Russie Blanche et, dix années après, comme archevêque de Mohilev, avec juridiction sur tous les catholiques de l'immense empire.

Les jésuites, dans leurs œuvres et leurs ministères à Saint-Pétersbourg, eurent constamment à faire avec lui. En 1800, quand ils fondèrent le collège et prirent possession de l'église catholique, il gouvernait le diocèse depuis près de trente ans. Et sa carrière était loin d'être terminée : il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans, après cinquante-trois années d'épiscopat. En 1819, J. de Maistre, qui l'avait bien connu pendant les quatorze années qu'il passa en Russie, écrivait : « Il existe maintenant en Russie un personnage bizarre, qui n'a pu appartenir qu'au temps et au lieu où il a vécu : c'est l'archevêque de Mohilev, primat catholique de toutes les Russies, qui était protestant et officier de cavalerie avant d'être évêque ; instrument entre les mains de nos ennemis mille fois plus dangereux qu'un protestant de profession, d'une servilité d'ailleurs faite pour dégoûter un noble pouvoir, à qui l'obéissance suffit, et qui est toujours prêt à contredire et même à braver le Saint-Siège, parce qu'il est toujours sûr d'être soutenu. C'est lui qui dit un jour à la cour, en montrant l'empereur qui passait : « Voilà mon pape, à moi ! »

Les témoins de cette admirable profession de foi existent encore à Saint-Pétersbourg[1]. »

Nous nous bornerons pour le moment à ce jugement de l'illustre écrivain. Nous retrouverons du reste bien des fois sur notre route l'archevêque de Mohilev. On le verra à l'œuvre. Il suffit de l'avoir ici présenté au lecteur.

Revenons à Pétersbourg. Les pages qui précèdent nous en ont d'ailleurs fort peu éloignés : Siestrzencewicz, archevêque titulaire de Mohilev, résidait d'ordinaire dans la capitale, et lorsque les jésuites allaient y venir pour s'occuper de la paroisse catholique, ils se trouveraient en face de cette situation légale assurément peu brillante que nous avons décrite. Il ne faut cependant pas noircir le tableau à plaisir. D'abord, au 10 octobre 1800, les jésuites, dans la personne du P. Gruber, étaient bien vus du tsar, et au pays russe cela suffisait pour aplanir bien des difficultés. Du reste, le Règlement de 1769 avait été amendé sur un point capital : on admettait maintenant que les religieux appelés à desservir la paroisse fussent nommés par leur supérieur provincial et non plus par la communauté des fidèles : le pouvoir ne leur venait plus d'en bas, mais d'en haut, comme cela devait être. L'élément laïque dans la paroisse conservait seulement la gestion des biens matériels, de la fabrique, dirions-nous aujourd'hui, ou du moins il y avait

1. De Maistre. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 509.

plein droit de surveillance et de contrôle, alors même qu'il se déchargeait sur les religieux de la besogne matérielle et des comptes. Cela devenait acceptable.

Restait le voisinage de l'archevêque, qui pouvait être une source de conflits. Paul I[er] sut, à sa manière, écarter toute difficulté. Il n'avait pas accoutumé de prendre des gants avec ses sujets, fussent-ils archevêques.

Quelques semaines plus tôt, un premier coup de cloche avait marqué clairement que le prélat était mal en cour. Le grand prieuré de Malte avait ouvert à Pétersbourg une belle église, et Siestrzencewicz était venu la consacrer. Pour commémorer cet événement, une plaque de marbre fut scellée au mur. On y lisait bien l'énumération de tous les titres de l'archevêque, y compris celui, tout gratuit, de légat du Siège apostolique ; mais le nom de l'empereur glorieusement régnant n'était pas même mentionné. Cette littérature lapidaire, due à la plume de Siestrzencewicz lui-même, n'eut pas le don de plaire à Paul I[er]. Par son ordre la plaque fut enlevée et remplacée par une nouvelle, qui commençait non plus par *Ego Siestrzencewicz a Bohusz*, mais par *Paulo I° Imperatore*, et dans laquelle l'archevêque se trouvait amputé de toutes ses distinctions.

Ce n'était là qu'un signe précurseur de la disgrâce. Elle ne tarda pas. Le 11 octobre, le procureur général Obolianinov lui transmit l'ordre im-

périal de confier l'administration spirituelle de la paroisse à ses nouveaux desservants. Huit jours après, le gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, général Swetchine, lui signifia que, avec l'église, les maisons et revenus qu'elle possédait devaient être remis aux religieux. C'était l'inviter lui-même à céder la place; car il habitait une de ces maisons. Dans la suite, Siestrzencewicz a raconté avec force détails pathétiques comment il fut expulsé de sa demeure en pleine nuit, *manu militari*, pour faire place au P. Gruber. Nous ne possédons pas d'autre version de l'épisode ; et celle-là fait partie d'un si manifeste et violent plaidoyer *pro domo* qu'on a peine à y ajouter foi. Enfin le 14 novembre, il était enjoint à l'archevêque de quitter la capitale et de se retirer dans une propriété qu'il possédait non loin de Mohilev. Sentant venir l'ordre d'exil, et désireux de lui donner des apparences honorables, il avait pris soin, trois jours avant, d'écrire à l'empereur pour « le supplier de le congédier, vu son infirmité, des fonctions d'archevêque, de grand aumônier et de président du département catholique du Collège de justice ». Et comme il fallait vivre, l'humble supplique se terminait par une demande de subsides : le disgracié se contenterait de la moitié de ses appointements, 19.000 roubles au total.

L'archevêque parti, le département catholique du Collège de justice était décapité de son président. Ce n'était pas un grand malheur ; mais

l'odieux tribunal demeurait, et les membres qui le composaient n'avaient rien de rassurant pour les consciences. Benvenuti, chargé d'affaires du Saint-Siège à Pétersbourg en l'année 1800, ne mâchait pas les mots. C'est « un composé de très mauvais sujets », *un composto di cattivissimi soggetti*, écrivait-il à Rome[1]. En dehors du président, il comptait huit membres, quatre ecclésiastiques et quatre séculiers, et c'est à ces derniers que s'appliquait l'épithète peu flatteuse de Benvenuti. L'un d'eux, Serpinski, était un juif converti : il avait le titre de vice-président ; un autre, un moine apostat, Stankiewicz ; un troisième, le propre frère de l'archevêque, jadis calviniste ; enfin un certain Kopecki, grec-uni de naissance, puis séparé, et, ajoutait encore Benvenuti, « on ne sait actuellement de quelle religion ». Voilà les dignes juges auxquels devaient être déférés, par-dessus la tête des évêques, les affaires les plus délicates des catholiques.

La disgrâce de l'archevêque en faisait prévoir d'autres. Elles ne tardèrent pas. Serpinski, Stankiewicz et leurs semblables furent, eux aussi, exilés ou relevés de leurs fonctions, et peu à peu le Collège de justice prit des allures plus rassurantes pour les catholiques.

Cependant que Siestrzencewicz et ses amis disparaissaient de la scène, les autres décisions impériales s'accomplissaient.

1. Benvenuti à Consalvi, 29 septembre 1800, *Arch. Vat.*, t. CCCXLVII.

Il y eut sans doute grand émoi à Polotsk, quand on y reçut du P. Gruber l'heureuse nouvelle que la Compagnie était officiellement chargée de la paroisse de Pétersbourg et autorisée à y fonder un collège. Les ordres de l'empereur ne souffraient pas de délai, et le besoin des fidèles exigeait qu'on désignât sans tarder les nouveaux desservants. Le *Règlement* de 1769 stipulait, on s'en souvient, que les catholiques de Pétersbourg appartenant à quatre nations principales, Italie, Pologne, France, Allemagne, il fallait leur donner un prêtre de chaque langue. Des collèges de Vitebsk et de Mstislav, où l'année scolaire était déjà commencée, les Pères Angiolini, Italien, Kamienski, Polonais, Richardot, Français, et Rottensteiner, Allemand [1], furent rappelés d'urgence à Polotsk pour y recevoir les instructions du P. Kareu, vicaire général, et se diriger de là sur Pétersbourg. Ils quittèrent Polotsk le 10/22 novembre, et l'après-midi du 20 (2 décembre) ils étaient à destination.

Le soir même, le P. Gruber, désigné pour prendre la direction de la petite communauté, allait en avertir le tsar et lui porter la lettre suivante du supérieur général de la Compagnie :

1. Morochkine, en général bien documenté, fait ici une erreur. Parmi les quatre jésuites désignés dès le début pour Pétersbourg, il nomme le P. Hattowski (au lieu de Kamienski). Il s'en rapporte au Catalogue de la Compagnie pour l'année 1801. Il n'a évidemment pas eu connaissance du *Diarium Collegii Petropolitani*, que nous possédons. D'après ce document le P. Hattowski a remplacé le P. Kamienski en mars 1801.

« Sire. Nos quatre Pères destinés pour Pétersbourg sont à peine arrivés à Polotsk qu'ils se sont mis en chemin pour obéir aux commandements et aux intentions de Votre Majesté Impériale. Cette grâce, précédée et suivie de tant d'autres que Votre Majesté a daigné nous accorder presque à la fois, donne à notre société comme une nouvelle existence et une nouvelle vie. Vous pouvez juger, Sire, de la grandeur de notre reconnaissance par celle de vos bienfaits. Dévoués par notre état à l'éducation de la jeunesse, et pleins de zèle pour le service et les intérêts de Votre Majesté Impériale, nous redoublerons à l'envi nos efforts pour remplir ce double objet de nos obligations. Puissent les prières que nous adressons au ciel tous les jours attirer les plus abondantes bénédictions de Dieu sur vos précieux jours, sur votre famille et sur votre vaste et florissant empire. Tels sont les vœux, les sentiments, que votre puissante protection a fait naître dans le cœur de tous les jésuites. Daignez, Sire, en agréer l'assurance comme une preuve de notre reconnaissance la plus vive, ainsi que du profond respect avec lequel je suis, etc.

« François KAREU. »

Polotsk, 9 novembre 1800[1].

Dès le lendemain Paul Ier répondait à Kareu :

« Mon Révérend Père. J'ai reçu votre lettre du

1. Bibl. slave. *Rozaven*, ms.

9 de ce mois, et j'y ai vu avec une véritable satisfaction les sentiments d'attachement et de zèle sincère que vous exprimez en votre nom comme en celui de toute votre société. Je suis pleinement convaincu de la sincérité de vos protestations et de la pureté de vos principes. Je me félicite de ce qu'en vous appelant dans mes États et vous y procurant un établissement solide, j'ai été utile à un ordre respectable comme le vôtre, qui a toujours eu pour base et pour but de propager les principes salutaires qui tendent à rectifier les mœurs et sont également utiles au public et aux particuliers. Vous pouvez être persuadé que je suis et serai toujours prêt à donner à votre société et à vous en particulier des preuves certaines de ma bienveillance.

« Votre très affectionné.

« PAUL. »

Saint-Pétersbourg, 21 novembre 1800[1].

A l'heure où cette lettre était écrite, l'archevêque disgracié venait de quitter la capitale, et cet exil du plus haut personnage de la hiérarchie romaine, suivant de près le congé donné à tous les anciens desservants de la paroisse, défrayait les conversations des catholiques et de bien d'autres. Peut-être tous les bras ne s'ouvrirent-ils pas pour recevoir les quatre jésuites ; et Gruber, parfaitement au courant de la situation, put recommander à ses nouveaux collaborateurs la prudence la plus avertie

1. Bibl. slave. *Rozaven*, ms.

pour désarmer les critiques qui ne manqueraient pas de se produire. Pour sa part, il prit sans tarder diverses mesures destinées à donner à sa communauté l'aspect d'une maison régulière. La clôture religieuse fut établie au bout de quelques jours. Les repas, qui pendant quelques semaines venaient de l'extérieur, faute de personnel domestique, furent à partir du 1er janvier 1801 préparés à la maison.

Le premier soin des religieux fut de faire connaissance avec l'église qu'ils allaient administrer et avec leurs paroissiens. Suivons-les.

Partant du Palais d'hiver, au bord de la Néva, la Perspective Nevski faisait déjà en 1800 l'ornement de la capitale. « Sa largeur, disent les Mémoires de l'abbé Georgel, est telle que douze carrosses de front pourraient la parcourir »[1]; et un autre contemporain l'appelle « la rue de la tolérance »[2], parce qu'on y voyait des églises de toutes les confessions. En Russie les caprices du souverain rivalisent parfois avec la nature même. Durant les premiers mois de l'année, en plein hiver, Paul Ier y avait fait planter des arbres de 15 à 20 pieds de haut; le tout avait été fait en moins de cinq semaines. A la fin de mai, les arbres étaient couverts de feuilles et donnaient de l'ombrage. En remontant ce splendide boulevard, on passait auprès d'un immense

1. Georgel, t. VI, p. 248.

2. Müller, p. 35.

chantier de construction. C'est là qu'allait s'élever la cathédrale de Notre-Dame de Kazan : on commençait à en poser les fondements. On arrivait alors à un canal, le canal Catherine, et quelques pas plus loin apparaissait à gauche, entre deux belles maisons à arcades, la façade d'une église. C'était l'église catholique. Elle était à peu près neuve, et son histoire se laissait écrire sans peine.

Lorsqu'en 1702 Pierre le Grand avait octroyé la liberté des cultes, Pétersbourg sortait de terre, et les catholiques n'y formaient qu'un bien mince troupeau. En 1710 ils se construisirent au bord de la Néva, non loin du Palais d'hiver, une frêle église de bois. L'incendie, le « coq rouge », comme on dit là-bas, est le fléau périodique dans les petites villes russes construites en bois, et au début du XVIIIe siècle Pétersbourg n'était encore qu'un village. En 1737 le feu dévora une partie de la cité, et l'église fut détruite. La Providence avait fait que, deux années auparavant, l'impératrice Anna Ivanovna donnât aux catholiques, sur la Perspective Nevski, là où serait bientôt le centre de la ville, un terrain considérable, plus d'un hectare et demi, avec une maison déjà construite. L'église de bois anéantie, une des salles de la maison servit de chapelle provisoire. Enfin en 1763, sur le domaine donné par Anna Ivanovna, Catherine II posa la première pierre d'une grande église qui serait placée sous le vocable de sainte Catherine d'Alexandrie, sa patronne, et dont l'architecte fut le célèbre

Vallini de la Motte. En 1769, voulant peut-être racheter par une gracieuseté son fameux *Règlement*, qui n'était pas pour plaire aux catholiques, elle exempta d'impôts les propriétés de la nouvelle paroisse. L'église fut achevée en 1783 et consacrée le 18 octobre par le nonce, Mgr Archetti. Elle avait coûté près de 120 000 roubles.

C'est là principalement que se réunissaient les fidèles en 1800 ; c'est là qu'ils se réunissent encore aujourd'hui.

En l'espace d'un siècle, de 1702 à 1800, la petite communauté catholique de la capitale était passée par bien des mains. Jusqu'en 1719, il semble que la première chapelle de bois ait été administrée par les jésuites. Ils furent un des premiers ordres religieux à se répandre en Russie. La rupture entre le tsar et l'empereur d'Autriche entraîna leur expulsion, et la paroisse passa successivement aux franciscains, puis à des prêtres séculiers, ensuite aux capucins, pour revenir encore une fois aux séculiers. On en était là en 1800.

Depuis le *Règlement* de 1769 qui, on se le rappelle, avait été occasionné par des discordes au sujet du choix des desservants et de la mauvaise gestion des finances paroissiales, les choses n'allaient pas encore à souhait, et les dettes, loin de diminuer, se montaient à près de 150 000 roubles. Il fallait y porter remède. Ce fut une des raisons pour lesquelles Paul Ier, pleinement confiant dans les talents administratifs du P. Gruber, pensa ne

pouvoir mieux faire que de lui remettre cette difficile gestion.

Aux difficultés d'ordre financier venaient s'en ajouter d'autres bien plus graves. Elles se trouvent énumérées dans une relation que l'abbé Benvenuti, chargé d'affaires du Saint-Siège à Pétersbourg, eut l'occasion d'écrire et de répandre sous le couvert de l'anonymat, lorsqu'en 1801 les premières tempêtes furent soulevées contre les jésuites. Le document est resté inédit et mérite d'être cité ici en partie [1].

« La communauté catholique de Saint-Pétersbourg, composée de différentes nations, s'est trouvée de tout temps dans la nécessité de faire venir de pays éloignés ses curés respectifs ; d'où il s'en suivait nécessairement beaucoup d'inconvénients.

« Il était difficile d'avoir de dignes sujets ; les bons ecclésiastiques, trouvant des avantages chez eux, ne pouvaient être déterminés à venir dans ce pays ni par un traitement annuel de quatre cents roubles, portés depuis peu à cinq cent quarante, ni par aucune autre considération. Il n'y avait donc que des personnes moins recommandables ou tout à fait sans mérite qu'il fût aisé de se procurer.

« De là très souvent des prêtres sans talents ou sans mœurs.

« De là il arrivait qu'ils cherchaient à suppléer à

1. *Arch. Vat.*, Polonia-Russia, t. CCCXLVII.

la modicité de leur sort par des profits qui étaient à la charge des particuliers et au détriment du service et de la caisse de l'église.

« De là encore des divisions et des rivalités, qui entretenaient les querelles et l'esprit de parti entre les paroissiens.

« De là ensuite, lorsqu'ils venaient à se retirer, ou lorsqu'on était forcé de s'en défaire pour mauvaise conduite, ou enfin que par mort il fallait les remplacer, on restait souvent sans curé des mois, des années entières.

« Tels étaient, sans parler de beaucoup d'autres, les inconvénients du service de l'église catholique, depuis même que l'archevêché de Mohilev ayant été érigé dans cet empire, la nomination des curés a été, selon la pratique ordinaire de l'Eglise, remise au choix et à l'approbation du Diocésain.

« Mais ces mêmes inconvénients d'un bon choix étaient joints à de bien plus grands encore, lorsque le prévôt était élu dans des assemblées de la communauté, ce qui était une source continuelle des tumultes et des cabales. »

Nous verrons dans la suite de notre histoire ce que firent Gruber et ses successeurs pour éteindre peu à peu les dettes de l'église, et comment les opérations qu'ils entreprirent dans ce but furent méconnues par leurs ennemis au point de figurer un jour parmi les raisons qui motivèrent l'expulsion de Pétersbourg. Quant aux autres difficultés, Benvenuti ajoutait dans la relation déjà citée cette

simple ligne : « En confiant l'église aux jésuites, tous ces inconvénients ont disparu ».

Dès leur arrivée, les quatre jésuites s'établirent tant bien que mal avec le P. Gruber dans la maison voisine de l'église et inaugurèrent le service paroissial auquel ils étaient destinés. Mission fort délicate en ces débuts. Les yeux des amis, et ceux bien plus nombreux des adversaires ne les quitteraient pas, épiant leurs démarches et comparant, par instinct ou par malice, leurs procédés avec ceux de leurs prédécesseurs. Il ne paraît pas qu'il y eut, au cours des premiers mois, aucun incident à déplorer. Bien au contraire, grâce aux excellentes dispositions de l'empereur Paul, les catholiques purent croire qu'un âge d'or commençait pour eux.

En hâte on avait appelé de Polotsk, où il vivait en ermite, Mgr Jean Bénislawski, coadjuteur de Mohilev. La succession de l'archevêque disgracié lui revenait de droit, et Rome pouvait avoir une absolue confiance dans le zèle éclairé de ce prélat. En même temps que le gouvernement du diocèse, la présidence du département catholique du Collège de justice lui fut confiée, et ce tribunal, dont la composition était de nature à inspirer au Saint-Siège les plus vives appréhensions, fut débarrassé, en même temps que de Siestrzencewicz, de ses quatre membres laïcs les plus sujets à caution. Le 11 décembre enfin, un oukaze venait heureusement modifier les règlements antérieurs concernant les

religieux et rendre à ceux-ci le droit de se gouverner par eux-mêmes et de jouir des privilèges que l'église leur a toujours reconnus.

On revenait de trente années en arrière, et c'était pour le plus grand bien du catholicisme. La tâche était ainsi rendue d'autant plus aisée aux nouveaux desservants de Sainte-Catherine. Nous verrons que les événements se chargèrent trop vite de déranger cet heureux concours et d'anéantir les belles espérances qu'il faisait concevoir.

Il nous faut auparavant assister aux débuts du collège.

CHAPITRE III

LE COLLÈGE PAULINIEN

Un texte de Catherine II. — Réformes de l'instruction sou Pierre le Grand et ses successeurs. — La jeunesse infernale. — Emigrés et précepteurs. — Le pensionnat de l'abbé Nicole. — Ouverture de l'école paroissiale gratuite. — *Operarii pauci.* — Réparations et améliorations. — Les débuts du pensionnat.

Au chapitre VI de son *Règlement* de 1769, Catherine II avait inséré l'article suivant : « Nous permettons très gracieusement au supérieur, aux syndics et à toute la communauté d'établir à côté de l'église une école, dans laquelle pourront être instruits les jeunes catholiques romains, à l'exception de tout autre. »

On ne peut dire que c'était là une faveur nouvelle accordée par la tsarine. L'existence légale donnée par ce Règlement même au catholicisme entraînait comme une nécessité, d'après les usages russes d'alors, l'éducation donnée aux enfants des familles catholiques, conformément à leur foi. En Russie plus encore que dans les autres pays de la vieille Europe le complément de l'église était

l'école, et comme à l'ombre du clocher du moindre village s'élevait une école orthodoxe, il était naturel aussi qu'auprès de la paroisse Sainte-Catherine les enfants des catholiques romains pussent trouver l'instruction.

Pierre le Grand, à qui l'on doit toujours remonter quand il s'agit des grands essors donnés aux institutions russes, Pierre le Grand est le premier qui s'occupa activement de développer l'instruction dans son empire. On sait combien il favorisa l'émigration de ses sujets désireux d'aller puiser le savoir aux sources occidentales, et de quelle faveur il entoura les savants étrangers qui consentaient à venir former la Russie aux sciences et aux lettres. Dès 1700 il fondait en divers lieux des écoles latines et grecques, et en 1708 il ordonnait à tous les prêtres et diacres de son empire d'y envoyer leurs enfants. Ayant constaté qu'éducation et civilisation marchent de pair, il prescrivait par son *Règlement des municipalités* (16 janvier 1721) d'établir des écoles élémentaires dans toutes les villes, et, novateur en la matière, il décrétait l'instruction obligatoire et gratuite.

A ces établissements d'instruction primaire venaient s'en superposer d'autres, installés dans les propriétés des archevêques et évêques, et qu'entretenaient les revenus des couvents et des églises. Et le programme d'études n'omettait aucune branche de la formation générale : grammaire, histoire, géographie, arithmétique et géo-

métrie, logique et dialectique, rhétorique et poésie, physique et métaphysique, politique, théologie; et le grec et l'hébreu s'ajoutaient encore à ce cycle d'études, autant du moins qu'on avait des professeurs aptes à les enseigner.

Les successeurs de Pierre le Grand marchèrent résolument sur ses traces ; ils le dépassèrent même. Telle l'impératrice Élizabeth Pétrovna, qui, pour donner une sanction aux sages mesures de son père, imposait une amende de deux à dix roubles, suivant les classes de la société, aux pères de famille qui ne faisaient pas donner à leurs enfants une éducation en rapport avec leur rang.

Catherine II se devait de ne pas rester en arrière en si noble chemin. L'an 1786 elle édictait un Règlement qui organisait dans le détail l'instruction publique dans l'empire.

Tant de patients efforts et d'énergiques mesures devaient avoir un jour un glorieux résultat : le XIXe siècle serait l'âge d'or de la littérature russe.

Mais les victoires ne s'achètent qu'au prix des dangers. Les souverains de Russie purent craindre bien souvent qu'en favorisant la culture occidentale en leur pays, ils n'eussent ouvert la porte à leurs pires ennemis. Ce fut le cas à la fin du XVIIIe siècle. Rostoptchine gémissait sur la « jeunesse infernale » de Saint-Pétersbourg. « Vous serez atterré, disait-il à un ami, d'y voir des centaines de jeunes gens, qui mériteraient d'être les

fils adoptifs de Robespierre et de Danton[1]. » Et Kotchoubey avouait à Vorontsov : « Vous ne sauriez croire combien cette révolution de France a fait de mal... Elle a, chez nous comme ailleurs, beaucoup de partisans[2]. » Il en résultait, a-t-on justement remarqué[3], que la culture française était devenue suspecte au gouvernement. Heureusement l'antidote était arrivé de France avec le poison. Pendant que les idées révolutionnaires s'infiltraient en Russie, les émigrés se répandaient par toute l'Europe, et de bonne heure Saint-Pétersbourg leur faisait le plus large accueil. Victimes de la révolution, ils en étaient les ennemis, et ce leur était un titre de plus pour être reçus dans l'aristocratie russe. En s'exilant volontairement, beaucoup avaient sacrifié la meilleure part de leur fortune. Aussi vit-on nombre d'entre eux occuper en leur patrie d'adoption des postes officiels ou se charger d'emplois qui leur permettaient en même temps de vivre et de manifester leur reconnaissance à leurs hôtes[4].

Parmi ces émigrés un certain nombre s'engagè-

1. *Archiv. Vorontsov,* t. VIII, p. 297, cité par HAUMANT, p. 181.

2. *Archiv. Vorontsov,* t. XVIII, p. 44.

3. HAUMANT, p. 183.

4. A cent et quelques années d'intervalle l'histoire se reproduit. Combien des meilleures familles russes, chassées de leur pays par les troubles révolutionnaires, sont, à l'heure où s'écrivent ces lignes, émigrées à leur tour en France, et dans une situation de fortune tellement amoindrie, qu'elles doivent, pour subvenir à leur existence, accepter des métiers souvent fort humbles.

rent comme précepteurs ; si bien que l'an X de la République (1802) une amnistie ayant été accordée, qui les invitait, comme tous les autres, à rentrer en France, ceux-là sollicitèrent l'autorisation de différer leur retour. Le général Hédouville, ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, écrivait à Talleyrand : « Les instituteurs sont nombreux. Ils ont contracté avec les parents de leurs élèves l'obligation de ne pas les quitter que leur éducation ne soit achevée [1]. » Souvent, il faut le reconnaître, ces précepteurs improvisés étaient inférieurs à leur tâche. « Quoique émigré, il savait l'orthographe », dit de l'un d'eux Viguel en ses Mémoires [2]. Ceux qui réussirent le mieux et qui s'attirèrent parfois une vraie réputation, ce furent les prêtres. On pourrait citer bien des noms : l'abbé Étienne Symphorien Gandon, ex-curé d'Angers, précepteur dans la famille Golitsyne ; l'abbé Adrien Surugue, chez le comte Moussine Pouchkine à Moscou ; l'abbé Billy, plus tard jésuite, chez le prince Odoievski ; et encore les abbés Macquart, du diocèse de Reims, Vialat, d'Alby, et bien d'autres.

Entre tous le plus célèbre peut-être, et celui qui importe le plus à notre histoire, fut l'abbé Nicole. On doit reconnaître en lui le précurseur des jésuites à Saint-Pétersbourg. Né en 1758, ecclésiastique dans le diocèse de Paris et préfet des

1. *Paris, Archiv. Min. Aff. Etrang.* Russie, t. CXLI, pièce 126 11 prairial an X.

2. Viguel, t. I, p. 129.

études au collège Sainte-Barbe, où il avait été élevé, il suivit dans l'émigration le comte de Choiseul, qui l'avait prié de venir élever ses enfants. Très vite le comte et le savant précepteur pénétrèrent dans la meilleure société russe, et plusieurs familles de l'aristocratie obtinrent de Choiseul que leurs fils se joignissent aux siens pour suivre les cours de l'abbé. On en vint tout naturellement à ouvrir une école. Elle était située sur la Fontanka, en plein centre de la capitale. En 1794 elle comptait six élèves. C'était peu ; mais telle quelle, elle était en Russie une innovation : pour la première fois les enfants des hautes classes recevaient l'éducation en commun, et non de maîtres particuliers dans la maison paternelle. Malgré le prix de la pension relativement élevé, 2 000 roubles par an, l'essai réussit à merveille. Bientôt on dut prendre des dispositions pour recevoir un plus grand nombre d'élèves. Il fallut d'abord chercher des collaborateurs. Quelques anciens collègues ou amis s'offrirent : les abbés Septavaux, Macquart, jadis professeurs eux aussi à Sainte-Barbe, Lémery, Salandre, Surugue, plus tard curé de Moscou. On voulait se borner à douze élèves : on dut en accepter le double. Mais jamais ce nombre de vingt-quatre ne fut dépassé. Il eût été trop difficile de garder, au delà de ce chiffre, le système qu'avait inauguré Nicole, et qui faisait le grand succès de l'établissement. Le régime se rapprochait en effet le plus possible de l'éducation en famille. Chaque

élève avait une chambre; et les surveillants, au moyen d'une fenêtre pratiquée dans leur appartement, voyaient toutes les portes des jeunes pensionnaires et se rendaient compte de leur assiduité au travail.

Pendant les dix années qu'il exista, le pensionnat de l'abbé Nicole reçut les enfants de la première noblesse russe : les fils du prince Ioussoupov, les deux frères Alexis et Michel Orlov, les Golitsyne, Narychkine, Menchikov, Gagarine, le jeune fils du duc Louis de Wurtemberg, les Plechtchéiev, Benkendorf, Volkonski, etc. La plupart d'entre eux étaient de religion orthodoxe : Nicole avait établi qu'ils seraient conduits chaque dimanche à leur église; les catholiques étaient, de leur côté, menés à la paroisse Sainte-Catherine.

Vers 1805 une épidémie dispersa les enfants. Peut-être aussi la concurrence que faisait alors à l'établissement de Nicole le collège des jésuites nuisit-elle au recrutement. Toujours est-il que Nicole quitta Pétersbourg, chargeant son collaborateur et ami, l'abbé Macquart, de continuer son œuvre. Il partit pour Moscou et de là vint à Odessa, où il se rendit à nouveau célèbre par la fondation du lycée Richelieu. Il rentra en France en 1820[1]

1. Un rapport du comte de la Ferronnays, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, donne les détails suivants sur les motifs qui contraignirent Nicole d'abandonner le lycée Richelieu : « Nicole démissionna d'Odessa pour ne pas consentir à ce que, sous la direction d'un archimandrite grec envoyé *ad hoc*, les enfants formassent une petite société biblique. L'établissement

et y fut nommé par le roi recteur de l'Académie de Paris.

En l'année 1800, lorsque les jésuites vinrent à Pétersbourg, le pensionnat de l'abbé Nicole était en pleine prospérité. Ils eussent pensé lui faire tort en fondant un établissement du même genre. Aussi les voyons-nous plus occupés les premiers mois à organiser le service paroissial de l'église Sainte-Catherine qu'à ouvrir une maison d'éducation. Toutefois, du fait de son exiguïté et du prix assez élevé de la pension, l'institut de Nicole était réservé à un petit nombre d'enfants de la noblesse. Il y avait place pour un établissement destiné aux familles de classes moyennes; il était nécessaire surtout d'avoir pour les catholiques une école élémentaire gratuite, faisant pendant à celles que les orthodoxes avaient multipliées sous l'impulsion de Catherine II. Cette école avait existé d'ailleurs, semble-t-il, avant 1800. Il ne s'agissait donc que de la reconstituer et de lui imprimer un nouvel essor. C'est à quoi le P. Gruber s'employa activement. En janvier 1801 il écrit lettres sur lettres à son supérieur général, le P. Kareu, pour obtenir au moins deux professeurs sachant l'allemand et, s'il est possible, le russe. Il désire que les classes

était pourtant nécessaire à Odessa. Le prince Golitsyne, à qui l'on remontrait les inconvénients de la démission de Nicole et le défaut de l'archimandrite dans l'inspection du collège, répondit : « Tout cela est vrai; mais avant lui nous n'avions pas de société biblique à Odessa. » (Cité par le grand-duc NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *Alexandre Ier*, t. II, p. 325).

commencent au plus tôt. On débutera par les classes inférieures et l'on montera d'année en année.

Ses vœux sont enfin exaucés. Le 1er février (v. s.) arrivent de Polotsk deux jeunes jésuites, les Pères Krukowski et Sankowski. Quelques mois plus tard, un troisième s'y adjoint, le P. Pleszczinski : et les cours sont inaugurés. A la rentrée de Pâques on compte trente élèves, et le nombre en augmentera rapidement.

Les règlements et programmes d'études en cette école paroissiale sont les mêmes qu'à Polotsk, Vitebsk et autres collèges des jésuites en Russie. Les voici tels qu'on les lit sur une affiche destinée apparemment à être placardée à la porte du collège [1].

ORDRE DES LEÇONS ET DIVISION DU TEMPS

DANS LES ÉCOLES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Ire Classe.

1. On donne les premiers principes des langues russe et latine.
2. Les éléments de l'arithmétique vulgaire.
3. On enseigne l'histoire sainte.
4. La géographie naturelle et universelle des quatre parties du monde.

1. Cette affiche est un document fort rare, qui se retrouve aux Archives du Vatican (*Polonia-Russia*, vol. CCCXLIV, t. V), un exemplaire ayant sans doute été envoyé par le nonce à la Secrétairerie d'État. Nous transcrivons cette pièce *in extenso* à cause de son intérêt.

5. Le catéchisme, ou éléments de la doctrine chrétienne.

6. On explique des morceaux choisis de divers auteurs, suivant la capacité des enfants; comme les fables de Phèdre, les sentences de Stobée, les épîtres plus familières de Cicéron, et d'autres auteurs.

7. La doctrine des mœurs.

8. L'orthographe, etc.

IIe et IIIe Classe.

1. On explique plus au long les règles de la langue russe et latine.

2. On donne les principes de la langue française et allemande.

3. On enseigne la doctrine morale des devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même.

4. L'histoire des premières monarchies assyrienne, perse, grecque, et des autres fondées après la naissance de Jésus-Christ.

5. La géographie des empires russe, romain et turc.

6. On explique des morceaux choisis d'excellents auteurs, les commentaires de Jules César, les vies de Cornélius Népos, les lettres de Cicéron, d'autres auteurs, Ovide, etc.

7. Les fractions arithmétiques et les règles de proportion numérique.

8. Le catéchisme sur la foi, l'espérance, la charité.

9. Sur la fin de l'année on donnera la prosodie.

IVe Classe.

1. On continue l'étude des langues.

2. On donne les principes d'algèbre.

3. Les éléments de géométrie, et théorique, et pratique.

4. On explique l'abrégé de la rhétorique et de la poétique.

5. Les auteurs classiques les plus célèbres pour la rhétorique et la poétique, les oraisons de Cicéron, les odes d'Horace, les épigrammes choisies de Catulle et de Martial; Virgile, Ovide, etc.

6. L'histoire de l'empire romain depuis son établissement jusqu'à nous.

7. La géographie sphérique et politique.
8. La doctrine morale sur le devoir du bon chrétien et du bon citoyen.
9. L'histoire naturelle, etc., etc.

Ve CLASSE.

1. On continue l'étude des langues.
2. On enseigne la mécanique théorique et pratique, appliquée aux arts.
3. La charpenterie, la maçonnerie, surtout au regard de la connaissance des matériaux et de leur assemblage.
4. L'architecture civile dans toutes parties.
5. L'architecture militaire.
6. L'art balistique et la pyrotechnie.
7. L'hydraulique théorique et pratique, dans toutes ses parties.
8. L'histoire naturelle, etc.

VIe CLASSE.

1. On continue l'étude des langues.
2. On enseigne l'art de bien penser, juger, raisonner.
3. L'ontologie, l'étiologie, la psychologie, la cosmologie.
4. L'astronomie physique.
5. Les éléments d'optique, de dioptrique, de catoptrique.
6. La physique expérimentale.
7. La géométrie sphérique.
8. Les calculs plus sublimes.
9. L'éthique.
10. L'histoire naturelle, etc., etc.

THÉOLOGIE.

1. On traite de Dieu et des choses divines.
2. On explique les dogmes de la religion révélée.
3. On discourt de la justice et du droit.
4. Des lois.
5. Des contrats.
6. De la règle des mœurs.

7. Du devoir de l'homme chrétien.
8. De l'histoire de l'église chrétienne, quant à sa propagation, ses vicissitudes, etc.
9. De l'écriture du Nouveau et Ancien Testament.
10. Du droit canonique, etc.

DIVISION DU TEMPS AVANT ET APRÈS MIDI POUR CHAQUE CLASSE

[POUR TOUTES LES CLASSES] :

Le dimanche :

Les dimanches on explique, pendant une heure ou deux, la doctrine chrétienne dans toutes les classes, suivant la capacité de chacune. Et le reste du temps du dimanche aussi bien que des autres jours, qui n'est pas occupé par des leçons scolastiques, on l'emploie à quelque exercice particulier, et à se préparer comme il faut à faire ses classes.

1re CLASSE.

Le lundi, le mercredi et le vendredi :

	Parties d'heure[1].
Le matin :	
Aux trois quarts pour huit heures, on va dans l'église pour une pieuse prière, après laquelle	
On étudie la langue russe.	2
On explique d'abord les règles de la grammaire propres de cette classe	2
Puis quelque morceau des auteurs ci-dessus indiqués, en examinant leurs mots principaux, suivant les règles expliquées de la grammaire.	3
On dicte un thème très court à traduire en latin; tandis qu'il se fait, on continue l'explication des règles de grammaire pour ceux qui ne sont pas encore capables de composer le thème.	3

Après-midi :

A une heure et demie, on corrige ce qui a été écrit chez

1. Il est à croire que les « Parties d'heure » sont des quarts d'heure.

	Parties d'heure.
soi, en marquant les fautes contre les règles de la grammaire, de l'orthographe, de la ponctuation, etc. . . .	2
On dicte une composition à faire à la maison, et afin que le régent ne soit pas trop interrompu par les demandes des écoliers, lui-même écrit sur une tablette ce qu'il dicte.	2
On explique les règles de la grammaire.	3
On corrige la composition scolastique	2
On explique les principes de la doctrine chrétienne. .	1

Le mardi et le jeudi :

Le matin :

Etude de la langue russe.	2
On donne les principes de l'arithmétique vulgaire. .	3
On explique la géographie universelle de l'Europe, puis des quatre parties du monde : Europe, Asie, Afrique, et Amérique	3
Histoire sacrée	2

Après-midi :

Si on n'a pas vacance, on observera le même ordre que le matin.

Le samedi :

Le matin :

Répétition de la semaine des préceptes de grammaire.	3
On repasse ce qui a été dit et expliqué des auteurs. .	3
On fait la répétition de l'histoire sainte.	2
Enfin pour exciter les enfants à l'étude par une honnête émulation et leur imprimer les choses dans la mémoire, on leur fait faire des disputes entre eux. . . .	2

Après-midi :

On dicte le thème à faire chez soi.	2
On continue la répétition des règles de grammaire. .	3
On répète l'explication de Cicéron, et on en fait une nouvelle.	2
On enseigne la doctrine chrétienne.	2

Parties d'heure.

IIe ET IIIe CLASSE.

Le lundi, le mercredi et le vendredi.

Le matin :

Aux trois quarts pour huit heures, tous vont à l'église pour y faire une pieuse prière.

Et les élèves étant divisés en trois classes, on donne les principes des langues russe, française et allemande. 3

On explique les préceptes de la langue latine 2

On traduit quelque morceau de Jules César, ou de Cornelius Nepos, ou des lettres de Cicéron, ou enfin des fables de Phèdre, etc 2

On dicte une composition, qui se fait en classe, pendant que le régent revoit ce qui a été écrit chez soi. . . 3

Après-midi :

A une heure et demie l'étude des langues 2

On dicte, comme dans la première classe, la composition à faire à la maison. 2

Le premier semestre on explique les fables de Phèdre, le second, les élégies d'Ovide 2

On corrige la composition scolastique, et on explique les préceptes de la grammaire. 2

On enseigne la doctrine morale 1

Le mardi et le jeudi :

Le matin :

Etude des langues. 2

Histoire des quatre monarchies assyrienne, perse, grecque, et des autres fondées depuis la naissance de Jésus-Christ 3

La géographie des empires russe, romain et turc. . . 2

Les fractions arithmétiques et les règles de proportion numérique. 3

Après-midi :

Si on n'a pas vacance, on observera le même ordre que le matin.

Le samedi :	Parties d'heure.
Le matin :	
Répétition hebdomadaire de l'histoire ou de la géographie	2
On repasse les préceptes de grammaire expliqués durant la semaine	3
On répète et on continue l'explication des auteurs. .	3
Le catéchisme	2
Après-midi :	
On dicte le thème pour la maison	3
On repasse l'explication des auteurs	2
On continue la répétition des préceptes de grammaire, qui se fait ou par le régent qui interroge, ou par les écoliers mêmes qui s'interrogent entre eux.	3
Doctrine morale	2

IVe CLASSE.

Le lundi, le mercredi et le vendredi :	
Le matin :	
Après la prière ordinaire on étudie les langues. . . .	3
On explique les préceptes de rhétorique.	2
On traduit, on éclaircit des oraisons de Cicéron. . .	2
On expose l'histoire naturelle ou le droit de nature, ou l'éthique.	2
Après-midi :	
Etude des langues.	2
Explication de l'art poétique.	2
On explique des épigrammes choisies, des odes, des élégies ou autres poésies.	3
Durant le premier semestre, l'algèbre, pendant le second, la géométrie théorique et pratique.	1
Le mardi et le jeudi :	
Le matin :	
Etude des langues.	2
On corrige les compositions faites chez soi.	3

Parties d'heure.

Dans le premier semestre on enseigne l'histoire de l'empire romain, dans le second on explique des morceaux les plus choisis de Tite-Live, de Salluste, de Velleius Paterculé, de Suétone, ou d'autres excellents historiens. 2

La géographie sphérique et politique 3

Après-midi :

Si on n'a pas vacance, on observera le même ordre que le matin.

Le samedi :

Le matin :

On corrige les compositions faites à la maison. . . . 2

Répétition des préceptes de rhétorique expliqués durant la semaine. 3

On repasse les explications des auteurs 3

Doctrine morale sur le devoir du bon chrétien et du bon citoyen 2

Après-midi :

Répétition hebdomadaire des règles de la poésie. . . 3

On repasse l'explication historique 3

Pour unir l'exercice de la mémoire avec l'action, quelque écolier récite de la chaire une partie de l'oraison expliquée dans la semaine. 2

Pieuse exhortation 2

Ve CLASSE.

Le lundi, le mercredi et le vendredi :

Le matin :

On continue l'étude des langues 3

On explique la mécanique théorique. 3

La mécanique pratique appliquée aux arts. 2

L'histoire naturelle 2

Après-midi :

Étude des langues. 2

	Parties d'heure.
Architecture civile pour toutes ses parties.	3
Hydraulique, et théorique et pratique, au regard de toutes ses parties.	3
La doctrine morale	2

Le mardi et le jeudi :

Le matin :

On continue l'étude des langues	2
On explique l'architecture militaire.	2
L'art de jeter des bombes et la pyrotechnie.	3

Après-midi :

Si on n'a pas vacance, on observera le même ordre que le matin.

Le samedi :

Les leçons du matin et d'après-midi se font comme les jours précédents, excepté qu'on omet aujourd'hui l'étude des langues et la leçon d'histoire naturelle.

VIe Classe.

Le lundi, le mercredi et le vendredi :

Le matin :

Étude des langues.	3
Au commencement de l'année, on donne des leçons sur les opérations de l'esprit humain ; et dans les mois suivants, on expliquera l'ontologie, la psychologie et la cosmologie.	3
La trigonométrie et la géométrie sphérique.	2
L'histoire naturelle	2

Après-midi :

Le même ordre que le matin ; et la seconde année du cours philosophique, au lieu de la métaphysique, on donnera des leçons d'astronomie physique, d'optique, de catoptrique, de dioptrique, de physique expérimentale, etc., etc.

Le mardi et le jeudi :	Parties d'heure.
Le matin :	
Continuation de l'étude des langues	2
Calculs plus sublimes	3
Physique expérimentale	3
Éthique	2

Après-midi :

Si on n'a pas vacance, on observera le même ordre que le matin.

Le samedi :

En omettant l'étude des langues, les leçons se donneront le matin et après-midi comme le lundi, le mercredi et le vendredi.

Cette première année scolaire 1800-1801, amputée de son premier trimestre et d'une partie du second, fut nécessairement une période d'essais et de tâtonnements. Les documents qui nous ont été conservés font apparaître la grandeur de la tâche qui s'offrait aux religieux et les difficultés de toute nature qu'ils rencontrèrent. Peut-être n'en auraient-ils pas triomphé sans la protection déclarée de l'empereur et la ferme direction de leur supérieur, le P. Gruber. Quatre jésuites pour administrer entièrement une paroisse de 9 à 10 000 catholiques, trois pour assurer le fonctionnement d'une école qui réunit très vite une centaine d'enfants : rarement le *operarii pauci* n'avait été plus vrai. Mais on ne reculait pas devant le travail, et le succès venait alléger le fardeau.

Durant les quatre premières semaines du carême, les Exercices de saint Ignace furent

donnés successivement aux catholiques des quatre « nations », et le P. Gruber voulut les prêcher lui-même aux fidèles de langue allemande. Une lettre qu'il écrivit ensuite au P. Kareu fait connaître les heureux fruits de ces premiers travaux. Pendant ces retraites l'église ne désemplit pas. C'en était assez pour encourager les efforts des apôtres. A ces ministères venait s'ajouter le service ordinaire de l'église, singulièrement compliqué par suite de la multiplicité des idiomes usités par les paroissiens : prédications à faire chaque dimanche en quatre langues différentes, et de même catéchismes de première communion à répartir en autant de cours distincts. Mais on travaillait dans une bonne terre : elle était capable de rendre au centuple.

Il fallait profiter de ces heureuses dispositions, donner de plus en plus d'éclat aux cérémonies et, avant tout, faire dans l'église une série de réparations et d'améliorations destinées à la rendre à la fois plus belle et plus confortable pour les fidèles. Le mobilier fut entièrement renouvelé, les murs blanchis, un orgue installé. Le chauffage était si défectueux, nous apprend un document contemporain, que, l'hiver, les fidèles délaissaient la paroisse pour aller aux offices à la nouvelle église de l'ordre de Malte. On fit installer de nouveaux appareils ; et pour que la chaleur ne se perdît point dans la coupole, Gruber, retrouvant pour la circonstance ses talents d'ingénieur, fit édifier à la naissance de la voûte une couverture en verre. Tous

ces travaux, et spécialement le nouveau chauffage, reçurent, paraît-il, l'approbation unanime des paroissiens de Sainte-Catherine. Non content d'avoir opéré d'utiles transformations dans la maison de Dieu, Gruber fit aménager près de l'église une pharmacie, dans laquelle on distribuait gratuitement aux pauvres les remèdes dont ils avaient besoin.

Son activité ne se borna point là. Recteur du collège en même temps que supérieur de la paroisse, il se rendit compte que l'école annexée à l'église ne pouvait être qu'un début dans l'œuvre d'éducation à laquelle la Compagnie de Jésus était appelée à Saint-Pétersbourg.

Bien des familles ayant entendu vanter la pension de l'abbé Nicole auraient désiré lui confier leurs enfants ; mais les places y étaient fort limitées. Aussi s'adressèrent-elles à Gruber, et elles le décidèrent à fonder lui-même un internat. Les difficultés matérielles étaient considérables. Aucun local n'existait, permettant de loger ces pensionnaires, et le personnel faisait totalement défaut pour organiser les cours de ce second collège. Car, dans l'idée du P. Gruber, il ne s'agissait pas simplement de donner le couvert et le logement à des enfants qui auraient suivi les cours de l'école paroissiale, mais bien de constituer un groupement séparé, ayant ses professeurs spéciaux et son fonctionnement entièrement autonome.

Gruber ne reculait jamais devant les initiatives fécondes. Fort de la bienveillance impériale, sou-

tenu par la confiance des familles de la noblesse, désireuses de donner aux jésuites leurs fils à élever, il aménagea une des maisons voisines de l'église, en attendant que quelques années plus tard il fît construire un splendide bâtiment. Ce nouveau collège, qui un jour prendrait le nom de Collège des nobles, fut au début appelé simplement *convictus*, c'est-à-dire pensionnat ; et l'on trouve dans le Diaire du collège cette mention à la date du 13 janvier 1803 : « Aujourd'hui le premier pensionnaire est arrivé, le neveu du comte Kotchoubey, ministre de l'intérieur ».

A cette date, Gruber avait cédé ses fonctions de recteur et était devenu général de la Compagnie de Jésus. Il avait réussi à fonder avec solidité les deux œuvres que les jésuites possèderaient à Saint-Pétersbourg durant les quinze premières années du siècle. Ils étaient maintenant établis comme « curés » à l'église catholique romaine; ils en avaient réorganisé les services, et leur ministère promettait les plus grands fruits de salut. Ils avaient repris en sous-œuvre l'école gratuite et ouvert un pensionnat qui connaîtrait bientôt des années de prospérité. En mémoire de son impérial fondateur il garderait dans l'histoire le nom de « Collège Paulinien », *Collegium Petropolitanum Paulinum*.

Il nous faut dire quels obstacles le P. Gruber avait rencontrés au cours de ces premières années.

CHAPITRE IV

PREMIÈRES DIFFICULTÉS

M[gr] Bénislawski. — Beaux espoirs. — Sourdes hostilités. — Le coup de foudre : assassinat de Paul I[er]. — La prison nécropole. — L'abbé Masclet et les mécontents. — Une pétition contre les jésuites. — Mauvais présage. — Un procès en règle. — Pour et contre les jésuites. — Le témoignage de Benvenuti. — Le bref du Pape. — « La justice a triomphé ». — Attitude de Gruber. — « Le loup dans la bergerie ». — Le Collège ecclésiastique. — Le bilan de 1801. — *Fornax babylonicus.*

En octobre 1800 l'archevêque de Mohilev, M[gr] Siestrzencewicz, avait été brusquement exilé dans ses terres et remplacé à la direction du diocèse par son coadjuteur, M[gr] Bénislawski. Autrefois membre de la Compagnie de Jésus, Jean Bénislawski avait dû quitter l'habit religieux lors de la suppression de l'ordre. Homme d'étude et de piété sincère, il s'était consacré dans la suite au ministère paroissial à Dunabourg, et les qualités de son esprit, autant que son zèle, avaient attiré sur lui l'attention de son évêque, qui l'avait nommé chanoine de Mohilev. « Un des plus instruits ecclésiastiques de mon diocèse » : ainsi le

présentait-il en l'année 1780 à Potemkine, alors gouverneur de Russie Blanche. Et ne trouvant pas de plus chaude recommandation, il ajoutait que « faire le bonheur du chanoine serait faire le bonheur de l'évêque »[1]. Les deux noms de Siestrzencewicz et de Bénislawski apparaissent constamment dans l'histoire religieuse de la Russie à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle ; et l'on reste étonné qu'une telle entente ait pu régner entre deux hommes aussi différents. Mgr Arezzo, nonce du Saint-Siège en Russie en 1803, et dont on ne peut contester l'impartialité, les caractérisait l'un et l'autre : *ottimo Monsignore Benislawski,* disait-il du coadjuteur ; quant à l'archevêque, il le taxait de « vrai fléau de Dieu ». On verra que, pour sa part, l'histoire du collège de Saint-Pétersbourg confirme ce jugement.

Appelé à remplacer l'archevêque disgracié, Mgr Bénislawski était arrivé vers la fin de novembre, très peu de jours après les quatre jésuites désignés pour l'église Sainte-Catherine. Si les liens qui l'avaient autrefois uni à la Compagnie avaient dû être rompus, il avait gardé du moins pour elle l'attachement le plus sincère. Il le manifesta dès le lendemain, voulant se faire accompagner par le P. Gruber à la première audience qui lui fut accordée au Palais d'hiver. Et dans la suite, les documents en témoignent, il n'est pas d'occasion

1. *Saint-Pétersbourg, Archiv. d'État,* XII, 11, n° 192.

où il n'ait tenu à donner aux jésuites les marques de profonde estime et d'affectueux dévouement qu'il leur gardait. Pas de grandes fêtes auxquelles il ne vienne célébrer la grand'messe solennelle à Sainte-Catherine; pas de séance scolaire qu'il n'ait plaisir à présider.

Pour les catholiques et les religieux de la capitale, l'année 1801 s'ouvrait sous les meilleurs auspices. Bénislawski était à la tête de la hiérarchie et résolu à profiter des heureuses dispositions de l'empereur pour obtenir à l'Église romaine en Russie la liberté et l'indépendance; le département catholique du Collège de justice se trouvait réorganisé, ayant pour président Bénislawski lui-même et pour membres des ecclésiastiques auxquels Rome pouvait donner sa confiance; enfin le service de la paroisse avait reçu, grâce à ses nouveaux desservants, une vitalité qu'on ne connaissait plus depuis longtemps.

Mais la tempête montait à l'horizon. Siestrzencewicz comptait dans la communauté catholique de Pétersbourg un nombre de partisans assez considérable, gens pour qui la religion était plus affaire d'étiquette ou de tradition familiale que de conviction raisonnée, et dont les principes s'accommodaient assez bien des nombreuses capitulations déjà signées par l'archevêque. L'extraordinaire degré de faveur qu'avait atteint si rapidement le P. Gruber, et les oukazes qui coup sur coup l'avaient manifestée au grand jour, oukaze

restituant aux jésuites leurs anciennes propriétés foncières, oukaze leur rendant l'Académie de Vilna, oukaze les introduisant à Pétersbourg, toutes ces preuves évidentes et peut-être trop accumulées de la bienveillance impériale avaient aigri contre eux bon nombre d'esprits. Le bannissement de l'archevêque était venu aviver encore cette animosité ; et lorsqu'enfin, sous l'influence de Bénislawski et sans doute aussi du P. Gruber, le département catholique du Collège de justice avait été remanié, les membres laïcs qui en avaient été congédiés, tous amis dévoués du prélat exilé, étaient venus grossir les rangs des mécontents. Il n'est pas jusqu'aux anciens desservants de la paroisse Sainte-Catherine [1] et aux anciens syndics qui, ayant dû céder la place, n'aient gardé rancune à Gruber et à ses religieux, et n'aient résolu de les faire partir, d'obtenir le rappel de l'archevêque et de retrouver eux-mêmes leur situation.

Mais Paul Ier, si fantasque en tout, n'était pas homme à revenir en arrière quand il s'agissait d'une faveur accordée à Gruber. Aussi le 22 février 1801 Benvenuti pouvait-il, dans une dépêche à Consalvi, donner cette appréciation : Malgré tout ce que fait Siestrzencewicz et tout ce qu'on fait pour qu'il rentre en faveur, « je suis persuadé qu'il sera oublié à jamais et finira ses jours dans ses terres » [2].

1. Il faut en excepter l'abbé Penguelli dont nous reparlerons plus loin.

2. *Archiv. Vatic.*, Pol.-Russia, t. CCCXLVII.

Moins de quinze jours après, un événement imprévu venait mettre en question ces heureux présages. Le soir du 11 mars, dans ce splendide Palais Michel à peine achevé de bâtir et qu'il habitait depuis juste six semaines, Paul Ier tomba victime de Pahlen et de ses complices. Ce fut un coup de foudre, salué par les uns comme une délivrance, par d'autres comme une perte irréparable. Il n'est pas douteux que dans la petite communauté des jésuites la mort de l'impérial fondateur du collège n'ait été un deuil profondément ressenti et n'ait fait naître les angoisses les plus vives touchant l'avenir.

Le surlendemain, en présence de Bénislawski, tous les Pères réunis dans la chambre du Recteur jurèrent fidélité au nouvel empereur ; et le matin du jour suivant les catholiques s'assemblèrent dans l'église pour prononcer le même serment. Le nouveau règne était commencé. Qui se doutait de ce qu'il apporterait à la Russie de guerres, de dangers et de gloire, à l'Église catholique de conquêtes et de difficultés, aux jésuites de prospérités et de ruines ?

Le Palais Michel, théâtre de l'affreuse tragédie, était situé à deux pas de Sainte-Catherine. Le 23 mars, jour du Samedi Saint, lorsque le cortège funèbre du tsar passa devant l'église, tous les Pères se réunirent sur le péristyle, entourant les deux plus hauts représentants du clergé catholique : Mgr Bénislawski, évêque des latins, et

Mgr Rostocki, ancien métropolite uniate[1]. C'était l'hommage rendu par le catholicisme à celui qui un jour avait déclaré à Gruber : « Je suis catholique de cœur. » Le cercueil de Paul Ier fut descendu dans les caveaux de la fameuse citadelle de Pétropavlowsk, où sont, selon l'expression de Custine, « enterrés les empereurs et détenus les prisonniers d'Etat », « enfermés dans le même tombeau les conspirateurs et les souverains contre lesquels on conspire »[2]. Et le règne d'Alexandre Ier vint très vite déployer le grand voile de l'oubli sur la pierre funéraire de son prédécesseur. Deux mois, et Siestrzencewicz allait revenir d'exil et reprendre sa place en la capitale. Voici comment ce brusque revirement s'opéra.

Lorsque les jésuites avaient succédé aux prêtres séculiers chargés de la paroisse, ils avaient eu soin, avec l'aide de Mgr Bénislawski, de procurer à ceux-ci d'autres occupations, cures, aumôneries ou autres, afin de les dédommager de la perte matérielle qu'ils avaient subie. L'un d'entre eux, l'abbé Alexandre Penguelli, grandement attaché aux Pères, avait demandé de rester au service de l'église ; et dans les années qui suivent, le Diaire du collège ne le désigne pas autrement que sous le nom de « Père Alexandre » ; il fut le collaborateur

1. Mgr Rostocki avait été déposé et banni sous Catherine II. Paul Ier l'avait autorisé à revenir à Saint-Pétersbourg, mais sans reprendre ses fonctions.

2. Custine, I, p. 192, 196.

dévoué des jésuites durant leur séjour. Il n'en fut pas de même d'un autre, l'abbé Masclet. Celui-ci, Français, ne pouvait accepter aucun ministère exigeant la connaissance de la langue polonaise. En attendant que Bénislawski lui eût trouvé un bénéfice qui lui convînt, Gruber l'avait fait nommer par l'empereur Paul chapelain de la nouvelle église des chevaliers de Malte. Mais Masclet calculait que la cure de Sainte-Catherine était plus lucrative. Il fallait trouver le moyen d'y rentrer. Qui sait ? On obtiendrait peut-être d'Alexandre ce qu'on n'eût pas même osé demander à Paul Ier. Avant de tenter l'entreprise, il eut soin de s'entourer d'appuis et de grouper autour de lui d'autres mécontents, afin de présenter au jugement souverain une requête fortement appuyée. Le moine défroqué Stankiewicz, épave, nous l'avons dit, du Collège de justice, était de ceux que Paul Ier avait le moins épargnés. « Les uns, écrivait Benvenuti, le croient en Sibérie, les autres dans une forteresse ». En avril 1801 il était bel et bien en Russie et tout disposé à soutenir Masclet. Trois des huit anciens syndics de la paroisse se joignirent aux deux prêtres, et l'on se mit en campagne. Car c'est une campagne en règle qu'on entendait mener. On rédigea donc une pétition, dans laquelle on se plaignait vigoureusement de la nouvelle administration de la paroisse. Négligences, disait-on, dans le service religieux ; négligences surtout dans la comptabilité, qui échappait complètement au

contrôle annuel des syndics. Les deux accusations, si elles étaient fondées, ne laissaient pas d'être graves. Et si elles venaient à être signées de nombreux catholiques, la pétition avait bien des chances de réussir : les jésuites rendraient la place aux anciens occupants. Gruber raconte dans une lettre au P. Kareu, général de la Compagnie, que Masclet et Stankiewicz récoltèrent des signatures partout où ils purent, « dans les cafés, les auberges, jusque chez les marchands de modes ». Ils atteignirent un chiffre qui leur permit tous les espoirs : au total, 1 600 personnes demandaient le départ des jésuites. A l'empereur de décider.

Au lendemain des funérailles de Paul Ier, Gruber avait adressé au nouveau souverain une lettre dans laquelle il lui offrait l'hommage de la Compagnie entière, et, rappelant la protection dont elle avait été l'objet de la part de ses deux illustres prédécesseurs, il sollicitait la continuation de la même bienveillance. Il demandait en même temps qu'il lui fût permis « de témoigner de bouche à Sa Majesté les sentiments de la plus respectueuse soumission, et de lui communiquer plusieurs choses importantes qui regardent le bien de son empire »[1]. A n'en point douter, le supérieur des jésuites de Pétersbourg voulait en cette audience informer le tsar de tout ce qui se tramait contre les religieux et contre le bien même du catholi-

1. Cité par MOROCHKINE, II, p. 35.

cisme, et réfuter par avance les accusations calomnieuses qui allaient être déposées au pied du trône impérial. La lettre resta sans réponse. C'était mauvais signe. Au surplus, les premières mesures prises par Alexandre n'étaient pas rassurantes. Par son ordre tous les procès qui, sous le règne précédent, avaient abouti à une sentence d'exil ou d'emprisonnement devaient être révisés. Plusieurs amis de l'archevêque disgracié sortaient ainsi des geôles, et lui-même se disait sans doute que l'heure n'était pas éloignée où il rentrerait triomphant dans son archevêché.

Bien disposé jusque-là pour les jésuites et ne voulant pas adopter à la légère vis-à-vis d'eux une politique opposée à celle que la Russie suivait depuis trente ans, Alexandre remit la pétition et l'examen de toute l'affaire au procureur général Békléchov. A son tribunal vint aboutir une contre-pétition dont certains catholiques de la haute société, le comte d'Everlange Vitry, le comte Litta, le banquier Pierling, syndic de l'église, avaient pris l'initiative. Plusieurs pères de famille, constatant les avantages de l'éducation solide donnée gratuitement dans le nouveau collège, joignirent leurs noms pour demander qu'on ne changeât rien à ce qu'avait établi Paul Ier. S'il faut s'en rapporter à une lettre postérieure de quinze ans aux événements, cette contre-pétition ne recueillit que 33 signatures[1].

1. *Le P. Pietroboni à J. de Maistre*, 20 juin 1816. Orig. italien aux archives de la famille de Maistre, trad. franç. à la Bibl. slave.

Toutefois, intègre et prudent, Békléchov était homme à ne pas juger sous l'influence du parti pris ou à se laisser mener par le nombre. Il entendait faire ce que dicterait la justice.

Une voix autorisée vint d'ailleurs sur ces entrefaites s'unir à celles qui réclamaient le maintien des jésuites. Le chargé d'affaires du Saint-Siège, l'abbé Benvenuti, rédigea le mémoire anonyme auquel nous avons déjà fait allusion et l'adressa au procureur général et à tous ceux qui pouvaient contribuer à la décision de l'affaire. Il y dévoilait dans le détail et avec noms propres à l'appui les basses compétitions qui étaient au fond de ce procès, et insistait sur les avantages que les catholiques dignes de ce nom trouvaient pour le service religieux et l'éducation dans la présence des Pères à Pétersbourg. « N'est-il pas plus convenable que cette église soit desservie par un corps exemplaire de religieux que par des prêtres de différentes nations, parmi lesquels il s'en trouvait toujours d'une conduite scandaleuse, et qui ne cherchaient qu'à ramasser de l'argent pour l'emporter hors du pays? » Quant à la question des comptes à rendre, il ne fallait pas transformer en une faute ce qui n'était que malentendu. « La propriété de l'église, de ses dépendances et revenus, reste assurée à la communauté, et tout le monde d'un commun accord se porte à en demander la confirmation aux termes du diplôme de Sa Majesté Impériale l'Impératrice Catherine II. Les jésuites uniquement administra-

teurs ne demandent pas mieux que de rendre annuellement aux notables instruits et intègres de la paroisse le compte général des revenus et de leur emploi pour l'avantage de l'église [1]. »

Cette impartiale mise au point fit impression sur Békléchov, sur Pahlen, alors gouverneur militaire, pour quelques jours encore intime d'Alexandre, et d'ailleurs ami dévoué de Gruber, enfin sur plusieurs autres personnes de l'entourage de l'empereur.

Sur ces entrefaites voici qu'arriva de Rome une lettre du Pape pour le tsar ; mais c'était à Paul Ier que Pie VII entendait s'adresser. Il lui envoyait le bref qu'il avait sollicité en faveur de la Compagnie de Jésus. De son autorité apostolique, le Pontife confirmait solennellement l'existence de l'Ordre en Russie. C'était encore un coup droit porté aux ennemis des jésuites. On avait mis en avant que depuis Catherine ceux-ci étaient d'obstinés réfractaires aux décisions pontificales. Le bref *Catholicae fidei* répondait péremptoirement à la question et l'empêchait même de se poser à l'avenir.

Rapport favorable ayant été fait par Békléchov, Alexandre Ier signa le 11 mai l'oukaze suivant :

« Après enquête au sujet des discordes qui se sont élevées entre les paroissiens de l'église catholique de Saint-Pétersbourg, les uns demandant

1. *Archiv. Vatic.*, Pol.-Russia, t. CCCXLVII.

qu'on leur rende la disposition des revenus de l'église, les autres qu'on la laisse aux jésuites d'après la teneur de l'oukaze du 12 octobre 1800 ; nous confirmons gracieusement les privilèges accordés à l'église catholique par notre aïeule la grande Catherine en son rescrit du 12 février 1769, lequel donne à la communauté le droit inviolable de propriété relativement à l'église, en stipulant de plus que les jésuites gardent l'entière disposition des revenus, avec l'obligation d'en rendre compte chaque année aux membres de la communauté choisis à cet effet...[1] »

« La justice a triomphé de l'intrigue », écrivait Benvenuti au cardinal Consalvi (9 juin)[2]. Et ne cachant pas sa manière de voir, il ajoutait : « Si les jésuites avaient dû partir, l'archevêque de Mohilev revenait immédiatement, et nous l'aurions vu reprendre la direction des affaires, avec l'assistance et le cortège des plus mauvais prêtres de Pétersbourg et des autres diocèses. Tout le bien qui a été fait depuis son départ eût été détruit, et le mal eût été pire qu'avant. »

Pour sortir de cette passe dangereuse, le P. Gruber avait déployé tous les talents que sa riche nature possédait : esprit de décision, droiture, fermeté, qualités de chef et vertus de religieux : détachement des biens temporels et zèle de la

1. *P. S. Z.*, t. XXVI, nº 19865.

2. *Archiv. Vatic.*, Pol.-Russia, t. CCCXLVII.

gloire de Dieu. Plusieurs lettres qu'il écrivit à son supérieur général, le P. Kareu, pour le mettre au courant de ses tractations, en font foi. « J'ai déclaré, dit-il, que nous ne réclamons nullement la propriété des biens de la communauté, mais seulement l'administration; nous voulons toutefois administrer ces biens avec une entière liberté et sans le concours des syndics. D'ailleurs nous sommes prêts à rendre les comptes aux députés de la communauté tous les trois ans ou même chaque année. » Et un autre jour ce mot qui révèle un caractère peu fait pour les demi-mesures : « Si les choses ne s'arrangent pas et que nous ne puissions rester honorablement, il vaudra mieux nous retirer complètement. Nos ennemis constateront que pour supprimer le désordre il faut confier l'administration de l'église à des religieux. »

La bourrasque était passée; le calme revenait, et des années prospères allaient commencer pour les jésuites, puisque par la grâce d'Alexandre ils restaient attachés à l'église et au collège récemment fondé. Mais en même temps « le loup » allait rentrer « dans la bergerie » : l'expression, si sévère pour Siestrzencewicz, viendrait bientôt sous la plume du prochain nonce pontifical, Mgr Arezzo.

Lors de son avènement, nous l'avons dit, Alexandre avait ordonné de réviser les procès des exilés. Celui de l'archevêque de Mohilev fut du nombre. Békléchov reçut avis de réunir une com-

mission dans le but de restituer à l'archevèque ses fonctions et prérogatives. L'intention de l'empereur se laissait deviner. Il n'était pour Siestrzencewicz que d'aider les dispositions de ses juges en sa faveur. L'abbé Masclet faisait partie de la commission : c'était pour lui d'heureux présage. Un peu d'argent distribué à propos gagnerait la partie. C'est ce qui arriva. Une seule difficulté s'offrit, celle-là d'ordre canonique. L'archevêque ne pouvait reprendre la direction du diocèse, dès lors qu'il l'avait cédée à son coadjuteur par une pièce écrite et signée de sa main. A cela ne tienne. Un jour l'empereur fit appeler Bénislawski à son audience et le pria de rendre la place à l'archevêque. De telles invitations valaient des ordres.

A l'automne Siestrzencewicz quitta donc ses propriétés rurales, où l'exil, en somme, avait été doux ; et jugeant plus prudent de ne pas rentrer trop vite à Saint-Pétersbourg, il se retira dans sa ville épiscopale de Mohilev, où il fêta par un grand dîner son heureux retour.

Pendant ce temps, dans la capitale, la commission présidée par Békléchov faisait encore triste besogne. L'empereur, alors en passe de grandes réformes, voulait que fût reprise en sous-œuvre toute la législation du culte catholique ; il lui en confiait la tâche. Békléchov était fort peu qualifié, lui général d'infanterie, pour un travail de canoniste, et ses assesseurs ne l'étaient guère plus. Mais qu'importe ? On aboutirait d'autant plus vite.

Le 13 novembre 1801, Alexandre Ier signait l'oukaze[1] qui, en un point capital, réformait l'organisation du catholicisme en Russie, et contre lequel Rome protesterait bien longtemps en vain. Le Collège de justice étant destiné à devenir sous peu un ministère, le département des affaires catholiques était d'ores et déjà supprimé et remplacé par un rouage nouveau dénommé « Collège ecclésiastique ». Organisme analogue au synode orthodoxe, il était un tribunal supérieur aux consistoires diocésains, supérieur aux évêques eux-mêmes, et relevant directement du Sénat. Sa compétence était aussi vaste que dangereuse : réclamations contre les évêques, approbation des supérieurs religieux, inspection des monastères, procès de divorces, en un mot toutes matières de discipline ecclésiastique.

Le personnel en était exclusivement formé de gens d'église. A la tête, l'archevêque de Mohilev; pour l'assister, deux membres permanents, Bénislawski et le prélat Byszkowski, dignes et vertueux prêtres, et six autres prélats ou chanoines élus pour trois ans par les chapitres des six diocèses latins existant alors en Russie.

Quoi qu'il en soit, les catholiques se trouvaient là en face d'un tribunal purement civil, puisque nulle approbation n'avait été demandée à Rome et que son autorité lui venait du pouvoir séculier.

1. *P. S. Z.*, t. XXVI, nº 20053, p. 823.

Et le choix de l'archevêque comme président, de cet homme qui n'avait, selon le mot de Benvenuti, « rien d'autre en vue que de devenir le Pape de Russie », était bien fait pour alarmer Rome.

Ainsi se terminait l'année 1801. Si les catholiques et leurs pasteurs les jésuites se prirent à en faire le bilan et à envisager l'avenir, ils constatèrent que cette année qui s'enfuyait avait été grosse d'événements et que l'avenir était un inconnu menaçant par plus d'un côté. Un règne avait fini, qui laissait entrevoir à la religion les plus beaux espoirs ; un autre commençait, dont les premiers actes étaient pour elle un péril. Les jésuites, eux, étaient sortis sains et saufs d'un premier orage ; leur ministère se faisait apprécier de jour en jour par les catholiques de la capitale ; le Collège paulinien augmentait rapidement : de trente élèves en avril, il était passé à plus de cent à la rentrée de septembre. On pouvait s'attendre, si l'empereur daignait lui continuer sa faveur, à une véritable prospérité. Mais autour de lui et autour de Sainte-Catherine les ennemis des jésuites ne désarmaient pas, espérant ruiner leurs œuvres et les faire chasser. Aussi le P. Gruber écrivant au P. Kareu demandait-il des prières pour sa communauté jetée dans la fournaise de Babylone, *in fornace babylonico*.

Le 31 décembre, Siestrzencewicz reprenant la direction du diocèse et gratifié de la présidence du

Collège ecclésiastique revint se fixer à Pétersbourg.

Le lendemain, Gruber allait lui présenter ses hommages de bienvenue et ses vœux de bonne année.

LIVRE II

LES ANNÉES PROSPÈRES

CHAPITRE PREMIER

LE PÈRE GRUBER, GÉNÉRAL

Hommage au nouveau tsar. — Alexandre à Polotsk. — Mort de Kareu. — Gruber lui succède. — Les Quarante Heures. — Les solennités de Sainte-Catherine. — Situations embarrassantes. — L'église décorée. — En face de l'archevêque. — Les rapports avec le nonce du Pape. — La haute société pétersbourgeoise. — Le comte de Maistre. — Gruber religieux. — Les Pierling.

Le 31 août 1801, à dix heures du matin, Bénislawski revêtu des ornements pontificaux, tous les jésuites en surplis et étole, et les élèves du collège, au nombre de plus de cent déjà, se groupèrent devant la porte de l'église Sainte-Catherine pour saluer au passage Alexandre Ier se rendant à Moscou pour les fêtes du couronnement [1]. Quatre jours auparavant, répondant à une lettre du pape Pie VII,

1. *Diarium collegii*, p. 16.

qui le félicitait de son avènement au trône, Alexandre écrivait : « Nous sommes disposés à cultiver les liaisons d'amitié et de la plus parfaite intelligence [avec l'Église romaine]... et il ne tiendra pas à notre bonne volonté que ces liens et cette heureuse harmonie n'acquièrent un nouveau degré de force et d'utilité [1]. » L'hommage de respect rendu par les catholiques témoignait que l'on attendait de lui la même bienveillance que sous le règne précédent. Il est vrai que, peu de mois après, la création du Collège ecclésiastique et le retour de Siestrzencewicz dans la capitale faisaient naître les premières inquiétudes. Mais Gruber était là, et quoiqu'il n'eût plus ses entrées libres au Palais d'hiver, la situation hors pair qu'il avait acquise depuis plus d'une année offrait pour le catholicisme de fermes garanties d'indépendance et de prospérité.

Les rapports de l'empereur avec les jésuites ne laissaient pas d'être empreints de la plus grande cordialité. Se rendant à la fameuse entrevue de Memel, Sa Majesté s'arrêtait à Polotsk, visitait le collège en grands détails, et sachant le P. Kareu, général de la Compagnie, malade, elle allait le voir dans ses appartements et poussait la délicatesse jusqu'à lui envoyer son propre médecin pour le soigner.

Malgré tant d'empressement, le P. Kareu suc-

1. Cité par MOROCHKINE, t. II, p. 40.

comba le 30 juillet 1802. Le rôle prépondérant de Gruber allait commencer. Il s'agissait d'abord d'obtenir du tsar l'autorisation d'élire un général, et l'on s'attendait aux mêmes difficultés qui s'étaient présentées lors des successions précédentes. Le bref pontifical du 7 mars 1801, confirmant l'existence de la Compagnie de Jésus en Russie, n'avait pas été encore approuvé par Alexandre, et sans doute les adversaires des jésuites en tireraient argument nouveau pour s'opposer à la nomination d'un successeur au P. Kareu.

Gruber se chargea de toutes les démarches. Elles furent couronnées de succès. Courrier par courrier, le comte Kotchoubey, ministre de l'Intérieur, lui répondait que Sa Majesté autorisait l'élection d'un nouveau chef d'après les constitutions de l'Ordre. Quelques semaines plus tard, le prince Lopoukhine l'informait que le bref *Catholicae fidei* pouvait dorénavant être publié, ajoutant toutefois cet avertissement que les jésuites devaient éviter toute propagande catholique sous peine de n'être plus tolérés en Russie. Toujours la même note : faveur et protection jointes à une étroite surveillance.

De tous les jésuites qui se réunirent à Polotsk en octobre pour élire un supérieur général, le P. Gruber était évidemment l'homme le plus en vue, le plus à même de soutenir la Compagnie contre les attaques d'ennemis toujours en nombre, de développer ses œuvres avec tout le zèle désirable et les plus grandes chances de succès. Au

demeurant, malgré le défaut de ses belles qualités, je veux dire l'imprudence de trop vastes entreprises apostoliques et une certaine méconnaissance des obstacles, Gruber était à la fois un religieux de grand mérite et un chef de premier ordre. Ces éminentes qualités le désignaient aux suffrages de ses collègues. Il fut élu général le 10 octobre 1802.

Normalement cette élection amenait un changement considérable dans la maison de Saint-Pétersbourg. Le P. Gruber cessait d'en être le supérieur et devait dorénavant habiter Polotsk, résidence des supérieurs généraux depuis la suppression de la Compagnie. La question fut examinée, et il fut décidé que sa situation exceptionnelle dans la capitale l'obligeait à continuer d'y résider. Seulement un autre supérieur de la maison serait mis en sa place. On choisit pour cela le P. Hochbichler, jadis professeur à l'Université d'Augsbourg, puis chargé de ministères à Polotsk. Gruber à la tête de la Compagnie et continuant d'habiter Saint-Pétersbourg, c'était pour les œuvres et pour le collège toutes les espérances permises.

Dès le 25 octobre il était de retour, accompagné du P. Thaddée Brzozowski, secrétaire de la Compagnie et assistant, destiné à devenir lui-même quelques années plus tard général.

Il était naturel que le collège félicitât son ancien recteur et fondateur. D'une façon gracieuse cinq jeunes élèves furent députés pour lui présenter les

hommages de leurs condisciples. Fiers d'attester en même temps devant leur ancien recteur leurs progrès dans la science, ils débitèrent leurs compliments en latin, en français, en allemand et en russe[1]. Ces félicitations des enfants vinrent se joindre à celles augustes du Père commun des fidèles, des princes de l'Église, les cardinaux Consalvi et Gonzaga, de l'empereur enfin. Tous exprimaient combien était heureux le choix du nouvel élu.

Soutenu par ces marques unanimes de confiance, le P. Gruber pouvait aller de l'avant et donner à la paroisse et au collège l'essor qu'il avait toujours rêvé. Il prit d'abord à tâche d'organiser pour le plus grand bien des fidèles les exercices religieux dans l'église Sainte-Catherine. Chaque année, au moment du carême, les retraites étaient prêchées successivement aux fidèles des quatre « nations », et le concours des assistants allait croissant. Les solennités prenaient un relief qu'elles n'avaient pas encore connu. L'une des plus belles avait lieu à l'occasion des Quarante Heures. L'adoration attirait une grande foule, et l'archevêque Siestrzencewicz venait d'ordinaire présider la cérémonie.

Une des premières années, un fâcheux incident faillit tout gâter. Le prédicateur parlait des divertissements auxquels s'adonnent les gens du monde durant les trois jours de Carnaval et en condamnait

1. *Diarium collegii*, p. 35.

les excès. Siestrzencewicz, qui assistait au sermon, se crut visé. Lorsque l'année suivante Gruber alla l'inviter à présider, l'archevêque lui dit son mécontentement, « ajoutant qu'il avait bien ses défauts, mais qu'il n'admettait pas qu'on les lui signalât du haut de la chaire ». On eut de la peine à le convaincre de la parfaite innocence du prédicateur, et il semble que dans la suite le prélat ait évité de s'exposer à d'autres allusions déplaisantes[1].

Lors de la semaine sainte, les grands offices liturgiques n'étaient pas moins suivis, et la presse y était telle dès l'année 1804, que, le jour du Vendredi Saint, un très beau crucifix, exécuté et donné par le sculpteur Albani, fut brisé par les fidèles qui se bousculaient pour le baiser[2]. Ces fêtes des jours saints avaient un éclat particulier. La première année du généralat de Gruber, les musiciens de la cour impériale vinrent, sous la direction du maître de chapelle de l'empereur, exécuter des morceaux composés pour la circonstance et offerts au nouveau supérieur. Sans doute ce fut fort beau; mais il convient d'ajouter que dans le journal du collège on lit, l'année suivante, à la date du Mercredi Saint : « Le Père général a décidé qu'on n'inviterait pas les musiciens qui, l'an dernier, avaient chanté le *Miserere*, ce qui avait attiré beaucoup de foule, mais peu de dévotion[3]. »

1. *Diarium collegii*, p. 62.
2. *Ibid.*, p. 67.
3. *Ibid.*, p. 66.

Le bien se faisait cependant, et ce n'était pas seulement la curiosité qui attirait à l'église. A Pâques 1804, lisons-nous encore, « les hosties ont manqué pour la multitude des communiants[1] ». Les fêtes annuelles de la Première Communion revêtaient un caractère de piété et d'intimité. Comme les retraites, elles se faisaient séparément pour chacune des quatre nations, afin que les enfants pussent être mieux préparés à ce grand acte de leur vie chrétienne, et les parents s'unir davantage à leur bonheur. D'autres fêtes marquaient dans l'année. Celle du Sacré-Cœur, pas encore solennisée dans l'Église universelle, mais que la Compagnie de Jésus avait reçu mission spéciale de propager, était célébrée annuellement avec pompe. A la Fête-Dieu, le 31 juillet en la fête de saint Ignace, en d'autres circonstances, le métropolitain Siestrzencewicz était invité à venir officier pontificalement, et la splendeur des cérémonies catholiques attirait même un certain nombre d'orthodoxes. Plus d'une conversion n'eut pas d'autre origine que cette pieuse curiosité.

Sainte-Catherine, servant à la fois d'église pour le collège et de paroisse publique, avait un caractère officiel. Aussi les événements politiques importants de Russie ou des quatre nations dont une colonie nombreuse habitait Saint-Pétersbourg, avaient-ils leur écho au pied des autels. Il n'était

1. *Diarium collegii*, p. 68.

pas de victoire des armées russes, pas d'anniversaire ou de mariage de grands-ducs ou duchesses, dont les catholiques ne rendissent grâces par un *Te Deum.* Et comme ce qui exaltait un pays en humiliait parfois un autre, la situation des chapelains de Sainte-Catherine ne laissait pas d'être embarrassante. En 1804 encore, le meurtre du duc d'Enghien souleva à la cour d'Alexandre I[er] et dans la colonie française, presque entièrement composée d'émigrés, un mouvement d'unanime réprobation contre le gouvernement du Premier Consul. Le tsar ordonna à la cour de prendre le deuil durant une semaine ; et les Français firent célébrer à l'église un service solennel, auquel fut convié tout le corps diplomatique [1]. C'était inviter les représentants des puissances européennes, entre autres le nonce du Saint-Siège, et aussi les jésuites chargés du service de la paroisse, à se poser pour ou contre la république française ; et en ce temps il ne faisait pas bon, fût-on même hors de France, à blâmer les actes de Bonaparte.

Une autre fois — c'était au début de la guerre contre Napoléon, en 1807 — le métropolite Siestrzencewicz ordonna de lire en chaire dans les quatre langues habituelles, y compris la française, un manifeste de sa composition, où il exhortait à prendre les armes et à prier Dieu pour la victoire de la Russie contre la France [2].

1. *Diarium collegii,* p. 66.
2. *Ibid.,* p. 139.

Cependant que les jésuites se dépensaient pour apporter au culte plus de splendeur, des amis généreux contribuaient à orner la maison de Dieu. L'architecte Brenna faisait exécuter le chiffre de la Compagnie en bronze doré sur marbre noir, et en décorait le fronton de l'église. D'autres amis faisaient don de statues commandées à l'artiste Albani, sculpteur de la cour, lequel tenait à offrir lui-même celle de l'apôtre saint Paul. Le nonce Mgr Tommaso Arezzo donnait celle de son patron saint Thomas. Vases et ornements sacrés étaient également donnés par de riches bienfaiteurs. La princesse Stcherbatov offrait un superbe calice ; le conseiller intime Tamara, ami dévoué de la Compagnie, longtemps ambassadeur à Constantinople, envoyait une chasuble en drap d'or ; et l'année 1805, en la fête de l'Immaculée Conception, on étrennait un magnifique ornement d'argent donné par la jeune comtesse Stackelberg, fille de l'ambassadeur de Naples à Constantinople.

L'église s'enrichissait encore de trésors non moins précieux pour les Pères et pour leurs paroissiens. De Polotsk était envoyée une relique insigne : le doigt de saint Stanislas Kostka, le jeune saint polonais [1].

Tous ces présents, qui affluaient dès les premières années, témoignaient à la fois de la piété des fidèles et du zèle de Gruber et de ses collabora-

1. *Diarium collegii*, p. 82.

teurs pour donner de l'éclat au culte catholique romain dans la capitale. Tout prosélytisme étant défendu, ce moyen d'apostolat demeurait seul permis, et en Russie, où les magnificences des cérémonies orthodoxes frappaient les yeux et les imaginations, il était à négliger moins que partout ailleurs.

Autant les relations avec les fidèles étaient cordiales, autant avec le pasteur Mgr Siestrzencewicz elles risquaient d'être embarrassées après les aventures du début. De par la volonté du tsar, les jésuites, maintenus à Sainte-Catherine, et l'archevêque, rappelé d'exil, devaient s'arranger pour vivre côte à côte en bonne harmonie. S'il nous est difficile, à plus d'un siècle d'intervalle, de discerner les sentiments intimes, du moins le Diaire du collège nous permet-il de constater ce qu'étaient à l'extérieur les rapports de Gruber et de ses religieux avec l'archevêque. On y trouve relevées avec diligence les visites que le supérieur général de la Compagnie ou le recteur du collège lui faisaient, les cérémonies qu'il acceptait de présider; et, à s'en tenir à ces seuls cahiers, on serait tenté de croire qu'aucun nuage ne subsistait de l'orage de 1800. La fête de saint Stanislas, patron de Sa Grandeur, ne se passait jamais qu'un *Te Deum* ne fût chanté par les élèves, et que Gruber n'allât lui rendre visite et lui offrir en guise de présent cent à deux cents messes de la part des prêtres de la Compagnie entière. Pâques, le Nouvel an, bien

d'autres fêtes encore étaient l'occasion de rapprochements, qui avaient toutes les apparences de la cordialité. On s'invitait à déjeuner, et l'archevêque mettait le P. Général à la place d'honneur. On ne pouvait témoigner plus d'amabilité.

En fait on se tenait de part et d'autre sur le qui-vive, l'archevêque n'ayant rien abandonné de ses maximes, ni les jésuites rien rabattu de leurs principes. Pouvaient-ils en agir autrement avec un archevêque qui osait écrire au prince Lopoukhine, ministre de la justice, en lui présentant un projet de réorganisation de l'Église catholique en Russie, les lignes suivantes : « Comme en ceci j'ai agi plutôt en fidèle sujet qu'en évêque romain, je prie Votre Excellence de garder cet écrit pour elle seule, afin d'éviter les fausses interprétations des religieux, qui regarderont tout changement des lois romaines comme un attentat contre la religion elle-même. J'avoue que la malveillance des religieux pour moi provient de ce que je veux qu'ils soient gouvernés d'après les lois impériales, et non selon les lois, les usages et les privilèges de Rome, qui ne doivent être tolérés dans aucun gouvernement bien ordonné[1] ? » Ecrire ces lignes, c'était signer sa propre condamnation.

On était en tout autres termes avec le nonce du Pape, Mgr Arezzo. Celui-ci, dont la mission brusquement interrompue par un déplorable incident

1. *Bruxelles, Archiv. de la Bibl. slave.*

politique, n'avait duré qu'un peu plus d'une année, de 1803 à 1804, n'oubliait pas combien l'influence de Gruber avait été grande pour décider de sa venue. Aussi dès le premier jour une entière confiance régna-t-elle entre le représentant du Pape et le général des jésuites. Maintes fois, dans ses dépêches chiffrées au cardinal Consalvi, secrétaire d'État, Mgr Arezzo vante les œuvres des jésuites en Russie et particulièrement à Pétersbourg où il les voit de près. Peu de temps après son arrivée, il envoie une longue relation pleine de détails sur leurs collèges et leurs ministères ; et dans la lettre qui l'accompagne il formule ses impressions en termes catégoriques : « Si les choses continuent ainsi, il n'est pas de bien qu'on ne puisse attendre en ce pays avec le temps. Plaise à Dieu qu'il y ait à la tête des catholiques un autre archevêque. Celui de Mohilev est bon à gâter ou à retarder tout le bien qu'on pourrait espérer de la Compagnie de Jésus. » (28 août 1803)[1].

Les jésuites de Pétersbourg auraient pu borner leurs relations aux dignitaires de l'Église romaine et aux paroissiens de Sainte-Catherine. Telle n'était pas l'idée du P. Gruber. Pour vaincre les préjugés que beaucoup d'orthodoxes ou de catholiques même nourrissaient envers la Compagnie, pour réaliser tout le bien qu'un ordre religieux comme le sien était susceptible de faire en

1. *Archiv. Vatic.*, Pol.-Russia, t. CCCLI.

Russie malgré la sévérité des oukazes, Gruber entendait n'exclure personne du cercle de ses connaissances, et se mêler le plus possible à la haute société pétersbourgeoise. Il fallait connaître et se faire connaître, si l'on voulait grouper autour de soi des sympathies ; et, au témoignage du nonce, le P. Gruber excellait à gagner ainsi l'estime des grands de l'empire. Non seulement les Kotchoubey, ministre de l'Intérieur, les Tolstoï, grand maréchal de la cour, les Viazemski, les Bariatinski, dont les fils ou neveux étaient élèves du collège, fréquentaient les Pères, mais la plupart des membres du corps diplomatique, le duc de Serra Capriola, ambassadeur de Naples, le comte de Saurau, ministre d'Autriche, le général Hédouville, ministre de France, surtout le comte de Maistre, ministre de Sardaigne, et encore les sénateurs Ilinski, Tamara, Népliouiev, le fameux Koutouzov, et bien d'autres, comptaient parmi les amis du général des jésuites. Il n'est pas jusqu'au métropolitain orthodoxe de Pétersbourg et aux évêques de la religion dominante qui ne fussent dans les meilleurs termes avec lui. L'abbé Benvenuti, chargé des affaires romaines avant l'arrivée du nonce Arezzo, rapportait à Consalvi ce mot de Paul Ier à Gruber : « Je suis catholique de cœur ; faites en sorte de persuader par vos conversations mes évêques. » Les rêves de réunion des Églises, eussent-ils jamais été fondés, s'étaient bien dissipés sous Alexandre, et Gruber était trop sage pour

chercher à convertir les pasteurs, lorsqu'il était sévèrement interdit de convertir les brebis. Il savait quels obstacles il eût rencontrés. Du moins estimait-il que le clergé latin avait le devoir d'entretenir des relations de bonne harmonie, fût-ce d'amitié, avec les hauts dignitaires du clergé russe. A ce rapprochement courtois le catholicisme n'aurait qu'à gagner en considération et, partant, en liberté. L'influence de Gruber à cet endroit fut considérable; et quand une mort prématurée le fit disparaître de la scène, il ne put être remplacé. Au lendemain de l'expulsion, en 1816, J. de Maistre le constatera avec tristesse.

Deux fois déjà nous avons nommé le comte de Maistre. Il arriva dans la capitale au printemps de l'année 1803, et très vite se lia intimement avec celui qu'il appelait « notre bon ami Gruber ». Chaque dimanche il venait le voir au sortir de la messe et restait longtemps avec lui. De même ne manquait-il pas d'assister aux séances scolaires, aux examens publics des enfants, encourageant ainsi par l'intérêt qu'il témoignait au collège le dévouement des maîtres et le travail des élèves. Le comte de Maistre, durant le long espace de temps qu'il passa à Pétersbourg, fut à la fois le grand ami des jésuites et l'âme de la société catholique de la capitale. A ce double titre nous le retrouverons ailleurs en cette histoire. Détail à noter ici : en ces premières années il semble qu'il se soit tenu sur la réserve et n'ait pas affiché les

sentiments qui devaient faire un jour de lui l'infatigable tenant de la papauté romaine. On ne saurait expliquer autrement le sévère jugement porté par le nonce à son sujet après plus d'un an de contact : « C'est un homme plein de connaissances, mais également plein de vanité et d'idées fausses, dangereux dans les circonstances présentes[1]. » Nous ne saurions dire si les longs entretiens que le comte de Maistre eut avec Gruber d'abord, et dans la suite avec tant d'autres jésuites, contribuèrent à lui donner cet incomparable dévouement à l'Église, qui fera son honneur à jamais ; mais assurément Arezzo n'eût pas signé dix années plus tard ce qu'il écrivait en 1804.

Homme de relations, lié à tout ce que Pétersbourg comptait d'influent et de distingué, Gruber n'en restait pas moins un supérieur religieux dans la force du terme. Et la charge était lourde à cette époque. Présider à la reconstitution de la Compagnie, y admettre les anciens membres qui, ayant passé depuis la suppression une trentaine d'années dans les fonctions de prêtres séculiers, demandaient à reprendre l'habit religieux et devaient en reprendre aussi les habitudes ; diriger en même temps les progrès de cette maison de Pétersbourg, maison fort importante à cause de sa situation, et dans laquelle, par suite du contact perpétuel que le collège et le ministère paroissial

1. *Archiv. Vatic.*, Pol.-Russia, t. CCCLI.

amenaient avec le monde, la vie religieuse était plus entravée : telle se présentait la tâche de Gruber. Bien des indices prouvent qu'il n'y fut pas inférieur. N'étant encore que supérieur de la maison, Gruber envoie à Kareu, alors général, les renseignements sur les quatre jésuites qui ont eu les premiers la charge de la paroisse : « Le P. Hattowski, dit-il, est un bon religieux, mais il fraye trop avec les séculiers ; or ici, à Pétersbourg, cela peut être nuisible ; nous devons nous abstenir de tout ce qui n'a pas trait au soin des âmes. » Et en conséquence il demande son changement. Peu à peu il établit dans la communauté les coutumes des maisons régulières : avant tout la clôture, qui interdit aux étrangers l'accès d'une partie de la maison. Ensuite il décide qu'à l'avenir les signaux seront donnés au son de la cloche, les lectures pieuses se feront durant les repas, telles qu'on les pratique dans les autres collèges. Tous les vendredis soir on lira à table un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. On reprendra également la lecture des ménologes, notices édifiantes sur la vie des anciens jésuites ; et comme les livres dont on dispose sont en allemand, le recteur lui-même, qui possède parfaitement cette langue, prend la peine de les traduire en latin séance tenante. On recommence aussi chaque semaine les conférences morales dans la chambre et sous la présidence du supérieur. Le dernier jour de l'année, on chantera le *Te Deum*, comme on le fait partout dans la Com-

pagnie. Durant les derniers jours de la Semaine Sainte, on s'abstiendra de la récréation en mémoire de la Passion du Sauveur. Peu à peu la maison de Pétersbourg ne se distinguera plus de celle de Polotsk pour la régularité et les observances de la vie commune.

Ce n'est pas tout que d'établir ou de rétablir ; il faut parfois supprimer ce qui menace de devenir abus. Les amis des jésuites sont nombreux, et très vite plusieurs sont devenus des intimes. La famille Pierling, entièrement dévouée à la Compagnie de Jésus, et qui, après lui avoir donné deux fils, méritera par ses nombreux bienfaits que le Père général prescrive à tous les prêtres une messe à ses intentions, la famille Pierling invite tous les dimanches à déjeuner quelques-uns des religieux. Le Père général, après avoir accordé quelque temps, finit par couper court, afin que l'habitude ne se prenne pas de manger en dehors de la communauté.

Sous la sage et habile direction de Gruber, les travaux des jésuites dans la capitale devaient connaître la prospérité. Nous avons dit l'élan qu'il sut donner aux œuvres de la paroisse Sainte-Catherine. Il reste à jeter un coup d'œil sur le développement du collège en ses premières années.

CHAPITRE II

LE COLLÈGE DES NOBLES

La genèse du collège. — Problèmes délicats. — Le « plan d'éducation » du P. Gruber. — Détails complémentaires. — L'ouverture. — Vogue et faveur. — *Communicatio in sacris.* — L'enseignement religieux. — Le niveau des études. — « Archontes et argonautes ». — L'argile et le potier. — Les vacances. — La « datcha » des jésuites. — Mort de Gruber. — Son œuvre. — Succession difficile. — Le P. Thaddée Brzozowski. — Les Pères Czyz et Rozaven. — Amitiés persistantes. — Changements administratifs. — La nouvelle maison. — La récolte en perspective.

Se fondant sur un article du Règlement de 1769, les anciens desservants de l'église Sainte-Catherine avaient établi, nous le notions plus haut, une école paroissiale ; mais elle avait, semble-t-il, périclité comme tout le reste au déclin du XVIIIe siècle. Forts de l'autorisation renouvelée par Paul Ier, les jésuites entreprirent dès leur arrivée de restaurer cette œuvre d'éducation, qui de par la volonté impériale devait être exclusivement réservée aux enfants des familles catholiques romaines. Recommencée avec une poignée d'élèves, l'école avait progressé rapidement, et de Polotsk était arrivé du renfort pour

constituer le corps professoral. De trois à la rentrée de 1801, le nombre des professeurs et régents passa les années suivantes à six, à sept, puis à quatorze. C'est que les circonstances avaient amené d'importantes modifications au plan primitif. Il semble d'abord, sans qu'il soit possible de préciser une date, que les défenses se soient mitigées et qu'il ait été permis d'admettre aux cours des enfants orthodoxes. Surtout, nous l'avons raconté plus haut, le succès qu'avait obtenu l'institut de l'abbé Nicole avait fait souhaiter que les jésuites doublassent leur école publique d'un pensionnat, où les enfants de la noblesse fussent élevés. Bien que le nombre des pensionnaires s'annonçât fort restreint, c'était là une entreprise importante. Il y fallait un personnel relativement considérable. De plus, nombre de questions délicates, inconnues à l'école paroissiale, viendraient à se poser : questions de surveillance, qu'il y aurait lieu de maintenir très étroite, si l'on ne voulait pas s'exposer à de terribles abus ; questions de congés et de sorties en ville, que l'on devrait réglementer de façon très nette ; questions religieuses aussi, et elles ne seraient pas les plus faciles à résoudre. Catholiques et orthodoxes ne pourraient pas recevoir le même enseignement, se conformer aux mêmes pratiques. Alors comment organiser les programmes d'études, comment répartir l'emploi du temps de façon à ne froisser aucune susceptibilité religieuse ? A la veille d'être élu général de la Compagnie, le

P. Gruber dressa le *Plan d'éducation au Pensionnat des nobles*. Ce document important et curieux doit être reproduit ici intégralement en son texte un peu barbare.

1. La foi et la morale sont les bases inébranlables de tout gouvernement et société, et c'est pourquoi aussi elles sont le principal but de l'éducation chrétienne. L'évangile est le premier livre que les hommes doivent connaître d'abord, et sur lui se fondent principalement tout le travail des élèves de ce collège. En des études fréquentes et ininterrompues ils expliquent et dévoilent les devoirs de l'homme chrétien vivant en société et impriment dans le cœur de l'enfant la nécessité de les accomplir, veillant énergiquement à tout cela, et les pratiquant dans des sentiments de devoir envers Dieu et envers les hommes. Les élèves restent continuellement sous l'œil d'un ou plusieurs maîtres vigilants ; même pendant la nuit ils ne négligent pas les moyens de vigilance pour prévenir tout désordre possible.

2. Dans ce collège on apprend tout ce qu'un jeune homme doit savoir pour pouvoir remplir avec l'honneur convenable les devoirs inhérents à son état, dans quelque milieu qu'il soit appelé à vivre. On y enseigne spécialement la langue latine en détail pour ceux qui désirent acquérir une science solide et se former sur le modèle des célèbres écrivains, français, italiens, anglais, et d'autres

nations. Une connaissance approfondie des langues française et russe, et, à qui le désire, aussi de l'allemand et de l'anglais, de l'histoire biblique, de l'histoire universelle, ancienne et moderne, de la mythologie, de la géographie, de la chronologie, de la littérature, de la rhétorique, de la logique, des différentes branches des mathématiques, des éléments du droit naturel, civil et politique. Ces vastes champs exigent et méthode et temps. Sans méthode personne ne peut s'instruire convenablement, et la hâte dans les études ne produit qu'une formation superficielle. Donc faire croire aux parents ou aux familles que leurs enfants arriveront à se rendre maîtres de toutes ces matières en deux ou trois ans, ce serait tromper leur confiance. Pour tout cela il faut six ans, et dans l'ordre suivant.

3. En première année, l'enfant apprend à lire, parler et écrire en français ; il apprend la géographie générale, avec les quatre premières règles de l'arithmétique, la grammaire française et latine jusqu'à la syntaxe. On y ajoute l'enseignement du dessin et de la danse.

4. En seconde année, on enseigne avec plus de détails les langues française et latine, avec explications des auteurs plus faciles, pour que l'enfant s'habitue à appliquer les règles de grammaire expliquées, la géographie détaillée de quelques états, et surtout de la Russie, l'histoire sainte, les commencements de la théologie, les fractions et

la règle de trois, le dessin et la danse, comme l'année précédente.

5. Troisième année. A l'enseignement des langues des années précédentes s'ajoute l'enseignement approfondi de la langue russe; l'enfant s'applique à la traduction des meilleurs écrivains, pour en même temps s'habituer à l'élégance et au style. Outre cela on enseigne l'histoire ancienne et romaine, la chronologie, l'algèbre et les éléments de la géométrie. Au lieu de leçons de danse on en prend de musique.

6. En quatrième année on enseigne les règles de la versification russe et française. On s'exerce à composer des lettres, des narrations et des contes dans les deux langues. On enseigne l'histoire des temps modernes, principalement de la Russie, plus à fond la géométrie, jusqu'à la trigonométrie inclusivement; de plus, comme l'année précédente, le dessin et la musique. Celui qui désire apprendre la langue allemande ou anglaise doit les commencer cette année.

7. Dans le courant de la cinquième année on enseigne la rhétorique russe et française, l'architecture civile et militaire, et plus à fond la danse. Celui qui désire avoir des leçons d'escrime continuera en même temps le dessin et la musique, si ces progrès dans ces deux branches sont manifestes. On pousse plus à fond la langue allemande ou anglaise.

8. Sixième année. Cette année on enseigne la

logique, la métaphysique, la physique expérimentale, la mécanique, les principes du droit naturel, civil et politique. Il est cependant impossible dans le courant d'une année d'expliquer toutes ces matières ; il serait donc nécessaire que les élèves consacrent encore une année à l'étude de la philosophie, pendant laquelle ils peuvent s'occuper spécialement de la physique et du droit.

9. Pour être reçu dans ce pensionnat il faut se soumettre à tout le plan tracé. Aucun élève ne peut s'y soustraire sous prétexte que quelqu'une de ces matières ne lui sera pas utile. Toutes en effet sont si étroitement unies que si quelqu'un possède une d'entre elles, par cela même il aura de la facilité pour les autres. Il faut soutenir énergiquement que le jeune homme formé d'après cette méthode sera apte à occuper toute position à laquelle peut aspirer un jeune homme de bonne éducation.

10. L'année scolaire commence le 1er septembre pour finir à la fin de juillet. Dans le cours de ce dernier mois il y aura des examens publics, pendant lesquels les élèves de chaque classe feront montre de leurs progrès dans l'étude pendant l'année entière.

11. Le mois d'août est consacré aux vacances et au repos des études. Pendant ce temps cependant l'enseignement n'est pas complètement interrompu, mais il n'y a pas les heures ordinaires de classes. Ce mois est consacré spécialement à la préparation des catégories de matières qui doivent

se présenter l'année suivante, et à l'achèvement de celles laissées en retard dans la présente année. On s'adonne plus souvent aux beaux-arts, on va plus souvent en promenade ; on a plus de récréations, de jeux et de distractions hors de la ville ; en un mot le temps des vacances sert à ranimer l'esprit des jeunes gens après une année entière de travail sérieux comme on l'exige d'eux. En même temps on évite ce qui peut porter à un relâchement excessif, qui enlève le désir et le goût de l'étude. Pour ce motif il existe une règle immuable ne permettant pas aux élèves de passer le temps des vacances chez leurs parents. L'expérience nous prouve que soustraire l'enfant à l'école pendant la période de l'éducation influe toujours d'une façon dommageable sur l'enseignement. Personne ne doute que les parents qui ont plus à cœur le vrai bien de leurs enfants qu'une consolation momentanée, seront les premiers à se conformer à cette disposition.

12. Il serait à souhaiter que les parents eux-mêmes vinssent au pensionnat voir leurs enfants. Du reste on ne défend pas aux enfants de dîner avec leurs parents deux fois par mois ; mais jamais, ni sous aucun prétexte, on ne souffrira que les élèves passent la nuit hors du pensionnat. Ils peuvent sortir seulement le dimanche après avoir assisté à l'office, et rentreront toujours à huit heures du soir en hiver et à neuf heures en été.

13. On prend très grand soin de la santé des

enfants. Ils ont des récréations et le repos nécessaire ; la propreté la plus grande possible est observée dans l'établissement; nourriture bonne et abondante, la même pour les élèves que pour les principaux maîtres. Le collège paye un médecin qui veille sur la santé des enfants, est empressé près des malades, et en cas d'accident apporte un secours immédiat.

14. Le prix de la pension est, par an, de 1.000 roubles[1], qui se paient par semestre, d'avance, afin que le procureur puisse au préalable pourvoir aux divers besoins. Les maîtres de danse, de dessin, de musique, d'escrime, le docteur et l'aumônier orthodoxe sont payés par l'établissement. Les accessoires de pharmacie, le blanchissage, les livres et autres plus petites choses sont au compte des parents.

15. L'époque la plus convenable pour commencer l'éducation scolaire est à neuf ou dix ans ; on ne reçoit personne au-dessus de douze ans ni au-

1. Le nonce, Mgr Arezzo, dans une lettre à Consalvi datée du 28 août 1803, dit que le prix de la pension était seulement de 600 roubles, « prix, ajoute-il, très modéré pour ce pays, où un médiocre précepteur se paye au moins 1500 roubles ». Ce prix de 600 roubles est confirmé par une lettre de la comtesse Rostoptchine. Elle écrit à son mari : « Le chevalier d'Augard vient de me donner, mon ami, les informations nécessaires au sujet de l'établissement des jésuites. Les pensionnaires sont au nombre de 56 ; les études, dans ce moment, sont très bien dirigées, et on porte la plus grande attention à la santé des élèves et à leur moralité. Ceux de la religion grecque ont pour l'instruction religieuse un prêtre russe. On paye 600 roubles par an, tout compris, à moins qu'on ne désire avoir quelque maître particulier, qu'on paye séparément ». Cf. MOROCHKINE, t. II, p. 128.

dessous de sept. On reçoit les candidats seulement pendant le mois d'août, parce que les cours commencent dès le 1er septembre ; et ceux qui se présenteraient plus tard resteraient à la queue de la classe. On prie les parents, quand ils auront l'intention de retirer leurs enfants du pensionnat, d'en avertir l'établissement au moins trois mois d'avance, afin qu'on puisse disposer des places vacantes.

C'était, on le voit, l'internat complet, la « cage » dont, cinquante années plus tard, le prince Viazemski parlait, pourtant sans trop d'amertume. Il faut faire confiance à Gruber, et penser qu'il avait de bien bonnes raisons pour se montrer si sévère, pour cloîtrer de la sorte les enfants dont on lui confiait l'éducation.

Autour des grandes lignes que fournit ce programme général, les documents contemporains permettent de grouper bien des détails, qui font saillir la physionomie du pensionnat et en reconstituent l'histoire.

C'est dans le courant de l'année 1802 que, cédant aux instances des familles, Gruber en décida l'organisation ; c'est alors aussi qu'il rédigea le *Plan d'éducation* reproduit plus haut. Il fallait, pour le seconder et diriger de près cette portion du collège, un homme d'expérience. On fit venir au mois d'août le P. André Czyz. Jeune encore, — il dépassait de peu la quarantaine —

mais entré dans la Compagnie depuis 1783, et ayant exercé avec succès au collège de Polotsk les fonctions qui allaient lui être confiées à Pétersbourg, le P. Czyz était destiné à rester dans la capitale jusqu'au jour où les jésuites en seraient expulsés. Après quoi il reviendrait à Polotsk pour y mourir au bout de quelques semaines (23 avril 1816).

Les derniers mois de l'année 1802 se passèrent en aménagements. Tout étant prêt le 1er janvier 1803, le P. Czyz, avec le titre de préfet du « convictus », et l'un des professeurs, le P. Krukowski, se transportèrent dans la partie des bâtiments attenant à l'église, où les jeunes pensionnaires nobles étaient attendus. Le premier, nous l'avons dit, fut le neveu du comte Kotchoubey, ministre de l'Intérieur. D'autres vinrent se joindre peu à peu. Quelques-uns, dont nous connaissons les noms, méritent d'être mentionnés ici comme étant les « aînés » de la grande famille : c'étaient le prince Pierre Viazemski, son ami intime Dmitri Sévérine, plus tard ministre de Russie à Munich, le comte Alexandre Tolstoï, fils du grand maréchal de la cour, le baron Vélio, devenu dans la suite commandant de Tsarskoié Sélo.

Au bout de quelques mois, avant même la fin de la première année scolaire (1802-1803) il y avait déjà vingt-quatre élèves. Le nombre augmenta les années suivantes et atteignit très vite la soixantaine, sans guère la dépasser jamais. La vogue

aidant, les plus hautes familles de la noblesse voulurent confier leurs enfants aux jésuites.

La faveur impériale continuait de s'attacher à leur œuvre. Alexandre prêtait un jour gracieusement les musiciens de la cour pour une pièce donnée en la fête du P. Gruber. Et de leur côté, les jésuites ne laissaient passer aucune occasion de s'unir aux fêtes de l'empire et de se montrer sujets fidèles et reconnaissants. On leur savait gré en haut lieu de leurs sentiments et de leur activité, et le succès du collège allait s'affirmant sans cesse.

On fut bien vite aux prises avec de grandes difficultés d'organisation. L'une des plus sérieuses, et qui se poursuivit jusqu'à la fin, provenait de ce que la majorité des pensionnaires étaient orthodoxes. Alexandre Tolstoï, que nous venons de mentionner, a laissé par écrit ses impressions de début[1], empreintes, il est vrai, d'assez mauvaise humeur. Elles nous renseignent sur les péripéties de l'enseignement religieux. Bien que, dans le *Plan d'éducation*, Gruber ait mentionné un « aumônier orthodoxe », il ne paraît pas qu'il y en ait eu un dès l'ouverture ; il se peut, à en juger par les déboires que l'on éprouva plus tard, qu'on n'ait pas su trouver dès le commencement l'homme capable qu'on aurait souhaité. Durant un certain temps il y aurait donc eu le dimanche

1. Cf. MOROCHKINE, t. II, p. 129 et suiv,

après-midi un seul cours d'instruction religieuse pour les catholiques et les orthodoxes. On y suivait le catéchisme de Bellarmin. La fusion entre enfants des deux rites aurait même été poussée plus loin. On aurait fait faire aux orthodoxes matin et soir les mêmes prières qu'aux catholiques ; on les aurait menés tous ensemble à l'église, et on les aurait pris indistinctement pour servir à l'autel. Pareille uniformité simplifiait évidemment les règlements ; mais les moralistes auraient sans doute trouvé à redire à cette *communicatio in sacris*. Pour de tout autres motifs des parents orthodoxes se plaignirent. La comtesse Maria Alexeievna Tolstoï, née Golitsyne, insista pour que l'enseignement religieux fût confié à un prêtre russe. Un jour aussi, en l'année 1806, un inspecteur de l'Université vint visiter les classes, et au nom du ministre Novosiltsov défendit qu'à l'avenir les enfants orthodoxes fussent conduits à l'église catholique. Poussant même plus loin l'ingérence administrative, il expédia le soir même au recteur une collection de manuels scolaires, avec prière de s'en servir dorénavant. Sans se laisser intimider, le recteur fit répondre qu'il ferait examiner les manuels et prendrait ensuite une décision. Quant à la défense relative à la participation des orthodoxes aux cérémonies catholiques, elle recevrait immédiatement satisfaction [1].

1. *Diarium collegii*, p. 115.

aidant, les plus hautes familles de la noblesse voulurent confier leurs enfants aux jésuites.

La faveur impériale continuait de s'attacher à leur œuvre. Alexandre prêtait un jour gracieusement les musiciens de la cour pour une pièce donnée en la fête du P. Gruber. Et de leur côté, les jésuites ne laissaient passer aucune occasion de s'unir aux fêtes de l'empire et de se montrer sujets fidèles et reconnaissants. On leur savait gré en haut lieu de leurs sentiments et de leur activité, et le succès du collège allait s'affirmant sans cesse.

On fut bien vite aux prises avec de grandes difficultés d'organisation. L'une des plus sérieuses, et qui se poursuivit jusqu'à la fin, provenait de ce que la majorité des pensionnaires étaient orthodoxes. Alexandre Tolstoï, que nous venons de mentionner, a laissé par écrit ses impressions de début[1], empreintes, il est vrai, d'assez mauvaise humeur. Elles nous renseignent sur les péripéties de l'enseignement religieux. Bien que, dans le *Plan d'éducation*, Gruber ait mentionné un « aumônier orthodoxe », il ne paraît pas qu'il y en ait eu un dès l'ouverture ; il se peut, à en juger par les déboires que l'on éprouva plus tard, qu'on n'ait pas su trouver dès le commencement l'homme capable qu'on aurait souhaité. Durant un certain temps il y aurait donc eu le dimanche

1. Cf. Morochkine, t. II, p. 129 et suiv,

après-midi un seul cours d'instruction religieuse pour les catholiques et les orthodoxes. On y suivait le catéchisme de Bellarmin. La fusion entre enfants des deux rites aurait même été poussée plus loin. On aurait fait faire aux orthodoxes matin et soir les mêmes prières qu'aux catholiques ; on les aurait menés tous ensemble à l'église, et on les aurait pris indistinctement pour servir à l'autel. Pareille uniformité simplifiait évidemment les règlements ; mais les moralistes auraient sans doute trouvé à redire à cette *communicatio in sacris*. Pour de tout autres motifs des parents orthodoxes se plaignirent. La comtesse Maria Alexeievna Tolstoï, née Golitsyne, insista pour que l'enseignement religieux fût confié à un prêtre russe. Un jour aussi, en l'année 1806, un inspecteur de l'Université vint visiter les classes, et au nom du ministre Novosiltsov défendit qu'à l'avenir les enfants orthodoxes fussent conduits à l'église catholique. Poussant même plus loin l'ingérence administrative, il expédia le soir même au recteur une collection de manuels scolaires, avec prière de s'en servir dorénavant. Sans se laisser intimider, le recteur fit répondre qu'il ferait examiner les manuels et prendrait ensuite une décision. Quant à la défense relative à la participation des orthodoxes aux cérémonies catholiques, elle recevrait immédiatement satisfaction [1].

1. *Diarium collegii*, p. 115.

Restait la question du catéchiste. On chercha derechef, et l'on finit par trouver un prêtre russe qui consentit à venir une heure chaque samedi enseigner la doctrine chrétienne. On le payait pour cela 200 roubles par an. L'essai ne fut pas heureux. Médiocre pour la science, beaucoup plus faible encore au point de vue de l'autorité, le professeur n'obtenait aucun progrès des jeunes pensionnaires, et l'on en vint à des actes d'indiscipline touchant au scandale. Force fut de chercher un autre maître. On fit appel successivement à des gens dont la situation même devait donner du prestige à leur enseignement. On eut l'un après l'autre l'archiprêtre de l'église de la Résurrection, nommé Bédrinski, homme savant et digne, qui mérita d'être un jour membre de l'Académie des sciences, puis un certain Jean Dankov, prêtre de l'église de Saint-Serge, réputé comme prédicateur ; enfin, et ce fut le dernier de la série, un autre prêtre du nom de Malinovski. Pas plus les uns que les autres, ils ne réussirent à meubler la tête de leurs élèves d'un sérieux bagage de connaissances religieuses. On s'en apercevait malheureusement à l'époque des examens. Un jour, c'était en 1813, le métropolite russe de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, Mgr Ambroise, demanda qu'il lui fût fait un rapport « sur le peu de progrès que l'on constatait en l'institut des jésuites pour la doctrine chrétienne ».

Les deux derniers professeurs, Dankov et Mali-

novski, rédigèrent chacun leur mémoire. Ils ne manquent pas d'intérêt. Le premier, trouvant commode d'incriminer son prédécesseur pour s'excuser lui-même, constate qu'à son arrivée les enfants ne savaient pas même lire les prières liturgiques en slavon, ce qui, pour un russe, dénote le comble de l'ignorance. Du même coup il fait retomber la faute sur le recteur du collège, qui aurait — chose assez surprenante — montré de la mauvaise volonté à procurer les catéchismes nécessaires, et aussi sur la paresse et la résistance des élèves, ce qui s'admet plus aisément, mais n'innocente pas entièrement le maître. Le second professeur entre dans des détails typiques. Il se plaint que les plus grands élèves l'aient maintes fois questionné sur des sujets brûlants, tels que la primauté du Pape, la séparation des Églises, la communion sous les deux espèces, et il soupçonne ces jeunes indiscrets d'avoir ouvert un autre catéchisme que l'orthodoxe, ou d'avoir entendu d'autres maîtres ou des camarades leur parler de ces divergences entre les deux Églises. A la vérité, pouvait-il bien en être autrement ? Le même Malinovski constate avec déplaisir, lui aussi, le peu de prestige dont jouissait son enseignement. Il en donne, il faut l'avouer, des raisons assez pauvres : celle-ci par exemple, que chez les jésuites on doit cesser la classe ric-rac à la fin de l'heure, au son de la cloche, et parfois au beau milieu d'un développement. Pareille ponctualité, d'ailleurs peu

familière au caractère russe, lui paraissait souligner l'inutilité des classes de catéchisme. L'argument ne vaut pas bien cher.

On ne s'en tenait pas là. Par manière de vengeance — car on peut croire que ce n'était pas seulement raison d'apologétique — un des maîtres se mit un jour à décrier la religion catholique devant ses élèves, à en réfuter les errements, à la combattre comme s'étant séparée de l'Église grecque. Les choses allèrent si loin que le recteur du collège dut porter plainte à l'empereur pour faire taire l'importun controversiste. L'abbé Surugues voyait juste quand il écrivait au P. Billy : « Les popes sont vos plus grands adversaires. » Il lui racontait en même temps qu'à Moscou, où il était devenu curé de la paroisse française, des Russes de la noblesse l'avaient prié d'apprendre la religion à leurs enfants, par la raison que leurs popes n'y entendaient rien.

Bref, cet enseignement de la doctrine chrétienne fut une des plus grandes difficultés que les jésuites rencontrèrent dans l'organisation de leur collège de Saint-Pétersbourg. Les rapports qui s'ensuivirent avec les prêtres orthodoxes furent une source de désagréments perpétuels, et peut-être faut-il découvrir là l'une des causes qui un jour aboutirent à la ruine de l'établissement. Du moins est-il fort croyable que ce grief vint s'ajouter à ceux qui peu à peu s'accumulèrent contre les religieux et qui amenèrent l'oukaze d'expulsion.

Les autres matières d'enseignement ne donnèrent heureusement pas lieu à de semblables désagréments. Les jésuites avaient la charge de toutes les classes, sans qu'il fût besoin de se faire aider par des étrangers, sauf évidemment pour les cours accessoires ou ce qu'on est convenu d'appeler les arts d'agrément : musique, danse, dessin.

S'il est vrai que le niveau du travail fut si médiocre pour le catéchisme orthodoxe, il est naturel de se demander ce qu'il fut pour le reste. Or on est assez embarrassé pour répondre. A consulter le journal du collège, on serait amené à décider que la moyenne était fort satisfaisante. Mme Narychkine, à la dernière page de ses mémoires, donne une note toute différente : « Ils donnèrent une éducation détestable à mes infortunés compatriotes, et pas un seul homme remarquable n'est sorti de leur pensionnat[1]. » Où est la vérité ? Peut-être à mi-chemin. Un des témoins oculaires les plus qualifiés pour nous renseigner est assurément le prince Viazemski. Il avoue qu'en famille on lui a donné bien des maîtres, français, allemands, anglais. Aucun n'a réussi à le faire progresser. Il ne fait d'exception que lorsqu'il parle des jésuites; et voici le jugement qu'il porte sur les études au collège : « Ces jésuites, à commencer par le recteur, le P. Czyz, étaient, du moins de mon temps, des maîtres instruits, attentifs et consciencieux. Le

1. NARYCHKINE, p. 265.

niveau de leur enseignement était élevé. Ceux qui voulaient étudier bien et solidement en avaient tous les moyens et étaient bien dirigés. Sévérine entre autres peut servir d'exemple [1]. »

Dans tous les cas, les jésuites faisaient en sorte de tenir leurs élèves perpétuellement en haleine. Les examens étaient fréquents. Les uns clôturaient chaque trimestre et portaient sur toutes les matières enseignées durant les mois précédents. Ils étaient apparemment fort détaillés, si l'on en juge par les journées entières qu'ils prenaient. D'autres se passaient dans le cours du trimestre : ils étaient surtout destinés à démontrer aux parents les progrès réalisés par leurs enfants ; aussi portent-ils d'ordinaire le nom de *specimen profectus*. Les familles étaient invitées et l'assistance y était souvent nombreuse. Les inspecteurs des écoles impériales y vinrent plus d'une fois et se prirent à interroger les écoliers. Il advint même que cela tournât à leur propre confusion. Ainsi en fut-il le jour où l'un d'eux questionnant un des enfants prit les archontes pour des argonautes et ne voulut pas en démordre malgré la rectification polie que lui fit un enfant. A dater de ce jour, raconte quelque part J. de Maistre, on ne désigna plus le maladroit inspecteur que par le surnom d'argonaute ; et quand il revint les années suivantes, il se garda bien d'ouvrir la bouche.

1. VIAZEMSKI, *Œuvres*, t. I, préf. p. XXI.

Pour savoir distinguer les archontes des argonautes, les pensionnaires des jésuites n'étaient pas des puits de science ; et le même J. de Maistre, qui fit plus d'une fois aux Pères et à leurs élèves l'honneur d'assister lui aussi aux examens, rapporte que les études, tout en atteignant une honorable moyenne, ne furent jamais bien fortes. Il faut probablement l'en croire et incriminer les enfants qui, comme la plupart des Russes de bonne famille à cette époque, étaient assez mal disposés pour des études sérieuses. Les règlements étaient pourtant stricts et les programmes chargés. Mais l'application au travail était apparemment médiocre. En ce temps-là et au pays russe on attachait plus d'importance à donner à l'enfant de bonnes manières, un jugement sain et des mœurs honnêtes, qu'à encombrer son esprit de très vastes connaissances. Il n'est pas étonnant que le comte de Maistre ait découvert de grosses lacunes dans la science des jeunes élèves du collège. Quelques lignes de son journal, resté inédit, sont caractéristiques et laissent percer les responsabilités.

Octobre 1805. — « Le 9 et le 11 (20 et 22) [1] j'ai assisté à deux examens des élèves du collège des jésuites. Je ne me rappelle pas avoir vu dans ma vie rien de plus misérable ; je n'y ai plus retrouvé le talent inné de cet Ordre pour l'éduca-

1. Inexactitude : les dates 20 et 22 (n. s.) correspondent aux 8 et 10 (v. s.) ; et de fait, d'après e Diaire du collège, le *specimen* eut lieu à ces dates.

tion de la jeunesse. Il s'agirait de savoir si les jésuites manquent ici au talent ou si les talents manquent aux jésuites. Pour moi, je n'estime, sur ce que j'ai vu, ni l'argile ni le potier. »

Le comte de Maistre s'intéressait à ces maisons d'éducation où les jeunes Russes étaient élevés par des étrangers, et en particulier par des Français. Sa psychologie y découvrait la valeur intellectuelle de la jeunesse de Russie. Quelques jours après avoir écrit les lignes précédentes, il ajoutait en son journal cette page qu'il faut encore reproduire :

Vendredi, 5/17 *janvier* 1806. — « J'ai assisté à un examen de jeunes gens dans la pension de l'abbé Macquart (ci-devant de l'abbé Nicole). Pas mieux que les jésuites. Seulement plus de charlatanisme, parce que le maître est Français. Des phrases, du pathos, mais rien de solide, et *tout par cœur*, c'est là le vice général. Il s'est passé quelque chose d'excessivement plaisant et dont personne, excepté moi, si je ne me trompe, ne s'est aperçu. L'examen roulait sur la logique. Le jeune homme qui répondait (le jeune prince Lobanov, si je ne me trompe encore) s'est interrompu pour dire à l'abbé Macquart : « Mais me permettrez-vous, « monsieur l'abbé, de vous faire une objection ? — « Ah ! ah ! répond l'abbé, comme un homme surpris, « vous voulez donc argumenter contre moi ! Eh bien « voyons. » Le jeune homme a commencé l'objection. Mais hélas ! il l'avait oubliée, et l'abbé de la souffler au perroquet. Partout ailleurs il se serait

élevé un fou rire inextinguible ; ici on n'y a seulement pas fait attention. Ensuite on a présenté je ne sais quelle dissertation sur la philosophie. Chaque élève était sensé avoir fait la sienne, et chacune était signée d'un nom particulier ; c'était absolument le même thème fait en plusieurs façons, il fallait absolument n'avoir pas d'oreille pour y méconnaître le même style. Chaque parent présent n'a pas moins reçu un exemplaire avec délice, se croyant réellement aïeul de la dissertation, laquelle au reste ne contient que du jargon, des lieux communs et quelques assertions très fausses sur Socrate.

« J'en reviens toujours à l'idée que je n'ai pas vu dans ce pays l'ombre d'un véritable talent. La science est un fruit étranger à ce climat ; on peut à force de soins et de dépenses le faire croître en serre chaude, mais on n'obtiendra jamais que des formes extérieures sans suc et sans goût. »

28 *février*/12 *mars*. — « J'ai assisté au couvent de la Tauride à l'examen des jeunes demoiselles. C'est tout comme dans celui des jeunes gens, manie de tout apprendre et de ne rien approfondir[1]. »

On juge des difficultés qu'eurent à vaincre le P. Gruber et ses collaborateurs pour tirer le meilleur parti possible de ces rares talents, et l'on ne

1. Les extraits précédents sont tirés d'un journal inédit du comte de Maistre, dont la copie est conservée dans les archives de sa famille. Monsieur le comte Rodolphe de Maistre, qui me les a très aimablement ouvertes, voudra bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

s'étonne pas que dans le *Plan d'éducation* il ait tant insisté sur la nécessité de méthode et de temps pour obtenir une solide formation. Au reste, le jugement sévère du comte de Maistre porte une date : octobre 1805. Le collège des nobles n'avait alors que deux ans d'existence ; aucun des enfants n'y avait encore reçu les six années d'instruction que Gruber exigeait pour parcourir le cycle des études. Nous verrons que de 1808 à 1815, lorsque sortirent du pensionnat de jeunes Russes qui y avaient fait toute leur éducation, l'opinion commune fut en faveur des jésuites; et J. de Maistre lui-même, quand il s'employa avec tant d'ardeur à obtenir l'érection du collège de Polotsk en université, prouva par ses actes et par ses écrits qu'il gardait à la Compagnie de Jésus et à ses collèges une véritable estime.

La part des vacances dans le *Plan d'éducation* tracé par Gruber était, on l'a vu, singulièrement restreinte : le mois d'août, voilà tout ce qui est accordé, et encore est-il dit que durant ce temps les élèves restent au collège, et les classes ne chôment pas entièrement. Dans la pratique on fut très vite amené à desserrer les consignes. La plupart des familles russes de la noblesse possédaient à la campagne une propriété, la « datcha » sans laquelle l'été ne serait plus l'été. Elles y allaient d'ordinaire dès le début de juillet et y séjournaient jusqu'à l'automne. Or plusieurs insistaient pour avoir leurs enfants avec elles au temps de cette villégiature.

Le règlement fut modifié à partir de 1805, et les élèves purent quitter le collège, si leurs parents le désiraient, dès le 1er juillet. Mais la rentrée des classes fut alors avancée au 1er août. Quelques-uns, semble-t-il, restaient au collège durant ces semaines de vacances. Pour eux, et de même pour leurs camarades pendant l'année, les jésuites avaient acheté, eux aussi, une « datcha » admirablement située dans l'une des îles au nord de la ville, non loin de Kamennïi Ostrov, et au bord même de la rivière Karpovka. Aussi les amateurs de canotage y pouvaient aller par la voie d'eau, et l'on y faisait les jours de congé et aux vacances de charmantes excursions.

Ainsi allait le collège sous la direction du recteur, le P. Hochbichler, du préfet, le P. Czyz, et sous la haute surveillance du P. Gruber, son fondateur et toujours son soutien depuis qu'il était général.

On était en 1805. Le nombre des jésuites occupés aux diverses œuvres de Pétersbourg était cette année-là un des plus élevés qui aient jamais été atteints : vingt-cinq au total. En dehors du recteur, dont la charge était lourde, puisqu'il avait à diriger à la fois la paroisse, l'école publique, dépassant le chiffre de quatre cents élèves, et le pensionnat, groupant une soixantaine d'enfants, la communauté comprenait les quatre desservants de Sainte-Catherine, une douzaine de professeurs et surveillants des deux collèges, et neuf frères coadjuteurs chargés des travaux domestiques.

Au moment où tout était si bien lancé, un tragique événement allait jeter la Compagnie de Jésus dans le deuil et peut-être compromettre toutes ses œuvres : Gruber mourait presque subitement dans la nuit du 25 au 26 mars 1805[1].

Depuis trois ans qu'il gouvernait la Compagnie entière, il avait grandement travaillé à la développer. Grâce à son influence elle avait été confirmée solennellement en Russie par le Souverain Pontife. Les missions s'étaient développées à Riga, à Saratov et dans de nombreuses colonies allemandes le long de la Volga. De Pétersbourg où il avait été dès le début chargé des catholiques italiens, le P. Gaëtan Angiolini était parti pour Rome et s'était de là rendu à Naples pour réorganiser la Compagnie, qui venait d'y être rétablie après l'avoir été quelques années plus tôt à Parme. Les anciens jésuites dispersés en France, en Allemagne, en Angleterre, écrivaient de toutes parts au Père général pour obtenir de se joindre à leurs frères et de reprendre la vie religieuse. Le P. Gruber s'apprêtait lui-même à partir à l'été de 1805 pour visiter ses nouvelles et déjà florissantes maisons d'Italie.

L'homme propose, Dieu dispose. Dans la nuit du 25 au 26 mars, un commencement d'incendie se déclara dans un office voisin de la chambre du Père. Eveillé par la fumée, il descendit pré-

1. *Diarium collegii*, p. 91 et suiv.

venir le suisse de l'église et remonta en hâte dans ses appartements. Une crise d'asthme, plus violente que celles dont il souffrait depuis longtemps, le saisit, et lorsque le P. Brzozowski, secrétaire de la Compagnie, entra le prévenir que tout danger était écarté, il le trouva rendant l'âme et n'eut que le temps de lui donner une dernière absolution.

La mort de Gruber, premier recteur et fondateur du collège, supérieur général de la Compagnie, et dont, depuis plusieurs années, la personnalité avait été si marquante à Saint-Pétersbourg, surprit comme un coup de foudre et fut douloureusement ressentie par la communauté catholique de la capitale. « Ce digne homme, écrivait J. de Maistre, a été extrêmement et universellement regretté. Un grand nombre de personnes se sont procuré son effigie, originairement prise sur son cadavre [1]. »

Dès le lendemain (c'était le dimanche de la Passion) le comte Kotchoubey, ministre de l'Intérieur, le duc de Serra Capriola, ambassadeur de Naples, le sénateur Tamara, l'ambassadeur d'Allemagne, le prince Czartoryski, les deux comtes Tolstoï, le grand maréchal de la cour et le gouverneur militaire, furent prévenus personnellement du triste événement. Le comte de Maistre vint comme d'ordinaire à sept heures pour assister à la messe du Père général ; après quoi il avait cou-

1. *Correspondance*, t. I, p. 388.

tume de monter à sa chambre et de lui faire une longue visite. Il fut l'un des premiers à connaître le malheur et à prier près de la dépouille de son grand ami. Sa douleur, lisons-nous dans une lettre du temps, fut extrême. En redescendant de la chambre mortuaire, il l'exprimait à ceux qu'il rencontrait : « Ah ! mes Pères, vous ne savez pas ce que vous perdez. Puisque le P. Gruber est mort, il n'est plus personne qui soit nécessaire [1]. »

Les funérailles eurent lieu le 29. Elles furent célébrées très solennellement par le prélat Byszkowski, ancien jésuite, dans une église comble où se pressait la plus haute noblesse de Russie et plusieurs membres du corps diplomatique. Enfin, avec l'autorisation du gouverneur militaire de Pétersbourg, le corps du P. Gabriel Gruber fut porté à Polotsk et inhumé auprès de ses prédécesseurs dans l'enclos de la maison de campagne des jésuites.

De bien graves problèmes allaient se poser au lendemain de cette mort. Un tel chef disparu, qu'allaient devenir les soldats ? Quel sort était réservé à la Compagnie dans la capitale, peut-être dans l'empire entier ? La faveur qu'il s'était acquise demeurerait-elle attachée à ses œuvres et à ses collaborateurs, ou bien ses adversaires relèveraient-ils la tête maintenant qu'ils n'avaient plus à le redouter ?

1. Note du P. Richardot au P. Nizard. *Archiv. Bibl. slave.*

La première question qui se présentait et d'où on pourrait augurer de l'avenir était la nomination de son successeur. Or voici que dès le lendemain des funérailles, le secrétaire général de la Compagnie était informé que le métropolite, Mgr Siestrzencewicz, avait déjà préparé une note pour empêcher l'élection. Il fallut près de trois mois de négociations, de visites au général Michelson, gouverneur de Mohilev, aux ministres Czartoryski et Kotchoubey, au sénateur Tamara; il fallut rédiger des mémoires, mettre en branle tout ce que Gruber avait compté d'amis, pour obtenir que le mode de gouvernement de la Compagnie restât intact.

Le 2 septembre, le P. Thaddée Brzozowski, précédemment assistant et secrétaire de la Compagnie, fut élu général. C'est lui qui devait gouverner l'ordre jusqu'à l'expulsion des jésuites de Saint-Pétersbourg.

Homme pieux et instruit, administrateur sage et prudent, ayant du caractère polonais les qualités et les défauts, unissant la douceur et la simplicité à une grande dignité de manières, il ne possédait ni cette érudition scientifique par laquelle son prédécesseur s'était imposé aux savants de l'empire, ni ce brillant esprit et cet ascendant qui lui avaient conquis la haute société de la capitale. Pendant les dix années que la Compagnie allait encore être admise à Pétersbourg, il profiterait de la situation que lui avait faite Gruber, il ne la con-

soliderait pas davantage, et le jour où un orage, plus terrible, il est vrai, que les autres, viendrait la secouer, il ne parviendrait pas à le conjurer ; il serait entraîné dans sa ruine. J. de Maistre, au lendemain de l'expulsion de 1816, disait de lui avec une pointe de malice : « C'est un saint ; mais souvent, et même ordinairement, les saints ne sont pas fins ; et c'est cependant ce qu'exigent certaines circonstances[1]. »

Après avoir séjourné un certain temps à Polotsk, le P. Brzozowski, à l'exemple du P. Gruber, vint en décembre 1805 se fixer à Saint-Pétersbourg. L'année scolaire était recommencée depuis déjà quatre mois. Les élèves étaient rentrés aussi nombreux que l'année précédente, aussi bien à l'école publique qu'au pensionnat. Le corps professoral n'avait subi aucun changement important : il était ce que Gruber l'avait laissé. Le P. Hochbichler était toujours assistant du Père général et recteur de la maison ; il y commençait sa quatrième année. Le P. Czyz gardait ses fonctions de préfet du pensionnat et se faisait suppléer à l'occasion par un jeune jésuite de grand talent, le P. Rozaven.

Né à Quimper en 1772, Jean-Louis de Leissègues Rozaven avait quitté la France à la révolution, s'était joint à la société des Pères du Sacré-Cœur, et en 1804 avait gagné la Russie pour se donner à la Compagnie de Jésus. Dès l'année suivante,

1. *Correspondance,* t. V, p. 444.

après un an seulement passé au noviciat de Polotsk, il avait été appelé à Pétersbourg, où jusqu'en 1816 il devait rester chargé d'enseignement et de ministère. Très répandu dans la société, aussi bien russe qu'étrangère, devenu le familier de J. de Maistre, le P. Rozaven acquit une influence comparable sous quelque rapport à celle même du P. Gruber. Nous retrouverons plus d'une fois ce nom dans la suite de notre histoire.

Sous la direction immédiate des Pères Czyz et Rozaven, sept ou huit autres jésuites avaient la charge de l'éducation des jeunes pensionnaires, cependant que dans la maison voisine quelques-uns professaient à l'école paroissiale et que quatre autres continuaient de faire régulièrement à l'église les prédications en langues étrangères.

A son arrivée dans la capitale, non seulement le nouveau général y retrouvait les mêmes collaborateurs, mais il y retrouvait encore les mêmes amitiés groupées autour des œuvres des jésuites. Car ç'avait été le talent du P. Gruber d'unir tellement sa personnalité à l'action de son ordre, que les dévouements, comme aussi les haines, qu'il s'était attirés, avaient été à sa mort reportés entièrement sur la Compagnie. Seules les âmes vraiment grandes savent ainsi s'effacer dans la mission que Dieu leur a confiée et faire que ne disparaissent pas avec elles les sympathies qu'elles sont parvenues à grouper autour d'elles.

Rien n'était donc changé dans la vaste maison.

Dans les corridors on rencontrait les mêmes visages de connaissance. Les représentants de Naples et de Sardaigne, Serra Capriola, et de Maistre, continuaient de s'intéresser aux études. Le grand maréchal de la cour, le comte Tolstoï, venait sans façon visiter le pensionnat où il avait son fils, et ne s'étant pas annoncé, il trouvait un jour les enfants en train de déjeuner. Siestrzencewicz, lui, gardait ses positions : accepter de bonne grâce de présider les *Te Deum* ou de donner la confirmation, mais n'abandonner jamais l'espoir de venir à bout des religieux, soit pour les assujettir à son autorité, soit pour les faire mettre dehors.

L'année 1806, qui s'ouvrit peu de temps après le retour du P. Brzozowski, allait amener des modifications considérables dans l'organisation du collège. Ce fut d'abord, à la date du 1er février, une séparation, au moins d'ordre administratif[1]. Jusque-là le pensionnat et l'école étaient placés sous la direction d'un seul recteur, le P. Jean Hochbichler. Dorénavant ils auraient chacun leur supérieur propre. Le P. André Czyz, dont nous avons souvent parlé, fut nommé recteur du pensionnat, qui désormais prit le titre de Collège des nobles au lieu de « convictus », l'école étant simplement appelée collège. Cette distinction, pour laquelle on avait évidemment trouvé de bonnes raisons, offrit-elle plus d'inconvénients que d'avan-

1. *Diarium collegii*, p. 113.

tages? Il faut le croire; car elle ne subsista que trois années. A la rentrée des classes en 1810, et depuis lors jusqu'à la fermeture de l'établissement, les deux communautés sont à nouveau réunies, et le P. Czyz en est l'unique recteur.

Un autre événement, bien plus important du point de vue extérieur, fut la construction d'une maison destinée précisément à abriter les pensionnaires du Collège des nobles. Cette maison jouera un tel rôle durant les neuf années où les Pères l'utiliseront, et fera tant parler d'elle après leur départ, que le lecteur doit en connaître l'histoire.

Elle nous fait remonter au règne précédent. Paul Ier, au temps où il accordait son entière faveur au P. Gruber, lui avait fait don de 9 000 roubles pour l'établissement de l'église catholique. Le jésuite, ayant reçu cette somme au nom de l'église, l'avait utilisée pour acheter un terrain attenant à celui qu'on possédait déjà. Dès lors la propriété de l'église comprenait presque tout le rectangle compris aujourd'hui entre la Perspective Newski au sud, la rue Sadovaïa, dénommée actuellement Italianskaïa, au nord, la rue Mikhailovskaïa à l'est, et enfin à l'ouest le canal Catherine. Au bout de quelques années, constatant que les œuvres catholiques organisées autour de Sainte-Catherine se développaient heureusement, le P. Gruber avait conçu le projet de bâtir sur ce terrain une maison qui appartiendrait également à l'église. Il y fau-

drait évidemment des capitaux, mais on les trouverait sans peine. L'utilité de cette construction était manifeste. Les pensionnaires du Collège des nobles ayant, d'après le système inauguré par l'abbé Nicole, chacun leur chambre, il serait tout simple de leur affecter une partie de cette maison, laquelle varierait suivant le développement du pensionnat. Le reste pourrait être loué au bénéfice de l'église, et l'on était assuré que les locataires ne feraient pas défaut dans un quartier comme celui-là, au cœur de la ville. L'église avait des dettes au moment où les jésuites en reçurent l'administration ; elle en aurait sans doute beaucoup plus le jour où elle emprunterait pour mettre ce projet à exécution ; mais Gruber prévoyait que l'opération était encore avantageuse, et l'on pouvait se fier à lui : les revenus permettraient précisément d'éteindre une bonne fois ces dettes.

La réalisation de ces vastes projets, à peine ébauchée par Gruber lui-même, fut l'œuvre du P. Brzozowski. Les prêts consentis par les catholiques se montèrent à 400 000 roubles environ. C'était plus qu'il n'en fallait. A la date du 30 mai 1806 on jeta les fondations d'un vaste immeuble longeant le canal Catherine et faisant angle sur la rue Sadovaïa. Le gros œuvre en était achevé dès la fin d'octobre, et l'on put l'année suivante commencer à utiliser les locaux considérables dont on disposait. L'aile donnant sur la rue Sadovaïa fut affectée au Collège des nobles, qui en compensation

versait chaque année 7000 roubles à la caisse de la paroisse ; le reste fut loué pour une somme globale de 18000 roubles à diverses familles. Plusieurs d'entre elles reparaîtront dans la suite de notre récit ; car elles occupèrent une place importante dans la société catholique de Saint-Pétersbourg, et plus d'une figurent parmi les converties du début du XIXe siècle. Les prévisions de Gruber s'accomplissaient donc fort heureusement. Les 25000 roubles que l'église retirait annuellement de la nouvelle bâtisse permettraient d'amortir entièrement la dette en une vingtaine d'années et deviendraient tout bénéfice au bout de ce laps de temps. Par malheur, ces vingt années ne seront pas accordées aux successeurs de Gruber, et les jésuites, au lendemain de leur expulsion, paieront très cher, on le verra, la sage opération financière de leur ancien général.

Dans l'histoire du collège des jésuites à Saint-Pétersbourg, les six premières années du siècle, depuis le jour où Paul Ier confia à la Compagnie de Jésus la paroisse de Sainte-Catherine jusqu'à celui où fut construit le nouveau bâtiment, que les contemporains appelaient la « maison des jésuites », constituent la période d'organisation. Elle est l'œuvre du P. Gruber, son successeur n'ayant fait que donner à ses plans leur achèvement.

Les années qui vont suivre en montreront les résultats. Les premiers « anciens élèves » vont sortir de l'école publique et du Collège des nobles et manifester les fruits de l'éducation qu'ils y ont

reçue. Dans la société pétersbourgeoise les jésuites vont avoir leur situation acquise et leur influence certaine.

Influence dans le domaine de la pédagogie. Le gouvernement, constatant les bienfaits de l'éducation qu'ils donnent en leur double établissement, saura leur témoigner sa reconnaissance en conférant à leur collège de Polotsk un privilège qui rejaillira sur tous les collèges de Russie. influence apostolique aussi. Peu à peu autour de l'église et du collège se groupera tout un monde, très varié de nationalité, de tendances intellectuelles et de croyances religieuses. Dans la colonie étrangère fixée à Saint-Pétersbourg les Pères auront une place éminente. Les catholiques leur seront attachés comme à leurs pasteurs. Les autres verront du moins en eux des hommes instruits avec qui ils auront plaisir à frayer. Et comme en ce début du siècle les étrangers qui donnent le ton dans les salons de Pétersbourg sont avant tout des Français et des Françaises, la plupart émigrés et catholiques, il en résultera que nombre d'orthodoxes seront touchés indirectement par l'influence des religieux. La puissance de la vérité et la grâce de Dieu achèveront l'œuvre intime commencée par les conversations d'une princesse de Tarente, d'un chevalier d'Augard et d'un comte de Maistre. La moisson mûrira. Les ouvriers du Seigneur n'auront qu'à la récolter.

CHAPITRE III

LA SOCIÉTÉ DE PÉTERSBOURG

Quelques noms d'élèves. — Le serment. — Décorations et illuminations. — L'enterrement de l'Italienne. — Siestrzencewicz et Brzozowski. — Les poissons de l'archevêque. — Le cercle des amis : prélats, ecclésiastiques, laïcs. — La famille Pierling. — Serra Capriola. — De Maistre. — D'Augard. — Les salons de la capitale : les Golovine, les Golitsyne. — Les corridors illuminés. — Décorations et séances de collège. — Solennités à l'église. — Mort du chevalier d'Augard.

Les dix années que le P. Thaddée Brzozowski passa comme général de la Compagnie de Jésus à Saint-Pétersbourg furent des années fécondes et, jusqu'à la crise finale, des années heureuses. Et comme les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire, ainsi le collège n'offre-t-il en ses annales pendant une assez longue période rien de bien saillant. Les documents contemporains ne nous livrent que dès noms d'élèves et quelques anecdotes.

Les noms, il est vrai, sont suggestifs : ils permettent de connaître les familles qui témoignaient leur confiance aux jésuites en leur donnant leurs fils à élever. Avant tout, la famille Golitsyne. Six

élèves de ce nom, l'un des plus fameux de Russie, nous sont connus, et parmi eux quatre frères : on les appelle Pierre, Paul, Alexandre et Alexis, puis un autre Alexandre et Valérien, frères aussi. Les Tolstoï sont presque aussi nombreux ; ils sont d'ailleurs amis des Golitsyne : les uns ont attiré les autres. Puis les Prosorovski ; plusieurs également suivent les cours. Deux Strogonov, Alexis et Valentin, un Novosiltsov, un Kotchoubey, ces derniers fils ou parents très proches des intimes d'Alexandre I[er], des anciens membres du fameux Comité secret. La liste serait longue. Bornons-nous aux noms les plus connus : Bariatinski, Demidov, Iouchkov, Gagarine, Rostoptchine, Koutouzov, Odoievski, Brousilov, les deux frères Théophile et Alexandre Bénislawski, et encore un jeune comte Vladimir Pouchkine, sans compter les deux amis que nous citions au début de cet ouvrage, Pierre Viazemski et Dmitri Sévérine, et bien d'autres. Il s'y mêle plus d'un nom étranger à la Russie. On peut relever dans les catalogues, malheureusement incomplets, qui nous ont été conservés, un jeune de Damas, un comte Alexandre de Choiseul, Philippe et Joseph van Valsenaere, un Joseph Brown, un Alexandre Broche, un Vladimir Laval, etc.

Ainsi le collège réunissait-il, autant et plus que l'église Sainte-Catherine, des « nations » différentes; mais il n'est pas douteux que ce petit monde, si varié de langue, de caractère et de religion, n'ait constitué, à l'exemple de leurs maîtres venus de

tous les pays d'Europe, une grande famille. L'hospitalité était là-bas une vertu de race, et les jeunes Russes, qui formaient la majorité au pensionnat comme à l'école publique, faisaient à leurs camarades d'Occident l'accueil le plus empressé.

Avec les noms, les anecdotes abondent ; et à défaut d'événements plus graves, elles permettent de se représenter, à un siècle d'intervalle, les menus incidents de la vie des jésuites et de leurs élèves.

Après Austerlitz, en 1806, se forme la première coalition contre Napoléon. La position des Français en Russie menace d'être délicate. Le 28 novembre, un oukaze impérial enjoint à tous les sujets de la France et des pays soumis à son autorité, comme l'Italie, Gênes, Naples, la Hollande, de quitter dans un délai de dix jours la capitale et de sortir au plus tôt de Russie. Plusieurs catégories d'étrangers domiciliés en Russie, négociants, professeurs, gouverneurs, sont pourtant exceptés de cette mesure générale, mais à condition de prêter serment de n'entretenir durant la guerre aucune relation avec la France ou l'un des pays mentionnés ; et la cérémonie doit se faire en présence d'un fonctionnaire impérial et d'un prêtre catholique. L'oukaze atteint un nombre assez considérable de jésuites à Saint-Pétersbourg : il y a cette année-là dans le personnel du collège deux Italiens, dont le recteur de l'école publique, le P. Angiolini, et sept Français. Tous se rendent un jour au Palais

municipal pour prêter serment[1]. Mais pour eux on se montre d'une particulière bienveillance. Un seul, le P. Rozaven, lit la formule sacramentelle, et tous les autres s'y unissent et obtiennent séance tenante la permission de rester en Russie pour six mois. Quelques jours plus tard on lève même toute restriction au permis de séjour; et le prêtre devant qui les autres étrangers doivent venir à leur tour prêter serment est choisi parmi les Pères de Sainte-Catherine. Alexandre sait à qui il a affaire.

Les jésuites ne manquaient toujours pas une occasion de manifester leur loyalisme et de s'unir aux fêtes comme aux deuils de l'empire. A l'occasion du baptême de la grande-duchesse Elizabeth Alexandrovna ils avaient décoré de façon grandiose et à la mode ancienne la façade de l'église[2]. Le sculpteur Albani, le même qui avait peuplé de statues l'intérieur, avait pris la peine de dessiner, et Vallerini de peindre trois énormes figures allégoriques représentant la Fécondité, l'Espoir et l'Allégresse. Elles étaient supportées par un piédestal, où était gravée cette inscription : *Fecunditati copulata spes, publicae lætitiae argumentum*. Au-dessus était un médaillon portant l'initiale de la jeune grande-duchesse, et de chaque côté un autel. Et comme, en Russie, on était très amateur d'illuminations, les jésuites n'avaient point négligé cette partie du

1. *Diarium collegii*, p. 135.
2. *Ibid.*, p. 133.

programme. Derrière la colonnade qui forme le porche de l'église, ils avaient disposé sur des poutrelles « de neuf aunes de hauteur » des lumières qui, renvoyées sur les peintures et les autels, faisaient, paraît-il, un effet splendide. Il fallut recommencer le spectacle deux soirées de suite.

La grande-duchesse Elizabeth qu'on fêtait ainsi ne devait vivre que dix-huit mois. Elle était née le 3 novembre 1806. Ce fut jour de liesse indicible dans la capitale ; à tel point que, pour en bannir toute pensée triste, la police faillit interdire à un convoi funèbre de traverser les rues pour aller à l'église catholique. On dut faire passer le défunt par des ruelles inhabitées [1].

On avait affaire évidemment à un peuple jeune et impressionnable ; et le ministère paroissial des jésuites auprès des étrangers s'accompagnait parfois de scènes peu banales. Un soir on amena à Sainte-Catherine le corps d'une Italienne morte depuis quatre jours. Le P. Pietroboni, « curé des Italiens », la fit déposer à la crypte, comme il était d'usage, en attendant les funérailles le lendemain. Le mari s'y opposa énergiquement, disant qu'il avait promis à sa femme qu'on ne la mettrait jamais dans cette crypte, et que plutôt il ramènerait le cadavre chez lui. Rien ne put le faire céder. Le Père n'arrivant à aucun résultat finit par aban-

1. *Diarium collegii*, p. 132.

donner le pauvre homme, fit dételer les chevaux du corbillard, fermer la maison, et remonta dans sa chambre. L'Italien frappa tant et si bien à la porte qu'il fallut lui ouvrir et qu'il menaça d'aller chercher la police. A la fin, voyant qu'on ne lui cédait pas, il lâcha une bordée d'injures au Père et s'en alla. Il reparut à une heure du matin avec un soldat et tempêta pour faire atteler le corbillard et ramener la défunte à son domicile. On dut, avant la fin de la nuit, obtempérer à ses caprices et monter le corps dans l'église[1].

On voit que le service de la paroisse n'était pas exempt d'incidents pittoresques. Heureusement les paroissiens tels que cet Italien étaient rares, et les rapports des Pères avec leurs ouailles ainsi qu'avec de nombreux orthodoxes, parents ou amis de leurs élèves, avaient toute autre allure. La cordialité parfaite y présidait.

Il serait particulièrement intéressant de reconstituer la liste des gens qui formaient l'entourage des jésuites à Saint-Pétersbourg. Les documents permettent d'en retrouver un certain nombre et de se faire par là une idée d'ensemble de ce qu'était le noyau catholique de la capitale au début du dernier siècle, comme aussi d'entrevoir les origines de ce mouvement de conversions dont nous parlerons ailleurs.

Les premières années du généralat du P. Brzo-

1. *Diarium collegii*, p. 145.

zowski semblent avoir marqué une ère d'apaisement dans les rapports avec le métropolite latin Mgr Siestrzencewicz. Le P. Gruber disparu, les ressentiments de l'archevêque s'étaient peu à peu calmés, et le caractère conciliant du nouveau général avait contribué à les empêcher de se réveiller. Si de part et d'autre on se tenait toujours sur ses gardes, pourtant on se faisait à l'occasion plus que des politesses, des amabilités. Le Père général n'omettait jamais d'aller la veille de la fête de saint Stanislas (7 mai) porter au prélat les vœux et les suffrages des membres de la Compagnie, et, le jour même, de faire chanter un *Te Deum*. Aux grandes fêtes on l'invitait à venir célébrer la messe solennelle. Le recteur du collège ne manquait pas de lui offrir la présidence des séances scolaires; et l'archevêque répondait souvent aux invitations. Plusieurs fois l'an il conviait à sa table les supérieurs de la Compagnie et du collège. L'amitié allait jusqu'aux attentions. Un jour, après une visite qu'il venait de lui faire, le P. Czyz remontant en voiture y trouva deux gros poissons. « Prenez, mon Père, dit gracieusement Siestrzencewicz; c'est pour régaler la communauté[1]. »

D'autres prélats étaient tout dévoués aux Pères. Nous avons cité déjà Mgr Bénislawski, coadjuteur de Mohilev. Il y faut ajouter Mgr Byszkowski,

1. *Diarium collegii*, p. 183.

ancien jésuite, et Mgr Stroynowski, évêque nommé de Vilna. Ceux-ci, plus souvent encore que Siestrzencewicz, viennent, au cours des années 1806-1808, rehausser par leur présence les cérémonies de l'église Sainte-Catherine ou montrer aux élèves et à leurs maîtres l'intérêt qu'ils leur portent en assistant à leurs examens. A l'une des premières séances tenues dans le bâtiment neuf du Collège des nobles, on entend un évêque et un ambassadeur, Mgr Stroynowski et le comte de Maistre, argumenter en métaphysique contre un jeune philosophe de dix-sept ans.

Trois autres ecclésiastiques figurent encore parmi les fidèles amis des jésuites. D'abord cet abbé Nicole dont nous avons parlé et qui réalisa le premier l'idée d'un collège des nobles à Pétersbourg; puis son collaborateur et successeur, l'abbé Macquart. Les deux collèges — car l'abbé Macquart continua plusieurs années encore l'œuvre de Nicole sans craindre la concurrence des jésuites — les deux collèges vivent en excellents termes, et l'on s'invite de l'un à l'autre en plus d'une circonstance. Enfin le troisième et le plus dévoué des ecclésiastiques est l'abbé Alexandre Penguelli[1], celui-là qui, desservant Sainte-Catherine avant l'arrivée des Pères, a voulu y demeurer depuis sous leur direction, sans autre prétention que de les aider. On l'appelle couramment le Père

1. L'abbé Penguelli, malgré son nom d'apparence italienne, était breton d'origine.

Alexandre, tellement il est de la maison; et il mène sous le toit des religieux la vie d'un religieux.

Passons aux laïcs. Ce sont d'abord les syndics de l'église. Les rapports d'ordre administratif qu'ils entretiennent avec les quatre « curés » et leur supérieur ne nuisent en rien à la cordialité. L'un d'eux, que nous avons déjà nommé, M. André Pierling, est lui aussi de la maison presque autant que le Père Alexandre. Non seulement on le voit à toutes les fêtes qui se donnent au collège, mais pour lui les portes s'ouvrent toutes grandes. Au printemps de 1805 on lui offre la campagne du collège pour qu'il aille s'y reposer quelque temps. Et quand il meurt l'année suivante, le Père général ordonne à tous les Pères de la Compagnie d'offrir deux messes pour le repos de son âme. Son fils Joseph le remplace et ne lui cède en rien pour la générosité et le dévouement. Aussi est-ce fête carillonnée à Sainte-Catherine le 14 avril 1808, jour du mariage de M. Joseph Pierling avec Mlle Catherine Rusca. C'est en même temps fête intime. L'église est ornée comme aux grands jours; mais on ne fait pas appel à d'autres concours qu'à celui des élèves pour la cérémonie et pour la partie musicale. Pourrait-on d'ailleurs trouver plus jolie voix que celle du jeune Guillaume Feiner, ce petit orphelin adopté par le P. Gruber, et qui, après avoir fait ses études au collège, va dans quelques semaines partir pour le

noviciat? Il « chante délicieusement », nous dit-on[1], et dans une ville comme Pétersbourg où les maîtrises sont les premières du monde, on voit ce que vaut pareille appréciation.

Au dîner de la fête de saint Ignace leur fondateur, en d'autres circonstances encore, les jésuites font des invitations. C'est là qu'on peut compter leurs amis catholiques. A ceux que nous avons cités et à quelques noms moins connus, trois autres viennent s'ajouter, ou plutôt ils les précèdent tous : ce sont le duc de Serra Capriola, le comte de Maistre, le chevalier d'Augard.

Le premier, Antonio Marresco d'Onnorso, duc de Serra Capriola, est un des doyens du corps diplomatique et l'un des hommes les plus en vue de la capitale. Le 23 août 1807, à l'époque où nous sommes arrivés en cette histoire, le général Savary, chargé de mission à Pétersbourg après la paix de Tilsitt, écrit au gouvernement français une longue lettre, où il donne son appréciation sur divers personnages politiques. « Le vieux duc de Serra Capriola, dit-il, ci-devant ministre de Naples, marié à une Russe[2], reste encore ici et se croit toujours ministre. L'empereur ne le traite plus comme tel ; mais la société ne cessera de le considérer comme ministre de Naples que lorsqu'on verra à Pétersbourg un envoyé du roi Joseph... Le vieux

1. *Diarium collegii*, p. 174.

2. Après la mort de sa première femme, il avait épousé la princesse Anna Viazemski.

duc retournera alors à son existence de simple particulier. Il est déjà à moitié russe, établi ici depuis trente ans[1]. » Un autre contemporain le donne comme un « rétrograde d'opinion, un ennemi déclaré de la révolution française et des idées libérales »[2]. Durant les seize années que les jésuites résidèrent à Saint-Pétersbourg, Serra Capriola fut l'ami de tous les instants, ami moins brillant sans doute que J. de Maistre, mais non moins dévoué. On le lui rendait en toutes occasions.

Ennemi de la révolution, il ne pouvait l'être plus que J. de Maistre. Celui-ci était arrivé dans la capitale en 1803, et nous avons remarqué que dans les premiers temps de son séjour il n'avait pas, semble-t-il, pris dans la société de Saint-Pétersbourg cette attitude de champion déclaré du catholicisme qui resterait attachée à son nom. Durant les quinze mois qu'il passa en Russie, au cours des années 1803 et 1804, le nonce du Saint-Siège faisait une très grande différence entre le comte de Maistre et le duc de Serra Capriola, donnant toutes ses sympathies à celui-ci et manifestant pour celui-là une défiance prononcée. Les excellents rapports que le comte entretint avec les jésuites ne paraissent même s'être affirmés qu'au bout de quelques mois, voire de quelques années.

1. *Paris, Archiv. Min. Aff. Étrang.*, Russie, t. CXLIV, f. 176.
2. Dolgoroukov, *Mémoires*, t. II, p. 97.

A son beau-frère, le chevalier de Saint-Réal, il devait écrire un jour : « Je n'aime rien tant que les esprits de famille : mon grand-père aimait les jésuites, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera, si le Roi lui permet d'en avoir un[1]. » Mais ces lignes sont datées de 1816.

Trois sources nous permettent de découvrir ce que furent les rapports de J. de Maistre avec les jésuites durant les premières années de son ambassade : d'une part sa correspondance ; de l'autre, deux écrits inédits : le journal intime du comte et le *Diarium* du collège, où sont relevées avec soin les visites de quelque importance que les Pères rendaient, ou les invitations qu'ils faisaient. Or la première pièce qui, à cet égard, nous intéresse dans la correspondance est une brève lettre latine que lui adressait le P. Brzozowski le 19 mars 1807 : elle montre que jusqu'alors le Père général ne savait pas même le prénom du comte. Preuve que, depuis la mort du P. Gruber on se voyait moins souvent. Le Diaire mentionne quelques visites du P. Pietroboni, Italien d'origine et ministre de la maison, et ne laisse soupçonner de relations amicales qu'à partir de cette même année 1807. Enfin le journal de J. de Maistre porte à la date du 24 avril/6 mai 1804, et pas avant, ces deux lignes : « J'ai communié de la main du général des jé-

1. *Correspondance,* t. V, p. 426.

suites. Qui m'eût prédit cela il y a vingt ans m'aurait un peu surpris. »

Il est à croire que c'est pendant la dernière année de sa vie que le P. Gruber sut attirer et s'attacher le ministre de Sardaigne. S'y connaissant en hommes et bien au courant des tendances de la société pétersbourgeoise, il avait vite discerné quel rôle de Maistre pouvait être appelé à y jouer par les qualités de son esprit tout français, par les charmes de sa conversation, et aussi par les principes du plus pur catholicisme qui étaient à la base de ses doctrines politiques et sociales. Il pouvait et il saurait exercer dans ce monde, alors si curieux de tout ce qui était occidental, une influence, un apostolat, interdit aux prêtres mêmes et non moins profitable à l'empire russe qu'à la religion catholique. Lorsque Gruber mourut, de Maistre répartit pour ainsi dire sur quelques-uns des jésuites de Pétersbourg la confiance et l'attachement qu'il avait voués jusque-là à un seul. On vécut sur un pied d'intimité ; on acheva de se comprendre et de s'aider chacun selon son pouvoir, et l'on s'habitua à compter tellement l'un sur l'autre que, le jour où l'Ordre de Saint-Ignace quitta Saint-Pétersbourg, le ministre de Sardaigne se prépara à le suivre. Il partit en effet un peu plus d'une année après lui.

Moins brillant que le comte de Maistre, et n'occupant pas un poste diplomatique qui le mettait en vue comme lui, ou comme le duc de Serra

Capriola, le chevalier Jean Dominique Bassinet d'Augard eut cependant dans la société catholique de Pétersbourg une place à part. « L'honneur de l'introduction du catholicisme parmi les Russes est dû au chevalier d'Augard », a écrit Mme Swetchine[1], bon juge en la matière.

Avignonnais de naissance, puis officier dans la marine royale, il avait démissionné et, vivant à Paris, y avait fréquenté assidûment la haute société d'ancien régime, affichant avec un égal courage ses croyances religieuses et ses convictions politiques[2]. Son entière conversion datait de 1775, d'un jour où, assistant à un sermon du P. Beauregard à Notre-Dame de Paris, il avait entendu le célèbre prédicateur annoncer quatorze

1. Falloux, *Vie de Mme Swetchine*, t. I, p. 30.

2. L'anecdote du dîner chez le duc de Nivernais est restée célèbre. Le P. Grivel la raconte ainsi dans *Le Contemporain*, t. XXIX (oct. 1877), p. 583 et suiv. :

« Le chevalier avait toujours son couvert mis chez le duc de Nivernais. Un jour il vint y dîner, ayant oublié que c'était un jour maigre, mais il se le rappela à temps, tout étant servi en gras. Le duc avait à ses côtés deux hauts dignitaires ecclésiastiques, grands seigneurs, qui s'accommodaient au temps. Le chevalier refusa sous divers prétextes soupe, bouilli, fricandeau, tout. « Mais vous ne mangez pas, chevalier ; vous êtes indisposé ? — Non, Monsieur le duc ; mais il viendra quelque chose plus à mon goût. » Le duc fut frappé de la persistance du chevalier à refuser tout, et il se souvient que c'était un jour maigre. Il appelle son maître d'hôtel : « Du temps de Mme de Nivernais, lui dit-il, il y avait toujours gras et maigre, et je veux qu'à l'avenir il en soit ainsi. Chevalier, on va vous apporter des œufs et du poisson. Car enfin, Messeigneurs, dit-il en s'adressant à ses deux voisins, on peut être exposé à recevoir à sa table un honnête *homme*. » Le chevalier fut plus confus que les deux prélats, qui allèrent leur train sous prétexte de santé. »

années à l'avance la ruine du trône et de l'autel au milieu des orgies révolutionnaires[1]. Dès lors sa vie avait été vouée aux bonnes œuvres. En 1791 il avait quitté la France et s'était réfugié en Allemagne chez la duchesse de Bouillon. Le peu de fortune qui lui restait finissait de s'évanouir, quand il eût l'occasion d'envoyer à Catherine II un mémoire sur le commerce du Japon. La tsarine, à sa manière, fit part à Grimm de ses impressions : « Entre nous soit dit, je crois que ce chevalier d'Augard, malgré toutes les recommandations, est un des premiers fous de l'Europe : je prie le ciel qu'outre cela ce ne soit pas un des plus grands charlatans du monde ». Elle ne lui envoya pas moins 300 ducats et l'appela en Russie, où il devait obtenir le titre de conseiller d'État et la charge de sous-directeur des bibliothèques impériales. Établi à Pétersbourg en 1796, le chevalier d'Augard y fut aussitôt entouré de la sympathie dont les émigrés étaient l'objet. La simplicité de ses manières, jointe à sa bonne grâce et à la douce fermeté de ses principes, lui valurent l'estime et l'amitié de tous. « On se le disputait dans les sociétés de Saint-Pétersbourg », déclare un contemporain.

En cette période, où tant de Français et de Françaises cherchaient un refuge à l'étranger, non seulement les salons russes s'ouvraient

1. Gagarin, *Le salon de la comtesse Golowin,* extrait des *Études religieuses.*

devant eux, mais la noblesse de Pétersbourg allait plus loin. Elle avait l'hospitalité dans le sang. *Gost doma, Bog doma,* « un hôte au foyer, c'est Dieu au foyer », dit le proverbe russe.

Pour leur part, le comte et la comtesse Golovine avaient recueilli deux émigrés. L'un d'eux était le chevalier d'Augard ; l'autre, la célèbre princesse de Tarente, amie de Louis XVI et de Marie-Antoinette. L'un et l'autre vivraient de longues années sous leur toit, en viendraient à faire comme partie de la famille, et, assistés à leur dernière heure par le P. Rozaven, ils y rendraient le dernier soupir, laissant la maison embaumée de leurs charmes et de leurs vertus, mais le cœur de leurs hôtes vide et désolé comme à la mort d'un parent.

Les noms de Golovine, d'Augard, de Maistre, nous introduisent dans la société de Pétersbourg, de celle-là que fréquentaient les jésuites. « En général, écrit le prince Adam Czartoryski dans ses Mémoires[1], elle était brillante, animée et remplie de nuances. Beaucoup de maisons, de genres divers, étaient ouvertes ; partout on s'arrachait les étrangers. Le corps diplomatique et l'émigration française y donnaient le ton et le mouvement. »

Largement ouverte aux étrangers, cette société était, comme plus tard notre faubourg Saint-Ger-

1. *Mémoires,* t. I, p. 44.

main, confinée en un petit nombre de salons servant tour à tour de rendez-vous aux mêmes familles. De là une simplicité et aussi une intimité de relations qui rendaient ces réunions délicieuses. « La maison du duc de Serra Capriola, écrit l'abbé Georgel dans ses Mémoires [1], était le rendez-vous journalier de tous les ministres et étrangers présents ; on y était reçu tous les soirs, et y soupait qui voulait. Mme la duchesse, qui est russe, y attirait une société agréable, qu'enchantaient son esprit et son affabilité. » Mme Narychkine, fille du comte Rostoptchine, parle avec amour des soirées presque quotidiennes chez la comtesse Golovine. « Les petites réunions de la soirée étaient vraiment charmantes. On se rassemblait à huit heures dans un délicieux salon, tout rempli d'arbustes et de fleurs. Les dames avaient leur ouvrage, les messieurs à côté d'elles ; et comme la société était composée presque toujours de gens d'esprit, la conversation s'y soutenait avec vivacité et enjouement [2]. »

Ailleurs elle détaille et dépeint cette société :

« Il me semble encore voir la cheminée auprès de laquelle se tenait habituellement Lord Cathcart, alors ambassadeur d'Angleterre, essayant de lier conversation avec le ministre de Sardaigne, comte Maistre, lequel ne manquait pas de s'assoupir tout

1. Georgel, t. VI, p. 183 et suiv.

2. Narychkine, p. 224.

en ayant l'air d'écouter son interlocuteur avec beaucoup d'attention. Plus loin, auprès d'une grande table ronde se réunissaient Mme Swetchine, la comtesse Edling, Mme Roxandre Stourdza[1], la délicieuse Mme Davidoff, née Grammont, la gracieuse et sainte princesse Lubomirska, née comtesse Tolstoï, le comte de Noailles, ambassadeur de France, mon père et bien d'autres hommes distingués de cette époque[2]. »

On se réunissait d'autres fois chez le comte Rostoptchine ou bien chez la princesse Alexis Golitsyne :

« Le salon de ma tante Golitsyne différait entièrement de celui des Golovine ; ce dernier était mondain, l'autre un peu trop dévot. Il était composé en partie des personnes dont j'ai parlé ; mais la présence de l'abbé Nicole, de Mme Swetchine et des Tourgueneff lui donnait un air de gravité et, j'oserais le dire, de pédantisme. Pour causer dans cette société d'élite, il fallait avoir beaucoup d'instruction[3]. »

Gravité, pédantisme, je ne sais s'il s'en trouvait tant chez les Golitsyne. Je serais plutôt porté à croire que Mme Narychkine, demeurée âprement hostile au catholicisme, se sentait moins à l'aise chez la pieuse princesse Alexis, surtout depuis que

1. Inexactitude. La comtesse Edling était née Roxandre Stourdza.

2. NARYCHKINE, p. 112.

3. *Ibid.*, p. 228.

celle-ci, ayant ses trois fils au Collège des nobles, avait pris domicile dans un des appartements que louaient les jésuites en leur nouvelle maison. Il n'empêche, elle l'avoue elle-même, qu'on y dansait une fois par semaine ; et la princesse Tourkestanov, demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie, n'estimait pas que les maisons des jésuites fussent trop moroses :

« J'ai été à deux bals, écrivait-elle à Christin, chez Mme Rostoptchine lundi, et hier chez sa sœur la princesse Alexis, qui loge aux jésuites, où elle s'est arrangé un appartement délicieux... J'ai été si enchantée de cet appartement d'hier, que je formais *in petto* le projet de me loger aux jésuites, supposé que je vinsse à quitter la cour. Et vous, de votre côté, si jamais vous quittez Moscou, venez-y également prendre un logement ; c'est une maison immense qui prend toute la rue des Jardins [1]. Or il serait fort agréable que nous nous trouvassions un jour logés sous le même toit. Si ce projet n'a rien qui vous divertisse, il me divertit, moi [2]. »

A quoi Christin répondait de Moscou :

« On danse donc chez la princesse aux jésuites : cela doit être bien plaisant de voir cette mondanité dans le sanctuaire. J'accepte votre invitation pour une retraite chez les révérends, si vous y entrez aussi : cela ferait une très jolie manière de

1. Traduction du mot russe Sadovaïa.

2. FERDINAND CHRISTIN..., t. I, p. 275.

vivre sous le même toit en sanctification et sans scandale[1]. »

Ces larges extraits de mémoires ou de correspondances du temps reflètent avec fidélité l'aspect des salons de Pétersbourg et la société qui s'y retrouvait toujours la même : émigrés et diplomates, Français et Russes, catholiques et orthodoxes avec toutes les nuances de la croyance, depuis le zèle convaincu d'un de Maistre jusqu'au fanatisme hostile de Mme Narychkine, en passant par les ardeurs discrètes de la princesse Alexis Golitsyne, convertie dès 1800, et par l'inquiétude religieuse et le besoin de lumière qui hantait bien des âmes et allait en amener plus d'une au bercail du catholicisme.

Dans tous les cas, et c'est à ce titre qu'elle nous intéresse, la société de Pétersbourg était groupée autour de l'église Sainte-Catherine. La plupart des familles de la noblesse avaient, comme les Golovine, leur hôtel sur la Perspective Newski, ou non loin de là, en cette partie de la ville qui s'étend de l'Amirauté à la Fontanka, et au centre de laquelle se trouvaient la nouvelle cathédrale de Kazan et l'église catholique. Quelques-unes ayant, comme la famille Golitsyne, des enfants au Collège des nobles, avaient loué un appartement dans le bâtiment nouvellement édifié par les jésuites. De ce voisinage résultait, pour ainsi parler, un groupe-

1. FERDINAND CHRISTIN..., t. I, p. 276.

ment des esprits. Les jésuites occupaient une place marquante parmi la colonie étrangère de la capitale. A part un très petit nombre, qui étaient originaires de Russie Blanche, la plus grande partie de la communauté était étrangère : on y comptait plusieurs Polonais, deux ou trois Allemands, et le reste était Français. Au Collège des nobles ceux-ci formaient la majorité : l'année 1809, toutes les classes, sauf celle de rhétorique russe, leur étaient confiées. Le P. Rozaven professait la rhétorique française et la poésie, nous dirions aujourd'hui les Humanités. Il devait, à partir de l'année suivante et jusqu'à l'expulsion, professer la philosophie. Les classes de grammaire étaient faites par deux autres Français, les Pères Ploquin et Folloppe.

Si les Pères ne paraissaient pas aux soirées intimes des Golovine, des Golitsyne ou des Tolstoï, du moins dans la journée ils recevaient de fréquentes visites et connaissaient toute cette aristocratie. Non seulement les paroissiens catholiques avaient plaisir à frayer avec leurs pasteurs, mais les grandes dames orthodoxes aimaient causer avec des prêtres dont la culture l'emportait tant sur celle du clergé russe.

On ne les voyait pas seulement au parloir du collège. Elles s'aventuraient volontiers plus avant. Certain corridor du nouveau collège se prêtait particulièrement aux effets d'illuminations, et chaque année, lors de la fête du Père général, les jeunes pensionnaires se livraient, sous la conduite

de leurs maîtres, à toutes les combinaisons de leur esprit inventif pour transformer cette galerie en une perspective lumineuse. Sans doute cela ne valait pas les fêtes nocturnes et les feux d'artifice donnés au palais impérial de Péterhov, lorsque plus de 200 000 lampions venaient changer le parc, les terrasses et les canaux en allées de feu et en parterres de diamants, au point de faire craindre, dit le marquis de Custine[1], que ce magnifique spectacle ne finît par un tas de cendres comme un incendie. Mais on savait proportionner ses exigences ; et il faut croire que le résultat n'était pas si médiocre, puisque même les habitués des fêtes de la cour venaient admirer les décorations lumineuses du collège. Le duc de Serra Capriola, le sénateur Tamara, le prince Golitsyne n'y manquaient pas ; et les élèves, qui faisaient galamment les choses, exprimaient leur reconnaissance aux aimables visiteurs en leur offrant le thé[2].

Il était de tradition dans les collèges des jésuites qu'on donnât aux enfants l'habitude de paraître et de parler en public. Une excellente occasion était fournie par les examens et par ce *specimen profectus* que les écoliers donnaient de temps à autre en présence d'étrangers, parents ou amis. On inaugura aussi une certaine année des représentations théâtrales. Le théâtre était, à la vérité, rudimen-

1. CUSTINE, t. II, p. 54.

2. *Diarium collegii*, p. 199.

taire : on l'avait installé tout simplement dans le réfectoire des enfants, et les tables servaient probablement de tréteaux. Il n'empêche que, la première fois que les élèves montèrent sur les planches, ils eurent un succès complet auprès de la noble assistance, indulgente comme il convenait. Nous ignorons le titre de la comédie qu'ils donnèrent ; car il paraît que pour les débuts on préféra le genre plaisant.

Ainsi la curiosité et l'intérêt qu'inspirait le collège amenaient-ils fréquemment la haute société de Pétersbourg au contact des Pères. Parfois on ne s'arrêtait pas aux corridors ou aux salles d'exercices littéraires. Les orthodoxes eux-mêmes pénétraient jusque dans l'église. Une fois c'était pour voir la crèche que l'on y édifiait au temps de Noël. Lorsque des personnages de marque étaient là, on en faisait l'illumination et l'on réunissait la maîtrise du collège pour exécuter quelque chant de circonstance. On y vit une année les grandes-duchesses, filles du tsar.

Les derniers jours de la Semaine Sainte étaient la période de l'année où la liturgie romaine pouvait le mieux rivaliser avec celle des églises orthodoxes. A Sainte-Catherine on s'appliquait à faire ces offices avec luxe, et nous avons déjà dit combien était grande la foule qui venait visiter le tombeau ou assister à ces cérémonies. Le grand-duc Constantin, frère de l'empereur, y parut plusieurs fois.

En avril 1807 des solennités sans précédent se déroulèrent dans l'église : on fêtait un nouveau Bienheureux de la Compagnie de Jésus, François de Hiéronymo. Quatre jours de suite des fêtes grandioses, avec panégyrique en diverses langues, eurent lieu. Elles attirèrent un public plus nombreux que d'habitude, où se coudoyaient à nouveau catholiques et orthodoxes. On en parla tellement en ville que huit jours après, pour la cérémonie du soir du Samedi Saint, qui avait lieu à neuf heures, l'église se trouva comble trois heures avant.

Ces années-là furent sans doute l'âge d'or du collège de Saint-Pétersbourg. Jouissant toujours des bonnes grâces de l'empereur, bien posés auprès de la noblesse, en rapports amicaux avec les deux métropolites, le latin et l'orthodoxe, comme avec le haut clergé des deux Églises, entourés d'une nombreuse jeunesse pour laquelle l'enseignement était maintenant bien organisé, les jésuites accomplissaient dans le calme la double mission qui leur avait été confiée en 1800 par l'empereur Paul Ier : ils donnaient aux catholiques romains les soins de leur ministère ; aux jeunes Russes leurs élèves ils s'efforçaient d'inspirer, en même temps que les vertus chrétiennes, le goût de la science et l'amour de leur patrie.

La faveur ne ferait que croître et le nombre des amis qu'augmenter jusqu'au jour où de sourdes intrigues viendraient saper l'œuvre et faire crouler d'un seul bloc l'édifice.

Un vide vint à se produire durant cette période florissante au milieu de la haute société pétersbourgeoise, qui était en même temps celle des jésuites. Ce fut la mort, en octobre 1808, du digne chevalier d'Augard [1]. L'été s'était passé sans accrocs. En la fête de saint Ignace il se trouvait encore parmi les convives du collège, en compagnie du comte de Maistre, du duc de Serra Capriola, de M. Joseph Pierling et d'autres intimes. Il tomba malade en septembre et languit un mois, assisté comme un père par l'aînée des filles de la comtesse Golovine et par Mlle Catiche Tolstoï. Il passait ses journées assis dans un fauteuil devant une table, sur laquelle était posé un grand crucifix. Quand il sentit que l'heure de la mort approchait, il demanda lui-même l'extrême-onction. Il la reçut des mains du P. Rozaven, son confesseur, en présence de la famille Golovine, dont la plupart des membres allaient se convertir quelques années plus tard. Il mourut le mercredi 28 octobre, paisiblement et saintement. Le vendredi 30, le corps fut amené solennellement à l'église, et une courte cérémonie fut présidée par le Père général en personne. C'est encore lui qui le lendemain chanta la messe de Requiem, assisté de l'abbé Alexandre Penguelli et du P. Rozaven. Les jésuites de Pétersbourg perdaient en lui un très noble ami et un bienfaiteur dévoué. Ils ne l'oublièrent pas après sa mort. Tous

1. *Diarium collegii*, p. 179. — GAGARIN, *Salon de la comtesse Golowin*, p. 8.

les prêtres de la Compagnie reçurent l'ordre de célébrer trois messes pour le repos de son âme, deux parce que le chevalier était affilié à la Compagnie, la troisième en témoignage de reconnaissance.

Nous verrons bientôt lever la semence de catholicisme qu'il avait jetée dans les âmes par ses conversations et l'exemple de sa vie. Il nous faut auparavant reprendre l'histoire du collège dans ses rapports avec le ministère de l'Instruction publique russe.

CHAPITRE IV

L'ACADÉMIE DE POLOTSK

Les règlements du P. Gruber. — Grecs et Romains. — Création des ministères. — Les universités. — Oukaze de 1804. — Les manuels scolaires. — Le contrôle de l'Université. — Ère d'apaisement. — Le comte Razoumovski. — Le lycée de Tsarskoié Sélo. — Lettres du comte de Maistre sur l'instruction publique. — La question du monopole. — Inauguration de l'Académie de Polotsk. — La franchise en douane. — La bénédiction de la Néva. — Accident mortel.

Lorsqu'en 1800 le P. Gruber avait réorganisé l'école publique annexée à la paroisse, lorsqu'en 1802 il traçait le *Plan d'éducation au Collège des nobles*, il avait la bonne fortune de travailler, comme on dit, « dans le neuf ». Nul ne songeait à le contrecarrer en matière d'éducation ou de programmes scolaires. Bien au contraire, l'empereur Paul, en 1800, lui accordait-il sa pleine confiance, et les familles, en 1802, lui laissaient-elles carte blanche pour régler les études de leurs enfants. Rien même dans les règlements officiels sur l'instruction publique n'était de nature à gêner les initiatives du fondateur. Ces initiatives d'ailleurs se bornaient pour Gruber à savoir nuancer pour

la jeunesse de la capitale les méthodes d'éducation qui avaient fait leurs preuves dans tant d'autres collèges de la Compagnie de Jésus, en particulier dans ceux de la Russie Blanche, à Vitebsk, à Mohilev, à Mstislav, à Polotsk surtout. Liberté entière lui avait été laissée pour la répartition du temps comme aussi pour le choix des livres. La plupart de ceux qu'on adopta furent sans doute les mêmes qu'à Polotsk. On ne se défendait pas à l'occasion de s'essayer à faire mieux. Telle grammaire paraissant insuffisante, deux professeurs du collège en firent éditer une autre à l'Imprimerie impériale[1].

Il n'est pas jusqu'aux petites industries en usage dans les collèges des jésuites, qui ne fussent employées à Pétersbourg. Sous toutes les latitudes les enfants ne se ressemblent-ils pas? Les méthodes d'émulation, que nous appellerions traditionnelles, la division des classes en deux camps, dénommés les Grecs et les Romains, durent passionner les jeunes Russes comme elles ont toujours passionné leurs camarades d'Occident; et il faut vraiment avoir l'esprit faussé par les préjugés pour écrire, comme l'a fait Morochkine, que la *pars graeca*, le camp des Grecs, était le camp honni, et que les jésuites avaient inventé sataniquement ce moyen pour attaquer l'orthodoxie au bénéfice de la foi romaine[2].

1. *Diarium collegii*, p. 31.

2. Morochkine, t. I, p. 64, note.

Le 8 septembre 1802, Alexandre Ier signait un oukaze dont l'importance fut capitale dans l'histoire de la Russie : il portait création des ministères. C'est de la première équipe que fit partie, comme ministre de l'Intérieur, le comte Kotchoubey, oncle, nous l'avons dit, du premier pensionnaire noble des jésuites. Parmi les ministères qui furent alors créés s'en trouvait un de l'Instruction publique. Il intéresse particulièrement cette histoire. Son titulaire fut le comte Zavadovski.

En même temps que cet organisme nouveau était constitué, une hiérarchie des établissements d'éducation était définie[1]. Toutes les écoles de l'empire étaient divisées en quatre catégories : au degré le plus humble, les écoles paroissiales, puis les écoles de district, puis les gymnases, et, pour couronner le tout, les universités. Les établissements scolaires situés dans les divers gouvernements de Russie étaient groupés en un certain nombre d'arrondissements, qui chacun possédaient une université. Dès l'abord on décida la création de six universités, qui s'ouvrirent peu à peu à partir de l'année 1802. Elles étaient situées à Dorpat, Vilna, Saint-Pétersbourg, Kazan, Kharkov et Moscou.

Toutes ces mesures, très favorables au progrès de l'instruction en Russie, n'avaient rien qui pût

1. KRUSENSTERN, p. 26 et suiv.

inquiéter les jésuites. Pourtant, l'année 1804 vit encore paraître trois oukazes : l'un concernant l'arrondissement de Dorpat (21 mars), un autre, celui de Vilna (20 août), et le dernier visant tout le reste de l'empire (5 novembre). Celui-ci comportait une clause inquiétante : les pensionnats particuliers étaient placés sous la surveillance des universités ; les chefs de ces institutions devaient subir un examen préalable et recevoir l'autorisation ; enfin il fallait se servir des livres classiques employés dans les écoles du gouvernement.

La question d'autorisation, de même que l'examen préalable à l'ouverture d'un pensionnat, ne se posèrent pas présentement pour les établissements des jésuites à Saint-Pétersbourg. Les plus hautes approbations leur étaient acquises depuis longtemps. Il n'en allait pas de même pour les autres points de l'oukaze, à savoir le choix des livres classiques et le contrôle de l'université. Pourtant, en ce qui concerne les manuels scolaires, à en juger par les documents subsistants, la nouvelle prescription passa complètement inaperçue durant près de deux ans. C'est seulement en 1806 qu'un certain M. Smith s'étant présenté chez le Préfet des études pour inspecter le collège au nom du ministre de l'Instruction publique, fit une observation au sujet de l'enseignement religieux et envoya le soir même une collection de livres dont on se servait dans les établissements officiels. Les jésuites étaient priés de les adopter. Cette visite domiciliaire fut le point de

départ d'importants événements, qui intéressent de près notre histoire et qui n'eurent leur conclusion qu'en 1812.

Dans les premiers jours d'août le P. Brzozowski avait eu l'occasion d'annoncer au prince Lopoukhine, ministre de la Justice, que la Compagnie, rétablie deux années plus tôt par le Pape dans le royaume de Naples, venait d'en être à nouveau exclue par le gouvernement français. Le ministre communiqua la nouvelle à l'empereur, qui invita le Père général à venir le trouver en sa résidence estivale de Kamennii Ostrov. Brzozowski profita de l'accueil favorable de l'empereur pour lui parler de la visite de M. Smith. Il lui avoua qu'à vouloir appliquer strictement les oukazes de 1804 et laisser l'université s'ingérer dans l'organisation des collèges des jésuites, on risquait de leur rendre la vie impossible.

Vers la même époque il lui présenta un long mémoire rédigé en français, dans lequel il exposait à Sa Majesté l'inopportunité et le danger qu'il y aurait à modifier les usages des jésuites, tant pour la désignation des professeurs que pour l'autonomie de leurs établissements.

Tout, expliquait le Père général, était organisé dans la Compagnie pour former de bons professeurs : études prolongées auxquelles sont astreints les jeunes religieux avant d'enseigner eux-mêmes ; examens qu'ils subissent ; surveillance constante à laquelle ils sont soumis dans l'intérieur des

collèges de la part de leurs supérieurs, depuis le Préfet des études jusqu'au général de la Compagnie. Quant aux méthodes que suivent les jésuites, elles sont, dit le P. Brzozowski, celles des plus célèbres universités d'Europe, celles qui ont fait leurs preuves des siècles durant, et qu'on ne saurait remplacer sans danger. Vouloir que personne ne pût professer sans avoir reçu de l'Université un brevet de capacité, c'était tout simplement ruiner les principes de subordination religieuse ; car alors en quoi le religieux se distinguerait-il du séculier ? N'est-ce pas l'Université qui donnerait à l'un comme à l'autre le droit et la possibilité d'enseigner ? Vouloir imposer en matière d'éducation tel régime nouveau à un Ordre qui a su réussir en tous les pays d'Europe, n'est-ce pas à tout le moins une imprudence, aussi périlleuse pour l'Ordre lui-même que pour le but qu'on se flatte d'atteindre ? Le P. Brzozowski concluait par les phrases suivantes : « Nous nous sommes prêtés à tout ce qu'on a exigé de nous. On nous a demandé des plans, on nous a envoyé des visiteurs, on a voulu que nous nous servissions des livres de l'Université de Vilna. Nous y avons consenti, quoique cela nous occasionnât une grande perte, en rendant inutiles des livres imprimés à nos frais. Mais on n'est pas encore content ; on en veut à notre existence ; et il ne nous reste plus d'espérance que dans la bonté de Votre Majesté Impériale, au nom de laquelle je la supplie de rendre aux jésuites de son empire le

droit d'immunité et d'exemption des universités[1]. »

La grande question était posée : le conflit qui, en tous pays, a surgi quelque jour entre l'Université et les collèges des jésuites naissait en Russie. Comment s'y résoudrait-il ? L'histoire doit en être racontée ici ; elle touche et le collège de Saint-Pétersbourg et les rapports du comte de Maistre avec les jésuites. C'est en effet le comte de Maistre qui joua le principal rôle dans l'aboutissement de cette affaire ; et tant qu'il ne la prit pas en main, elle sommeilla dans une léthargie dont la durée est difficile à expliquer.

On lit dans le journal du collège, à la date du 18 août 1806 : « Le Père général a demandé que tous ceux qui le peuvent disent demain la messe pour la Compagnie, parce que demain doit être présentée à Sa Majesté une supplique visant à nous faire exempter de la sujétion relative à l'enseignement. » Il s'agit, à n'en pas douter, de la lettre que nous avons analysée plus haut. Dans la suite, et jusqu'en 1810, il n'est plus question jamais de cette affaire. Bien plus, il paraîtrait qu'après la mort d'Alexandre Ier, la supplique du P. Brzozowski aurait été retrouvée dans le cabinet de l'empereur. Elle ne portait aucune résolution de Sa Majesté ni aucune annotation d'un ministre. De puissantes influences à la cour seraient-elles parvenues à exempter les jésuites de l'oukaze de 1804,

1. Brzozowski à Alexandre Ier, 24 juil. 1806. *Materialy Academii Polockiej*, p. 51.

ou du moins à faire le silence sur cette délicate question? Il est au moins étrange que nulle part nous n'en trouvions la moindre indication. Le fait est là, que tout continua après 1806 comme auparavant : aucune inspection universitaire; même indépendance dans le choix des professeurs; mêmes bons rapports avec les personnages officiels relevant du ministère de l'Instruction publique. Seulement en août 1810 la piste se retrouve. Dans une lettre adressée par le P. Brzozowski au P. Landes, provincial, on lit cette simple phrase : « Je travaille ici à vous procurer une académie à Polotsk[1]. » Obtenir que le collège de Polotsk soit élevé au rang d'académie, c'est la grande entreprise qui va être tentée et qui permettra, si elle réussit, de résoudre élégamment la question soulevée par l'oukaze de 1804. Il suffira de faire dépendre tous les collèges des jésuites en Russie de cette académie de Polotsk.

En 1810 un changement s'était produit dans le ministère de l'Instruction publique. Au comte Zavadovski avait succédé le comte Razoumovski[2]. Né en 1748, sénateur depuis l'année 1786, le comte Alexis Kirillovitch Razoumovski n'était pas spécialement préparé pour la lourde administration qu'on lui confiait. La botanique avait eu longtemps ses prédilections. C'était un autre terrain

1. Zalenski, t. II, p. 160.

2. Rojdestvenski, p. 40 et suiv.

qu'il lui fallait maintenant cultiver. Aussi eut-il la sagesse de ne rien changer inconsidérément. Homme bien en vue dans l'aristocratie russe, esprit fort cultivé et de jugement très sûr, il discerna dans quelle voie il fallait orienter l'instruction en Russie pour contribuer à la grandeur du pays.

D'aucuns lui ont fait un reproche d'avoir frayé la voie à l' « obscurantisme » des Magnitski et des Rounitch, de s'être laissé entraîner par le courant d'opposition qui commençait à se former en Russie contre la science des universités allemandes, ou d'avoir trop écouté les partisans des méthodes d'éducation catholiques. Lié d'amitié sincère avec J. de Maistre, eut-il tort d'accueillir et de suivre les conseils d'un homme aux idées politiques si fermes et si saines ? Toute la question est là, et les préjugés anticatholiques sont sans doute pour beaucoup dans le jugement sévère d'historiens russes à propos de Razoumovski. En défendant le système d'éducation des jésuites dans les *Cinq lettres sur l'instruction publique*, le comte de Maistre entendait plaider une cause très large, soutenir une méthode de formation de la jeunesse, qui avait été durant des siècles celle des grands centres intellectuels d'Occident, et non pas seulement obtenir gain de cause à des amis particuliers. Et lorsque, huit mois après l'expulsion des jésuites de Saint-Pétersbourg, Razoumovski démissionna, il ne fut pas précisément entraîné par leur chute,

mais parce qu'il y vit un indice de l'écroulement de ses idées en matière d'instruction publique. Sa situation lui parut intenable, tout comme à J. de Maistre.

Durant l'année 1810 on achevait l'aménagement du fameux lycée impérial de Tsarskoié Sélo, qui fut inauguré avec solennité en octobre 1811. Il devait compter parmi ses gloires le poète Pouchkine. Le gouvernement russe entendait en faire un établissement tout moderne. Plus encore que les bâtiments, c'étaient les programmes qu'il fallait pouvoir donner en exemple. Ce fut là l'occasion qui ramena sur le tapis l'affaire de l'académie de Polotsk[1].

Bien des fois dans les salons de l'aristocratie ou dans son cabinet du ministère, Razoumovski et de Maistre avaient échangé leurs idées sur l'éducation. Le ministre, un jour, communiqua à l'ambassadeur de Sardaigne le plan d'études projeté pour le lycée de Tsarskoié Sélo, et le pria de lui faire connaître son sentiment. De Maistre prit la tâche à cœur et

1. D'après une lettre de J. de Maistre au roi Victor-Emmanuel (31 oct./12 nov. 1811, *Correspondance*, t. IV, p. 73), la raison serait à chercher plus avant. Les « renverseurs » de l'ordre social, comme il dit, convaincus que les jésuites étaient les ennemis de la révolution, auraient cherché à les faire supprimer en Russie, en les donnant comme dangereux pour le gouvernement. N'y parvenant pas, ils auraient adopté une autre tactique : soumettre leurs collèges au contrôle des universités, persuadés que les priver de l'indépendance, c'était leur ôter le meilleur de leur force. La question était agitée depuis longtemps, et l'on avait même tâché de la laisser sans solution tranchée, lorsqu'enfin on fut amené en 1811 à prendre une décision.

répondit par une série de lettres sur l'éducation, qui forment un admirable petit traité sur la matière. C'était le procès qui s'ouvrait et qui, de nos jours, n'est pas encore résolu, entre la vieille éducation classique, celle qui donne à l'enfant la culture générale et ne cherche durant les années de collège qu'à lui « apprendre à apprendre »[1], et l'éducation nouvelle, à visées encyclopédiques, d'où l'on compte que le jeune homme de dix-huit ans sortira l'esprit pourvu de toutes connaissances utiles dans la vie. Aux yeux de J. de Maistre, c'était également le procès entre les programmes et règlements des collèges des jésuites, de celui de Saint-Pétersbourg en particulier, et d'autres plans d'études ayant pour eux la nouveauté.

Entre les deux méthodes, à savoir celle qu'il avait connue, d'après laquelle il avait été lui-même élevé, et celle-là qu'on voulait inaugurer en Russie, il n'hésite pas un instant. L'ancienne a formé les Copernic, les Képler, les Galilée, les Descartes, les Bossuet, « ce qui prouve bien, note-t-il avec quelque ironie, que cette manière n'était propre qu'à gâter et à rétrécir l'esprit »[2]. Aussi conseille-t-il des suppressions radicales dans le plan qu'on lui soumet. A quoi bon l'histoire naturelle ? « Quand vos enfants auront assemblé quelques papillons et quelques coquillages, ils se croiront

1. De Maistre, *Œuvres*, t. VIII, p. 181.

2. *Ibid.*, p. 179.

des Linnés [1]. » Pourquoi l'astronomie ? Pourquoi la chimie ? « A quoi sert-elle pour le ministre, pour le magistrat, pour le militaire, pour le marin, pour le négociant ? » Pourquoi même l'étude de la langue grecque ? « Il n'y a pas un jeune homme en Russie, né dans la classe distinguée, qui n'aimât mieux faire trois campagnes et assister à six batailles rangées, que d'apprendre par cœur les seules conjugaisons grecques. » Le latin, dit-il, suffit pour la formation générale des enfants, pour leur apprendre « à bien penser, à bien parler, à bien écrire ». Bref, « on ne leur apprendra rien, parce qu'on veut leur apprendre tout »[2].

La question devait d'ailleurs être envisagée de plus haut. C'était tout le problème de l'éducation en Russie qui se posait. Chaque peuple, disait encore de Maistre, a son génie propre, qu'un sage gouvernement doit diriger, mais non pas violenter. Le pouvoir autocratique veut implanter de force la science, comme Pierre le Grand avait fait sortir de la Néva sa capitale. Il fait fausse route. La science ne s'impose pas aux peuples : c'est à eux de la réclamer. « C'est une grande duperie d'employer des sommes énormes pour construire une cage au phénix, avant de savoir s'il arrivera [3]. » Dans tous les cas, la science n'a de prix qu'autant

1. De Maistre. *Œuvres*, t. VIII, p. 182.
2. *Ibid.*, p. 185.
3. *Ibid.*, p. 167.

qu'elle repose sur l'éducation morale ; et c'est un fait bien significatif que « toutes les nations du monde ont confié l'éducation de la jeunesse aux prêtres[1] ». Pragmatiste avant tout, étayant ses jugements sur l'histoire et sur ce qu'il a constaté par lui-même, de Maistre estime que la vieille sagesse des peuples est à préférer aux innovations dangereuses, quand il s'agit d'élever la jeunesse d'un pays, c'est-à-dire de préparer son avenir. Or voici encore ce qu'il écrit à Razoumovski : « Les nations sont infaillibles lorsqu'elles sont d'accord. Pourquoi les plus illustres et les plus anciennement savantes se sont-elles accordées à confier l'éducation de la jeunesse à des célibataires ? On dira : « C'est l'influence sacerdotale. » Rien n'est plus faux. Car partout où les prêtres sont mariés, on leur a refusé cette même confiance[2]. » Nous voilà loin de ce qu'osait écrire, tout justement à propos des collèges des jésuites l'archevêque Siestrzencewicz : « L'enseignement de la jeunesse ne convient nullement aux gens qui ne sont pas mariés, et sont dès lors incapables de ressentir les inclinations de la nature et de comprendre les devoirs des parents envers les enfants comme des enfants envers les parents[3]. » On demeure confondu en comparant ces deux assertions d'un prélat de l'église romaine et d'un laïque. « Fléau de Dieu ! »

1. DE MAISTRE. *Œuvres*, t. VIII, p. 165.
2. *Ibid.*, p. 195.
3. MOROCHKINE, t. I, p. 65, note.

aurait encore répété Mgr Arezzo en parlant de l'archevêque de Mohilev.

Le souci de la moralité des enfants, continue de Maistre, doit être la grande préoccupation de l'éducateur. Voilà ce qu'on paraît oublier complètement en Russie. « On a bien lieu de s'étonner, en lisant le projet du lycée, de n'y voir aucune précaution contre les inconvénients inévitables des éducations communes. La chose cependant en valait la peine. On y parle bien de l'examen des jeunes gens, mais pas du tout de celui des professeurs, qui serait le plus essentiel[1]. » Voilà, dit-il encore, pourquoi dans la vieille Europe catholique, les religieux à qui était confiée l'éducation de la jeunesse exerçaient sur elle une surveillance étroite de jour et de nuit. C'est la méthode que suivent les jésuites en leur pensionnat de Pétersbourg, et c'est la seule bonne, déclare-t-il.

L'un des moyens de correction prévus consiste dans la « clôture isolée sans aucun moyen d'occupation ». Erreur, et erreur des plus dangereuses. Par contre, on veut donner des récompenses tous les quatre mois aux élèves qui se sont distingués par leur travail. C'est trop. « Les prix n'ont point de prix, s'ils ne sont attendus[2]. » Qu'on les donne à la fin de l'année, en public et solennellement.

1. De Maistre, *Œuvres*, t. VIII, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 196.

Qu'on les donne aussi avec modération. « Si chacun a le sien, ce ne sera plus qu'une farce ridicule. » Les Russes sont très friands de décorations extérieures. Qu'on tire parti de ce penchant : qu'on accorde tous les quinze jours par exemple des croix ayant, si l'on veut, la forme de celles de Sainte-Anne ou de Saint-Vladimir, à ceux qui ont obtenu les meilleures places. Tout cela était en usage dans les collèges d'Occident et réussissait à merveille.

Les innovations qu'on se propose d'introduire, les perfectionnements qu'on se figure apporter aux méthodes qui ont fait leurs preuves ne sont que des déformations, et pour vouloir faire mieux, on risque fort de ne pas faire aussi bien.

A travers toutes ces observations du comte de Maistre sur le plan d'études du lycée de Tsarskoié Sélo, on sent percer la comparaison constante avec ce que faisaient les jésuites en leur collège de Pétersbourg. Et c'est à ce titre que les *Cinq lettres sur l'instruction publique* importent à notre sujet.

Les deux dernières [1] se proposent un but beaucoup plus précis. Au fond des réformes d'enseignement qu'on projette, au fond des concurrences qu'on veut élever, il y a une manœuvre perfide : celle-là même qui s'est fait jour en Occident un demi-siècle plus tôt, et qui a fini par triompher. On cherche à détruire l'éducation qui a formé l'Europe

1. De Maistre, *Œuvres*, t. VIII, p. 198 et suiv.

et qui heureusement se conserve en Russie. L'esprit de la révolution veut s'y infiltrer et s'y établir comme il est entré dans les nations occidentales. Les jésuites, leurs principes et leurs méthodes sont les adversaires de la révolution. On cherche donc à les supprimer là comme ailleurs. Ne le pouvant pas, on se propose du moins de leur enlever leur indépendance, de les soumettre au contrôle de l'Université. « Mais, dit de Maistre, soumettre les jésuites aux universités, c'est prendre un enfant à l'alphabet pour apprendre l'éloquence à un orateur consommé. »

Que reproche-t-on en fin de compte à ces religieux éducateurs? L'insuffisance de leurs métho des? Elles donnent trop à la littérature, pas assez aux sciences? « Je me représente, répond-il lui-même, — et ici il faut citer cette page charmante et topique[1] — je me représente les anciens et les nouveaux instituteurs sous l'emblême frappant de deux compagnies d'alchimistes, dont l'une se vante de faire de l'argent et en a fait réellement pendant trois siècles à la face de toute l'Europe, au point que toute notre vaisselle en vient en grande partie. L'autre bande arrive et dit qu'elle sait faire de l'or; que l'ancienne alchimie ne suffit pas au besoin de l'État. En conséquence elle demande d'être substituée à l'ancienne compagnie, et d'être mise en possession des laboratoires, vases

1. De Maistre. *Œuvres*, t. VIII, p. 227.

et ustensiles de sa rivale. La réponse saute aux yeux : « Point de difficulté, messieurs, *quand vous aurez fait de l'or* : mais c'est de quoi il s'agit. Montrez-nous d'abord le culot au fond du creuset, après quoi vous demeurerez seuls en place ; car il est bien certain que l'or vaut mieux que l'argent. » Les Français qui aiment les grandes entreprises, firent l'expérience en question en 1762. L'opération, après quelques années, a produit, au lieu d'or, une vapeur pestilentielle qui a suffoqué l'Europe... » Dans tous les cas il faut se garder de donner à l'Université ce qui ressemblerait à un monopole : un monopole n'est jamais que la « permission de mal faire en se faisant payer davantage [1] ». Rien ne vaut la concurrence et l'émulation en matière d'enseignement. Aussi serait-ce faire un coup d'État, mais en même temps prendre une sage mesure, que de rendre aux jésuites une académie à Polotsk, en lui attribuant les mêmes privilèges qu'à celle de Vilna. En attendant, il ne faut pas balancer à prononcer l'indépendance absolue de leurs collèges à l'égard de l'Université.

Telles sont les conclusions où parvient le comte de Maistre dans ces magistrales lettres sur l'instruction. Des arguments aussi forts et présentés en une langue admirable devaient convaincre l'esprit droit du ministre Razoumovski.

Le lycée de Tsarskoïé Sélo s'ouvrait, nous l'avons

1. De Maistre. *Œuvres*, t. VIII, p. 229.

dit, l'année suivante. Fit-on état des observations présentées dans les trois premières lettres? En partie sans doute. Toujours est-il que l'historien de l'instruction publique en Russie, Rojdestvenski, atteste que cet établissement rivalisait avec le collège des jésuites pour la valeur des élèves [1].

Quant à la grande affaire de l'érection de Polotsk en académie et de l'indépendance des collèges de la Compagnie vis-à-vis de Vilna, on peut dire qu'après les lettres de J. de Maistre la cause était bien près d'être gagnée. Il ne restait qu'à préciser ce qu'on désirait obtenir. Ce fut l'œuvre du P. Brzozowski. Le 20 août, un mois après l'envoi de la cinquième lettre, il adressait une supplique au comte Razoumovski. En somme on sollicitait deux faveurs : que l'important collège de Polotsk obtînt le titre d'académie et les mêmes droits que l'Université de Vilna, et que dorénavant les collèges des jésuites en Russie dépendissent de Polotsk seul et non plus des autres universités.

Sur ces entrefaites, la noblesse de Russie Blanche envoya directement au tsar une pétition dans le même sens, et le prince de Wurtemberg, gouverneur général, l'appuya de son autorité.

Alexandre Ier avait tenu à suivre personnellement toute l'affaire. Il avait lu avec le plus grand intérêt les mémoires du comte de Maistre sur la question. « Vous m'avez fait lire quelque chose qui

1. Rojdestvenski, p. 42.

m'a fait beaucoup de plaisir », lui avait-il dit un jour à la cour. Le 22 décembre 1811 il accorda la faveur demandée, et le 12 janvier 1812 parut l'oukaze adressé au Sénat[1]. Le dispositif comprenait les points suivants :

1° Le collège des jésuites à Polotsk doit s'appeler désormais académie de la Compagnie de Jésus.

2° L'administration de l'académie relève immédiatement du général des jésuites.

3° Tous les collèges de la Compagnie, déjà fondés en Russie et qui s'y fonderont dans la suite, seront soumis à l'académie de Polotsk.

4° Dans cette académie, la jeunesse apprendra toutes les sciences marquées par le gouvernement, excepté la médecine et le droit criminel.

5° En ce qui regarde l'éducation, l'académie de Polotsk et les collèges qui lui sont soumis dépendront en dernier ressort du ministère de l'Instruction publique. Quant aux autres points, conformément aux constitutions de la Compagnie de Jésus, ces maisons dépendront de l'autorité spirituelle de leur religion.

6° La Compagnie de Jésus, ayant des revenus suffisants pour l'entretien de ses écoles, ne recevra du gouvernement aucun secours en plus pour l'académie de Polotsk.

La cérémonie d'inauguration de l'académie se fit solennellement le 22 juin. Le prince Alexandre

1. *P. S. Z.*, t. XXXII, p. 10, n° 24952. — Zalenski, t. II, p. 396.

de Wurtemberg, oncle de l'empereur et gouverneur de Russie Blanche, y assistait ainsi que le comte de Maistre. Mais déjà la guerre avec Napoléon était commencée, et toute la région environnante devenait le théâtre de sanglantes luttes. Il fallut attendre encore des mois pour ouvrir les cours ; et quand, en 1813, l'ordre fut rétabli, il ne restait plus au collège de Saint-Pétersbourg que deux années d'existence pour jouir du privilège de relever de l'académie de Polotsk.

Pendant que s'élaborait cette situation nouvelle, au cours des années où la liberté d'enseignement avait été en cause, le Collège des nobles et l'école publique en la capitale continuaient de vivre des jours heureux. La faveur impériale ne faisait pas défaut, et déjà par quelque côté on était admis à jouir des privilèges des universités. Quand les jésuites étaient arrivés à Pétersbourg, ils n'avaient trouvé dans la maison des chapelains de l'église qu'une assez misérable bibliothèque : quatre ou cinq cents volumes au total. Des bienfaiteurs s'étaient présentés. Le P. Beauregard, le célèbre prédicateur, le chevalier d'Augard, ce noble et fidèle ami dont nous avons parlé, avaient offert une partie de leurs bibliothèques. Mais il fallait les faire venir de France, et l'entrée en Russie subissait de formidables droits de douane : suivant qu'on avait affaire à des reliures plus ou moins riches, à des tranches plus ou moins dorées, il fallait payer un, deux, trois roubles par volume. A la demande du Père général, l'oukaze

de 1807 sur les nouveaux tarifs douaniers fut mitigé pour les jésuites comme pour les universités[1], et on leur accorda l'autorisation de faire entrer en franchise un certain nombre de caisses de livres destinés à grossir les bibliothèques de Saint-Pétersbourg et de Polotsk.

Un autre jour il s'agissait pour le P. Brzozowski d'aller à Polotsk, et, comme les étrangers les plus considérables, tels que les ambassadeurs, le général de la Compagnie de Jésus ne pouvait se déplacer sans un passeport signé de l'Empereur lui-même : *honor*, *onus*. Alexandre, rentré la veille à Pétersbourg, retour d'Austerlitz, envoya gracieusement l'autorisation.

L'entourage du tsar ne s'intéressait pas moins aux affaires des jésuites. Le comte Kotchoubey, le prince Lopoukhine, le sénateur Tamara, rivalisaient d'attentions. Le comte Ilinski leur donnait de quoi fonder en sa propriété de Romanov un petit collège dont l'existence fut d'ailleurs éphémère. Razoumovski, ministre de l'Instruction publique, avait sa place marquée à toutes les séances du pensionnat. Enfin le prince Alexandre Golitsyne, celui-là même qui devait un jour provoquer l'oukaze d'expulsion, se rangeait alors au nombre des plus fidèles amis.

1. Cf. *Manifeste sur le commerce d'importation et d'exportation de l'empire de Russie*. A Saint-Pétersbourg. Imprimé chez Pluchart, 1811, p. 21. — *Diarium Soc. Jesu*, anno 1807, nos 46, 47, 50.

La réputation du Collège des nobles était maintenant établie. Les jeunes gens avaient beau y être un peu cloîtrés, en ville on les connaissait bien et on les appréciait à leurs bonnes manières. Une année, à Noël, la comtesse Tolstoï, qui avait ses deux fils chez les jésuites, offrit un goûter chez elle à tous les élèves. L'impératrice voulut y assister, ainsi que la duchesse de Wurtemberg[1].

Au reste les pensionnaires étaient cloîtrés juste autant qu'il le fallait pour le bien de leur éducation. On s'ingéniait à leur rendre la vie de collège assez douce. Fréquemment on les emmenait passer une partie de la journée à la maison de campagne, et une bonne heure de canotage faisait oublier des journées de labeur. Maintes occasions s'offraient encore pour les distraire. On n'omettait pas de les faire assister aux fêtes populaires traditionnelles en Russie, telles que la bénédiction des eaux, lorsque, dans les premiers jours de janvier, on brise la glace de la Néva, et l'on remplit un baquet d'eau que le métropolite bénit solennellement en présence de la cour entière ; après quoi l'on reverse l'eau dans le fleuve, qui se trouve bénit par communication. Le comte de Maistre ajoute ce détail au récit de la cérémonie : « Jadis on apportait une grande importance à faire baptiser les enfants avec cette eau : on les plongeait immédiatement, suivant le rite grec, dans l'eau de la Néva ; et quelques

1. Golovine, *Souvenirs*, p. 398.

voyageurs ont raconté sérieusement que, lorsque l'archevêque laissait échapper de ses mains, pétrifiées par le froid, quelqu'un de ces enfants, il disait froidement : *Davaï drougoï*. Donnez-m'en un autre [1]. »

En ce temps de guerres perpétuelles, entrecoupées de congrès, d'alliances, d'entrevues de souverains, les occasions de cérémonies d'actions de grâces étaient continuelles. On chantait des *Te Deum* chaque fois qu'un événement heureux venait ajouter à la gloire de la Russie, ou qu'un anniversaire en rappelait le souvenir ; on en chantait lorsque l'empereur rentrait sain et sauf dans sa capitale après une absence, après une expédition militaire surtout ; on en chantait encore lorsque parvenait la nouvelle d'une victoire, et parfois arrivait-il que la nouvelle avait été apportée prématurément et qu'au lieu d'une victoire, on eût chanté le *Te Deum* pour une défaite. La maîtrise du collège, décidément réputée, était fréquemment invitée à venir participer à d'autres cérémonies chez les ambassadeurs étrangers, ceux surtout de Naples, de Sardaigne et de France.

En 1809 un affreux accident fut occasionné par un de ces déplacements [2]. Caulaincourt, ministre de France, ayant reçu l'annonce que les Français avaient battu les Autrichiens non loin de Vienne,

1. De Maistre, *Corresp.*, t. III, p. 23.

2. *Diarium collegii*, p. 189 et suiv. — De Maistre, *Corresp.*, t. III, p. 261.

les jeunes chanteurs du collège furent invités pour un service d'action de grâces à la chapelle de l'ambassade, et le Père recteur ainsi que tous les jésuites français furent priés de les accompagner. A l'heure dite, une voiture fermée et deux chars à bancs vinrent prendre tout le monde. En route un des cochers des chars poussa son cheval, comme il arrive toujours là-bas, pour dépasser la voiture ; il heurta une borne, et le char versa. Un enfant fut jeté sous la roue qui l'écrasa ; un autre fut blessé. L'affaire eut des suites, différentes, il est vrai, de ce qu'on aurait attendu. Huit jours plus tard, nouvelle invitation du même Caulaincourt pour un autre *Te Deum* en l'honneur de l'entrée de Napoléon à Vienne. Le recteur du collège fit répondre que les parents s'opposeraient sans doute à la sortie de leurs enfants à cause du malheur survenu la semaine précédente. Le ministre de France, froissé, mais manquant évidemment de tact en la circonstance, recourut à l'empereur. Le prince Golitsyne vint signifier aux Pères de la part de Sa Majesté de ne pas se refuser à ce qu'on leur demandait, mais d'emmener seulement les catholiques, l'empereur interdisant formellement aux orthodoxes de chanter dans les églises d'un autre rite. Incidents menus, mais caractéristiques des tempsdes et lieux où l'on vivait.

Les événements que nous avons racontés en ce chapitre nous ont conduits jusqu'à la veille de la période qu'on a appelée en Russie « la guerre pa-

triotique », celle de 1812. L'inauguration de l'académie de Polotsk fut même une cérémonie d'après-guerre. La prospérité qu'atteignirent les œuvres des jésuites à Pétersbourg ne fut pas dépassée après 1810. On vit, durant les années de paix qui leur furent encore accordées, mûrir les fruits de leurs travaux. Les semences jetées dans les cœurs russes de 1800 à 1810 levèrent abondantes de 1810 à 1815. Les élèves qui chaque année sortaient de leurs écoles après y avoir passé quatre, cinq ou six ans de leur jeunesse, montrèrent à la Russie les résultats d'une éducation reçue de religieux catholiques et suivant les vieilles méthodes d'Occident. Ce fut là une partie de la moisson que les jésuites avaient entendu récolter ; et les épis furent tels qu'ils pouvaient les souhaiter. Le plus grand nombre des enfants orthodoxes qui leur furent confiés — et nous ne voulons parler que de ceux-là dont on ne saurait suspecter l'impartialité — se montrèrent plus tard reconnaissants à leurs anciens maîtres, et si l'esprit d'apostolat et de prosélytisme fut un jour reproché aux Pères comme un crime et une trahison, du moins leur réputation d'éducateurs ne fut jamais démentie.

Une autre récolte leva au cours des dernières années. Parmi la nombreuse société que les circonstances avaient mise en contact avec les émigrés de France, prêtres ou laïcs, avec les jésuites surtout, un certain groupe d'âmes droites et généreuses virent que la véritable église du Christ avait son

centre à Rome, et malgré tous les obstacles elles firent le pas de la conversion. Mais ces heureux retours à l'unique bercail du Pasteur furent, on le verra, le signal de la tempête et de la ruine.

En 1810 le ciel était encore serein. Toutefois, comme au soir de ces belles journées d'été où, sous les claires ardeurs du soleil, on a vu les épis se gonfler, les premiers nuages montaient à l'horizon. J. de Maistre les signalait le 20 août 1810 : « Les francs-maçons continuent ici a furia[1]. » Et un an plus tard : « L'existence des jésuites est, ici comme ailleurs, un objet d'horreur pour les illuminés[2]. » Sous les coups de la « grande et formidable secte »[3] les religieux succomberont un jour.

1. *Correspondance*, t. III, p. 473.
2. *Ibid.*, t. IV, p. 73.
3. *Ibid.*, t. IV, p. 40.

CHAPITRE V

LA GUERRE PATRIOTIQUE

Spéranski. — La grande secte. — Le docteur Fessler. — Le prince Golitsyne, ministre des cultes. — 1812. — Consécration épiscopale du prince Giedroyc. — La guerre. — Le comte de Maistre à Polotsk. — L'ère des *Te Deum*. — L'après-guerre. — Les ennemis de l'intérieur. — La société biblique. — Fondateurs et membres en vue. — Le général des jésuites sollicité. — Funérailles du général Moreau. — Alexandre à Paris. — Agitation des esprits au lendemain de la guerre. — La Restauration. — Bulle du 7 août 1814.

Durant les premières années du règne d'Alexandre Ier, les faveurs avaient été pour les quatre intimes qui formaient le Comité secret : Novosiltsov, Kotchoubey, Strogonov, Czartoryski. Peu à peu la lutte avec le grand rival Napoléon avait fait passer au second plan les préoccupations de réformes ; et les amis de la première heure s'étaient vus l'un après l'autre congédiés. Seul Czartoryski était resté jusqu'en juin 1806 à la tête de l'important département des Affaires étrangères. Après Tilsitt, le tsar s'éprit d'admiration pour Napoléon. On songea de nouveau à des réformes administratives, calquées sur celles qui s'accomplissaient en France ;

et de 1806 à 1812 l'influence prépondérante auprès d'Alexandre appartint à Spéranski.

Fils d'un prêtre de village, élevé au séminaire, Michel Mikhailovitch Spéranski était entré en relations avec le prince Alexis Kourakine, qui l'avait pris pour précepteur de ses enfants et l'avait patronné à ses débuts dans la carrière civile; car Spéranski n'avait pas tardé à renoncer à toute velléité de sacerdoce. Le tsar vit en lui un homme d'État, et l'ayant nommé secrétaire général de l'empire, il lui voua une confiance sans bornes. Araktchéiev, son rival, destiné à devenir un jour son successeur, disait : « Avec le tiers de la tête de Spéranski je serais un très grand homme. » J. de Maistre le jugeait avec moins d'enthousiasme dans une lettre au roi de Sardaigne : « Qu'est-ce que ce Spéranski? Sire, c'est une grande question. Il est homme d'esprit, grand travailleur, écrivain élégant: sur tous ces points il n'y a pas de doute; mais il est fils de prêtre, ce qui constitue ici la dernière classe des hommes libres; et c'est dans cette classe que les novateurs se trouvent le plus naturellement... J'avoue que je me défie infiniment du Secrétaire général[1]. »

De Maistre n'avait pas pour habitude de juger à la légère. Sa défiance avait déjà sur quoi se fonder. « Chez le grand maréchal[2] et surtout devant la

1. *Correspondance,* t. IV, p. 39.

2. Le comte Nicolas Tolstoï. La comtesse Tolstoï s'était convertie du temps du P. Gruber.

femme de ce personnage, il vante les jésuites et leur éducation ; mais dans le cabinet de l'empereur, je suis porté à croire, avec des gens bien instruits, qu'il exécute les ordres de la grande secte qui achève d'expédier les souverainetés[1]. »

Les ordres de la grande secte, voilà ce qui faisait frémir le comte de Maistre pendant toute la période entre les deux guerres contre la France. Il y voyait pour l'avenir de la Russie qu'il aimait et pour la paix de la religion qui lui tenait à cœur un mortel ennemi.

La secte qu'il dénonçait, et contre laquelle il ne cesserait de lutter n'était autre que la franc-maçonnerie ou, d'un terme plus général, l'illuminisme. Les sociétés secrètes furent, au XIX[e] siècle, une des plaies de la Russie. Aussi, une fois de plus, le comte de Maistre montra-t-il sa clairvoyance politique quand, à dater de 1810, il ne laissa plus d'attirer l'attention du tsar et de sa cour sur les périls qu'elles faisaient courir à son trône comme à la foi chrétienne.

Introduit en Russie dès le temps d'Elizabeth, le maçonnisme ne s'était hasardé qu'en 1772 à fonder une loge à Pétersbourg[2]. Catherine II, après avoir encouragé les débuts, s'aperçut du lien qui unissait la secte à la révolution, et brisa tout. Paul I[er] ne fut pas plus conciliant : tout ce qui sentait de

1. De Maistre, *Corresp.*, t. III, p. 385.

2. Waliszewski, *Littérature*, p. 124 et suiv.

très loin l'esprit révolutionnaire n'avait aucune chance de trouver grâce à ses yeux. Sous Alexandre Ier la situation se modifia[1]. Un des maçons de la vieille école, Boeber, entreprit de détruire dans l'esprit de l'empereur les préjugés contre la franc-maçonnerie : il obtint une audience en 1803 et fit si bien qu'Alexandre fut initié. Les loges fermées se rouvrirent ; de nouvelles se constituèrent. En 1809 l'une d'elles, la loge du « Pélican couronné » était si fréquentée qu'elle dut essaimer en deux autres.

Vers ce même temps vivait à Saint-Pétersbourg un malheureux moine défroqué et passé au protestantisme, Ignace Fessler, à qui le gouvernement russe n'allait pas craindre de confier l'enseignement de la théologie à l'Académie ecclésiastique[2]. Le jugeant d'après le programme de ses cours, de Maistre disait de lui : « Le professeur Fessler est un ange ou un charlatan. » Ange ou charlatan, il est certain que Fessler eut à Pétersbourg une sérieuse influence, beaucoup moins à cause de sa science théologique qu'en raison de son mysticisme. Spéranski désirait ardemment connaître les mystères de l'illuminisme, et cette curiosité fut peut-être le principal motif pour lequel il fit venir en la capitale le professeur Fessler. Dans tous les cas, Spé-

1. Pypine, p. 297 et suiv.

2. Cf. De Maistre, Observations sur le *Prospectus disciplinarum*, ou Plan d'études proposé pour le séminaire de Newski par le professeur Fessler ; *Œuvres*, t. VIII, p. 233 et suiv.

ranski avoua un jour qu'en 1810, étant membre d'un comité formé spécialement par le gouvernement pour examiner les questions relatives à la maçonnerie, il avait été reçu dans une loge présidée par un « certain docteur Fessler »[1].

Spéranski était l'homme le plus positif que la terre eût porté. S'il se laissa atteindre par le mysticisme, c'est une preuve de l'entraînement que subissait alors la masse de la société. La grande vogue de l'illuminisme ne se manifesta, il est vrai, en Russie, qu'après 1815. Mais déjà dès 1810 ceux qui savaient voir comprenaient le danger. « C'est un monstre composé de tous les monstres, écrivait encore de Maistre ; et si nous ne le tuons pas, il nous tuera[2]. » On lira plus loin les péripéties de cette lutte à mort.

Cette année-là même une importante modification fut apportée au régime des cultes en Russie. Le Collège ecclésiastique fut déchargé d'une partie purement administrative de ses attributions, et une « direction générale des affaires concernant les cultes étrangers » fut créée, et confiée au prince Alexandre Golitsyne[3]. Ce personnage, tout jeune encore — il avait à peine trente-sept ans — jouera un tel rôle dans la dernière période de notre histoire, que nous devons esquisser son *curriculum vitae*.

1. Pypine, p. 308.

2. De Maistre, *Œuvres*, t. VIII, p. 336.

3. Morochkine, t. II, p. 31 et suiv. — Tolstoi, *Catholicisme romain*, t. II, p. 156.

En ce temps de faveurs et de disgrâces précipitées, peu de gens avaient eu un avancement aussi rapide. Compagnon d'enfance de l'empereur Alexandre, il avait été nommé par Catherine II gentilhomme de la chambre à la jeune cour, puis chambellan à l'âge de vingt-six ans. Relégué à Moscou sous Paul Ier sans autre raison sérieuse que la faveur dont il avait joui précédemment, il avait été rappelé à l'avènement d'Alexandre, et dès 1803 il était procureur du Saint-Synode. Rien, à vrai dire, ne le rendait spécialement apte à cette fonction : il avouait lui-même que jusque-là il avait mené une vie fort dissipée et ne croyait à rien. En rapport désormais avec les plus hauts dignitaires de l'église orthodoxe, il trouva décent de se ranger un peu, et pour ne pas tout ignorer de la religion, il se mit à lire l'Evangile. Il n'en devint pas pour cela grand clerc; car au lendemain de sa nomination à la direction des cultes étrangers, J. de Maistre écrivait : « J'honore infiniment le prince Golitsyne comme gentilhomme, comme honnête homme, comme homme d'esprit, comme homme du monde, comme bon sujet de l'empereur; mais il en sait autant qu'un enfant de dix ans sur tout ce qu'il faudrait savoir pour nous comprendre, nous juger et nous conduire[1]. »

De son côté, l'archevêque latin Siestrzencewicz n'était pas beaucoup plus rassuré, mais

1. Cf. Tolstoi, *Catholicisme romain*, t. II, p. 156.

pour une tout autre raison : il craignait de voir sa propre autorité diminuée par l'immixtion de ce nouveau directeur des cultes. Craintes vite dissipées : n'entendant rien aux institutions catholiques, Golitsyne et ses bureaux eurent le bon goût de ne rien décider indépendamment du collège ecclésiastique. Malgré tout, la menace était perpétuelle. Et pour ce qui est des jésuites, bien qu'ils eussent entretenu avec Golitsyne d'excellents rapports (il avait tant de neveux au collège !), ils se demandaient avec angoisse ce que leur réservait l'avenir.

L'année 1812 s'ouvrit dans la paix, et les annales du collège ou de l'église Sainte-Catherine n'offrent pour les premiers mois que de menus faits dénotant la considération dont jouissaient toujours les œuvres des jésuites, l'affection qui les entourait. Le 5 février, on porte en terre le vieux sacristain de l'église. A la messe des obsèques l'affluence est énorme, et les personnes les plus connues tiennent à porter elles-mêmes le cercueil, « preuve, ajoute le document, de l'estime qu'on avait pour ce brave serviteur[1] ». Puis ce sont toujours les cadeaux qui affluent. Une dame orthodoxe, veuve d'un polonais, donne un magnifique ornement tissé d'or et d'argent. Toujours aussi le même concours de la noblesse à l'église. Un jour on y voit entrer des personnages qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver : en tête, la

1. *Diarium collegii*, p. 238.

sœur de l'impératrice régnante, et avec elle un grand nombre d'orthodoxes des premières familles. C'est en effet grande cérémonie ce jour-là : le métropolite Siestrzencewicz, assisté des évêques de Minsk et de Vilna, Mgr Dederko et Mgr Stroynowski, donne la consécration épiscopale au prince Giedroyc, évêque de Samogitie. Le sénateur comte Ilinski s'est fait l'ordonnateur de la fête, et dans le chœur a pris place le ministre des cultes étrangers, notre prince Golitsyne. Quand tous les rites sont terminés, prélats, chanoines et nobles invités passent au réfectoire des pensionnaires pour y prendre une légère réfection. Leur nombre est tel que pas un jésuite, pas même le Père général, ne trouve à s'asseoir : des chanoines doivent rester debout [1].

Les fêtes scolaires n'attirent pas moins de monde. Le 9 mai, examen des jeunes pensionnaires. Au premier rang de l'assistance, le ministre de l'Instruction publique, comte Razoumovski, les deux métropolites, le latin et l'orthodoxe, les évêques Dederko et Stroynowski, consacrés il y a huit jours, puis encore trois moines grecs amenés par leur métropolite, enfin le prêtre qui enseigne au collège le catéchisme orthodoxe. L'abbé Nicole, jadis assidu à ces tournois scolaires, a quitté Pétersbourg l'année précédente pour aller à Odessa chargé de mission par Siestrzencewicz.

1. *Diarium collegii*, p. 242, 243.

Nous sommes au 9 mai ancien style. Douze jours après, le 9 mai nouveau style, Napoléon quitte Paris pour se rendre à Dresde et prendre le commandement de la grande armée. Kourakine à Paris, Lauriston à Pétersbourg ont demandé leurs passeports. La guerre commence. De grands amis des jésuites quittent Pétersbourg pour aller commander les troupes en campagne. Le comte de Maistre part aussi : il a accepté d'être pendant la guerre « rédacteur de tous les écrits officiels qui émaneront directement de l'empereur[1] ». A ce titre, pendant les premiers mois des hostilités, il va se fixer à Polotsk. Il y est hébergé au collège, à ce collège qui vient, grâce à lui, de recevoir le titre d'université. Il y vit dans un isolement complet. « Je ne me rappelle aucune époque de ma vie où j'aie été plus seul », raconte-t-il à son fils Rodolphe. Isolement voulu par la grande délicatesse du comte : « La bibliothèque [des jésuites] et leur société me sont d'un grand secours ; mais je n'abuse pas de la seconde : ce ne sont pas des perdeurs de temps[2]. »

Dans la capitale on ne s'aperçoit guère des hostilités que par les nouvelles qu'on en a. A l'église catholique elles se traduisent par des prières et des *Te Deum*. Siestrzencewicz ordonne des supplications pour le succès des armes russes. Un peu

1. De Maistre, *Corresp.*, t. IV, p. 91.
2. *Ibid.*, p. 138.

plus tard, lorsque Napoléon a déjà pénétré jusqu'au cœur du pays, jusqu'à Moscou la ville sainte, et que tant de Russes ont été chassés par l'invasion, le prince Golitsyne fait lire en chaire une lettre où il prescrit, en sa qualité de ministre des cultes, de quêter pour les victimes de la guerre. Et puis ce sont les actions de grâces chaque fois qu'un succès russe est annoncé. Dès le 25 juillet, un *Te Deum* pour la victoire de Kliastitzy, non loin de Dunabourg : victoire suivie d'un grand recul, il est vrai. Le 30 août parvient la nouvelle de la bataille sans précédent livrée à Borodino du 23 au 26 (v. s.). Les Français y ont perdu 30 000 hommes, les Russes, 40 000 ; mais, ainsi qu'il arrive toujours, à Pétersbourg on ne connaît que les pertes françaises, on regarde Borodino comme une victoire incontestable, et la joie déborde. Avec plus de raison on se réjouira à partir du moment où Napoléon, incapable de dicter la paix dans Moscou en ruines, devra rétrograder et laisser ensevelie dans les boues et les neiges de Russie sa grande armée. Les *Te Deum* à l'église Sainte-Catherine marquent les étapes de la fameuse retraite des Français. Celui du 1er janvier 1813 sonne plus clair que les autres : les débris de l'armée de Napoléon viennent de repasser le Niémen ; il n'y a plus un seul Français sur le sol de Russie.

Alexandre Ier avait juré six mois plus tôt qu'il ne déposerait pas les armes avant d'avoir chassé hors de la patrie le dernier ennemi. On conçoit

quel enthousiasme emplit les cœurs en ces premiers jours de 1813. Une gloire impérissable s'attacha dès lors à la personne du tsar libérateur, gloire qui allait encore grandir au cours de la poursuite à travers l'Allemagne et de la campagne de France. « A trente-cinq ans, écrit le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, l'empereur répondait à l'espoir de ses peuples ; ce fut le meilleur temps de tout le règne [1]. »

Mais cette victoire remuait d'autres fibres dans l'âme du peuple. Aux jours tragiques de l'invasion étrangère, la Russie s'était soulevée en masse et « la guerre avait revêtu le caractère d'une lutte pour la liberté nationale [2] » : ce fut vraiment la guerre patriotique. Le peuple prit conscience de son irrésistible force : c'était lui qui avait sauvé le pays. Sous le régime tsarien, cette conscience de la puissance du peuple était chose assez neuve, et plus d'une révolution, depuis la conjuration des Décabristes jusqu'aux bouleversements actuels, trouverait sans doute son germe dans l'esprit qu'a fait naître la guerre victorieuse de 1813.

Dans la société russe, les campagnes contre Napoléon produisirent également un résultat assez nouveau pour le temps : un extraordinaire regain de nationalisme [3]. Depuis que Pierre le Grand avait tout fait pour ouvrir « une fenêtre sur l'étranger »,

1. Grand-duc NICOLAS MIKHAILOVITCH, *Alexandre Ier*, t. I, p. 112.
2. PYPINE, p. 285.
3. *Ibid.*, p. 275 et suiv.

l'influence occidentale avait été considérable en Russie. A partir de 1814 ou 1815, ce qui est russe redevient à la mode. On parle moins français. On se prend à mépriser un peu l'étranger, du moins à ne plus le priser comme jadis. Le peuple russe vaut bien les autres ! Lequel peut se vanter d'avoir vaincu Napoléon ? Seulement cette idée de la puissance du peuple, il se trouve que c'est encore une idée française : à Paris et dans toute la France, elle a montré vingt années plus tôt ce qu'elle était susceptible de donner. Aussi, sans qu'on le veuille, c'est encore l'influence occidentale qui se glisse en Russie après 1812; mais c'est pour y implanter des idées de liberté et d'indépendance, auxquelles là-bas on est peu accoutumé. Au reste la tête se laisse entraîner par le corps. « Le véritable ennemi de la Russie, écrit de Maistre, c'est le gouvernement, c'est l'empereur lui-même, qui s'est laissé séduire par les idées modernes et surtout par la philosophie allemande, qui est le poison de la Russie. Il fallait l'admirer sans doute lorsqu'il consentait à se dépouiller d'une partie de son autorité pour donner plus de liberté à ses peuples; mais ses idées constitutionnelles ne le conduisaient pas moins à sa perte ; et j'espère enfin qu'on a fait parvenir assez de lumières jusqu'à lui pour qu'il ne tente plus rien dans ce genre[1]. »

Ce jugement du comte de Maistre annonce la

1. *Correspondance,* t. IV, p. 196.

période d'après-guerre. La paix rétablie avec l'étranger, les ennemis du dedans vont attaquer au cœur de l'empire. L'illuminisme va poursuivre son emprise sur les esprits, et nul ne sait quels ravages il fera dans la société. A Pétersbourg les jésuites vont voir l'orage se lever et les menacer.

A l'influence de l'illuminisme commence de se joindre, à cette époque, celle de la Société biblique[1]. Dès 1811 l'Angleterre a obtenu que la Société biblique de Londres ouvrît une succursale à Pétersbourg. Celle-ci se fonde en pleine guerre, le 6/18 décembre 1812. Le principal artisan de cette fondation est Kochélev.

Un jour, dans un de ses rapports officiels, notre ambassadeur à Pétersbourg, M. de Gabriac, a l'occasion de brosser le portrait de cet homme : « Personnage extraordinaire, vieillard visionnaire, qui prétend avoir avec le ciel des communications directes et visibles. Il est parvenu à s'emparer de la confiance de l'empereur, à lui faire partager son délire, et son crédit pourrait peut-être l'emporter sur celui du prince Golitsyne lui-même, si jamais ils cessaient de s'entendre et de marcher vers le même but, celui d'établir une religion universelle et entièrement mystique[2]. » Et peu de temps après, le comte de la Ferronnays complète

1. Voir les articles de Pypine dans *Viestnik Evropy*, 1868, nos 8, 9, 11, 12.

2. Cité par le Grand-duc Nicolas Mikhailovitch, *Alexandre Ier*, t. II, p. 321.

le tableau : « J'ignore si, comme on dit, il a des visions, et même des visions profitables, comme celle de la Sainte Vierge lui annonçant de la main d'un prince jeune et beau un don de 120 000 roubles et prophétisant vrai, l'empereur ayant cru à la vision et l'ayant voulu réaliser. Tout ce que je sais, c'est que l'empereur le voit tous les samedis[1]. »

Franc-maçon de vieille date et illuminé fanatique, Kochélev s'était lié d'amitié avec le prince Alexandre Golitsyne, et si celui-ci avait versé à fond dans le mysticisme, c'est bien à Kochélev qu'il le devait. Lorsque prit naissance la Société biblique russe, Golitsyne en fut le cofondateur ; il devait quelques jours plus tard en être nommé président. La Société pouvait-elle trouver meilleur patron que le ministre des cultes ? Les autres appuis ne lui manquaient pas. Dès le premier jour, l'empereur avait accepté le titre de membre honoraire. Ce n'était pas assez. Le 23 janvier 1813 il écrivait de Polotsk à Golitsyne : « Puisse le Très-Haut faire descendre ses bénédictions sur cette institution. » Et répondant à une question pratique : « Vous pouvez disposer de toutes les ressources pécuniaires nécessaires pour l'impression de la bible », soit 25 000 roubles comme capital initial, et ensuite une subvention annuelle de 10 000 roubles.

Ainsi achalandée, la Société pouvait aller de

1. Cité par le Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *Alexandre Ier*, t. II, p. 321.

l'avant. Elle était assurée, dans un pays comme la Russie, de grouper tout ce qui voulait être bien en cour. Aussi trouve-t-on parmi les vice-présidents plus d'un nom qui nous soit connu : le comte Kotchoubey, le comte Razoumovski. Le clergé orthodoxe suit le mouvement : l'archimandrite Philarète, recteur de l'Académie ecclésiastique, est membre du comité ; les métropolites de Pétersbourg et de Kiev, Ambroise et Sérapion, sont, eux aussi, gratifiés d'une vice-présidence. Siestrzencewicz lui-même est sollicité et ne craint pas d'accepter le même honneur [1]. Bien plus, il invite son clergé à suivre son exemple, et il adresse un mandement aux catholiques de Russie en faveur de cette institution toute protestante. Et ce mandement pose pour les jésuites chargés de l'église de Pétersbourg un cas de conscience : peuvent-ils le lire en chaire ? Réflexion faite, les supérieurs estiment qu' « on peut lire le document sans péché », et qu'il importe de ne pas soulever de conflit avec les autorités [2].

On pousse plus loin. On vient trouver le P. Brzozowski, général des jésuites, et lui demander à lui aussi de joindre l'autorité de son nom à tant d'autres. Le Père juge que le temps est venu de parler net. Il se rend chez Golitsyne et lui déclare que, l'Église romaine défendant au peuple la lec-

1. Sur les rapports de Siestrzencewicz avec la Société biblique, voir Godlewski, *De Cardinalatu...*, p. 30, note.

2. *Diarium collegii*, t. II, p. 10.

ture de la bible sans discernement, il lui est impossible de faire partie d'une société comme celle-là, d'origine luthérienne. Avant 1812, le prince Golitsyne aurait pu entendre pareil langage. A présent il y a quelque hardiesse à lui parler sur ce ton. Car « notre prince Golitsyne n'est plus ce qu'il était », déclare tristement en une lettre du début de 1814 le même Brzozowski. Il n'a fait que suivre la « passion du mystérieux » qui, au lendemain de la guerre, a « gagné tout le monde »[1].

Cette évolution était importante à noter ici : elle fut un des éléments qui aliénèrent les esprits des plus hauts personnages de l'empire à l'endroit des jésuites.

Malgré les nuages qui montaient, l'année 1813 fut encore pour eux une année prospère. Leur réputation à Pétersbourg ne faiblissait en rien. Ilinski, toujours leur ami, voulait leur confier un collège à Kremeniec, et Razoumovski approuvait[2]. Rostoptchine, le fameux gouverneur de Moscou, demandait au Père général d'ouvrir un collège des nobles dans la seconde capitale, qui allait renaître de ses cendres. Il était question aussi de faire desservir la paroisse catholique de Moscou par les Pères : Saint-Louis des Français eût fait pendant à Sainte-Catherine[3]. Malheureusement le manque de sujets ne permit pas d'accepter ces charges nouvelles.

1. Grand-duc NICOLAS MIKHAILOVITCH, *Alexandre Ier*, t. I, p. 182.
2. ZALENSKI, t. II, p. 164.
3. *Ibid.*, p. 191.

Mieux valait faire œuvre solide là où l'on avait une situation acquise. C'était le cas à Pétersbourg.

Rien ne vient troubler, cette année-là, les calmes études au collège paulinien. Le bruit des guerres s'est même éloigné, et d'Allemagne, où les Alliés poursuivent les armées napoléoniennes, il ne revient que des échos de victoires. Victoire à Dresde, victoire à Tœplitz, victoire à Leipzig : autant de *Te Deum* qui résonnent sous les voûtes de Sainte-Catherine.

Une seule solennité funèbre marque dans l'histoire de l'église. Le général Moreau, passé au service de la Russie, a été blessé mortellement à la bataille de Dresde. Alexandre I[er] fait ramener le corps à Pétersbourg et décide qu'il sera inhumé dans l'église Sainte-Catherine, non loin du roi Stanislas Poniatowski. On lui fait des obsèques telles qu'on n'en avait pas vu jusque-là. Il ne faut pas moins de huit jours aux équipes d'ouvriers envoyés par le gouvernement pour tout disposer. Le jour de la cérémonie, 2 octobre, tous les prêtres disent la messe de *Requiem* pour le défunt. Le métropolite chante lui-même la messe solennelle et donne l'absoute. Le P. Rozaven prononce l'oraison funèbre. La chapelle impériale se charge de la partie musicale. Et pour finir, l'empereur a l'élégance de faire cadeau à l'église de tout ce qui a servi à son ornementation [1].

1. *Diarium collegii*, p. 265.

En Russie on a été enthousiaste d'Alexandre Ier en 1813. On va l'être jusqu'à Paris en 1814[1]. Les derniers jours de mars voient le mouvement en masse des coalisés vers la capitale de la France, et le 31, Alexandre pénètre dans la ville entouré du roi de Prusse et de Schwarzenberg, et suivi d'un millier de généraux et officiers des nations alliées. On l'accueille aux cris de : « Vive Alexandre ! Vivent les Alliés ! » Un Français se glisse près du tsar et lui dit : « Nous vous attendions depuis longtemps. — La faute, répond Alexandre, en est à la bravoure de vos troupes, si je ne suis pas venu plus tôt. »

Quel délire sera-ce, quand le « libérateur de l'humanité » rentrera dans sa capitale. Déjà les arcs de triomphe s'élèvent, les illuminations se préparent ; les poètes, chantres des gloires anciennes ou astres nouveaux, Derjavine, Joukovski, Pouchkine, liment leurs odes enflammées. La veille du triomphe, Alexandre, dont le mysticisme a transformé le cœur, écrit un billet au gouverneur militaire de Pétersbourg, le général Viazmitinov : « Le Tout-Puissant seul a opéré les grands événements qui ont mis fin à une guerre sanglante en Russie. Nous devons tous nous humilier devant sa Providence. Faites donc connaître mon irrévocable volonté, afin de suspendre toute espèce d'apprêts et cérémonial relatifs à notre retour dans

1. Schilder, t. III, p. 216.

nos Etats[1]. » Mais lorsque, quelques jours plus tard, la garde impériale, qui s'était embarquée à Cherbourg, est de retour dans la patrie, Alexandre lui-même va la recevoir aux portes de la ville ; les trophées se dressent partout, à la façade de Sainte-Catherine comme ailleurs ; pendant trois jours on pavoise, on illumine. Ce que le tsar a refusé pour lui-même, il l'a autorisé, voulu pour son peuple. Le cas est nouveau en pays russe.

Les esprits les plus impartiaux constatent que les grands événements qui viennent d'agiter le monde ont encore plus agité les esprits. Ouvarov, qui sera bientôt président de l'Académie des sciences, avoue son effroi à Stein : « L'état des esprits en ce moment est tel que la confusion des idées a atteint les dernières limites... C'est un tel chaos de clameurs, de passions, de discordes acharnées, d'entraînement des esprits, qu'il est impossible de soutenir longtemps ce spectacle. Tout le monde ne parle que de « religion en danger, de ruine de la moralité, de prosélytisme des idées étrangères, d'illuminisme, de philosophie, de franc-maçonnerie, de fanatisme. Bref, c'est la déraison complète[2]. »

De ce chaos des idées on ne laisse pas de s'occuper dans le cercle des amis des jésuites, dans les salons des Golovine, des Tchitchagov, des Golit-

1. CHOISEUL-GOUFFIER, *Mémoires historiques...* — PYPINE, p. 287 et suiv. — *Rouskiï Arkhiv,* 1887, t. II, p. 341-363.

2. PYPINE, p. 289, d'après PERTZ, *Stein's Leben,* III.

syne. J. de Maistre en augure mal et prend à tâche de lutter contre cet illuminisme, où il voit la source de tout le mal. Les jésuites soutiennent leur illustre ami et unissent leurs efforts aux siens. Comme lui, ils voient dans les progrès des sectes « une force cachée qui travaille sans relâche au renversement du christianisme et des trônes chrétiens[1] ». Comme lui, ils estiment que le rôle providentiel de la Russie était de restaurer dans le monde le principe d'autorité miné partout ailleurs par la révolution. Elle fait fausse route et se voue à la ruine en l'abandonnant. Aussi n'omettent-ils aucune occasion de déraciner l'esprit nouveau et de manifester leur attachement fidèle au pouvoir légitime partout où il apparaît, partout aussi où il réapparaît.

Au printemps de 1814, la nouvelle de la Restauration des Bourbons parvient à Pétersbourg. Sur la demande de l'ambassadeur de France, une cérémonie d'action de grâces a lieu à l'église Sainte-Catherine. Les jésuites lui donnent un éclat sans précédent. Nouvelle solennité pour la Saint-Louis, fête du roi. Siestrzencewicz fait ce jour-là le cinquantième anniversaire de son sacerdoce. Il vient célébrer la messe en présence de la colonie française. Enfin voici le 21 janvier, date cruelle pour la monarchie. On se met encore en frais à Sainte-Catherine pour honorer la mémoire des Princes

1. De Maistre, *Œuvres*, VIII, p. 268.

victimes de la révolution. Le service que le comte de Noailles, « ambassadeur de Sa Majesté Très Catholique », fait célébrer « pour Leurs Majestés Louis XVI et Louis XVII, rois de France et de Navarre, pour Sa Majesté Marie-Antoinette Josèphe Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre, et pour Son Altesse Royale Mme Élizabeth Philippe Marie Hélène de France, sœur de Louis XVI[1] », réunit l'élite de la société, les ministres, le corps diplomatique, et tous les Français de la capitale. Les jésuites français sont, eux aussi, tous dans le chœur, et cette année-là on en compte neuf, tant au collège qu'à la paroisse. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint[2].

Voici commencée l'année 1815. Elle sera pour le collège la dernière. L'été précédent, le 7 août, le Pape Pie VII a rétabli la Compagnie de Jésus dans l'univers. C'est pour les ennemis de l'Église le signal d'attaques nouvelles et de clameurs furieuses. Le Souverain Pontife l'avait prévu et ne regrette pas son acte. Il écrit à Consalvi, alors au Congrès de Vienne : « On devait s'attendre à ce que la résurrection des jésuites exciterait la mauvaise humeur de la cabale dite philosophique

1. *Le Conservateur Impartial*, Saint-Pétersbourg, mardi 12/24 janvier 1815. — *Diarium collegii*, t. II, p. 1, 3, 9.

2. Pendant l'année scolaire 1813-1814, le nombre total des jésuites résidant à Saint-Pétersbourg fut de vingt-quatre : vingt-deux Pères et deux frères coadjuteurs.

et la janséniste ; mais la mauvaise humeur de ces gens est la meilleure justification de tout ce qui s'est fait depuis le 7 août dernier[1]. »

Parvenue en octobre 1814 entre les mains du Père général, la bulle avait été promulguée avec l'autorisation du tsar. On l'avait imprimée, et le ministre Golitsyne avait encore pris soin de l'envoyer à tous les évêques. A partir de là, tout se tourna contre les jésuites. Leurs adversaires redoublèrent d'hostilité. Plusieurs de leurs amis s'éloignèrent d'eux. La ruine se prépara. Il nous reste à retracer les péripéties de ce revirement, qui les laissera un jour sans défense auprès de l'empereur. Elles forment un chapitre de l'histoire, à la fois glorieuse et attristante, du catholicisme romain en Russie.

1. *Mémoires de Consalvi*, t. I, p. 76.

LIVRE III

LA RUINE

CHAPITRE PREMIER

LES CONQUÊTES DU CATHOLICISME

La « Bienheureuse » princesse de Tarente. — Sa mort. — L'origine des conversions : le français et les Français. — La famille Golitsyne. — La princesse Alexis. — La comtesse Rostoptchine. — Les deux juifs de Mstislav. — Prudence de Gruber. — La comtesse Tolstoï. — Inquiétudes religieuses des âmes russes. — Au parloir du collège et dans les salons de la noblesse. — Rôle du comte de Maistre. — Le temps de la moisson. — Les quatre sœurs Protassov. — La comtesse Golovine et ses filles. — Luttes d'âme de Mme Swetchine. — La conversion d'un élève du collège. — Lise Kourakine. — Les filles de la comtesse Rostoptchine. — Deux victoires difficiles : Elizabeth Golitsyne et Mme Swetchine. — « Deux ou trois cents brebis, cinq moutons. »

La famille Golovine, l'une des plus en vue dans la société de Pétersbourg, avait recueilli deux nobles émigrés français : le chevalier d'Augard et la princesse de Tarente. Le premier était mort en 1808, et nous avons dit quel souvenir il avait laissé, quelle

influence ses vertus chrétiennes avaient exercée dans son entourage. La princesse de Tarente s'éteignit, elle aussi, en ce foyer ami le 22 juin 1814.

Louise de Châtillon, née en 1763, avait épousé en 1781 Charles de la Trémoïlle, prince de Tarente. Emprisonnée à l'Abbaye en 1792, elle avait pu cependant échapper à la mort et recouvrer sa liberté. La faveur de Paul Ier vint la trouver en Angleterre, où elle s'était réfugiée, et l'appela en Russie. Arrivée à Pétersbourg le 19 juillet 1797, elle y demeura, sauf un séjour de quelques mois en France, jusqu'à sa mort. Toutefois la grâce du tsar avait été aussi instable que son caractère. Après quatre jours, la princesse de Tarente, victime d'une odieuse jalousie, s'était vue écartée de la cour, et les faveurs impériales s'étaient transformées en une rente de quelques milliers de roubles. Son noble caractère et la grandeur de la cause qu'elle incarnait lui avaient valu beaucoup mieux : dès l'abord elle rencontra la sympathie la plus profonde parmi la haute société de la capitale.

Ce n'étaient pourtant pas les charmes de sa personne qui attiraient. Les mémoires du temps sont unanimes à dépeindre la princesse comme entièrement dénuée de grâces extérieures. « Taille gigantesque, figure d'une laideur remarquable, expression dure et impérieuse », note Mme Narychkine[1]. « Quelque chose de repoussant dans

1. NARYCHKINE, *1812*... p. 112.

l'extérieur et les manières », ajoute la comtesse Edling[1]. Et cependant partout autour d'elle elle exerce un attrait irrésistible. « Son âme était susceptible des affections les plus profondes. Jamais je n'ai rencontré un plus grand caractère et un esprit plus rétréci[2]. » « Les grandes qualités de la princesse de Tarente, la noblesse de son caractère, ses malheurs et sa résignation lui attiraient le respect et l'affection de tout le monde...[3] »

Sachant négliger le dehors pour aller droit à l'âme, la comtesse Golovine se lia d'une amitié inaltérable avec la grande exilée et lui offrit une place sous son toit jusqu'au jour où, le roi de France venant à reprendre possession de son trône, il lui serait donné de retrouver sa patrie dans la gloire renouvelée de son passé.

Cette aube parut. Au lendemain des grandes guerres, on apprit qu'Alexandre I[er] avait obligé Napoléon à signer son abdication. La monarchie était restaurée après un quart de siècle de proscription. Dès que cette nouvelle parvint à Saint-Pétersbourg, tout le monde se porta chez les Golovine pour féliciter la princesse de Tarente et jouir de son bonheur. Le tsar s'apprêtait à mettre à sa disposition un vaisseau de guerre pour la ramener en France. « Le cœur fidèle de M[me] de Tarente ayant supporté avec noblesse et courage des

1. Edling, *Mémoires*, p. 46.
2. Edling, *Mémoires*, p. 45.
3. Narychkine, *1812...*, p. 112.

malheurs affreux, ne put soutenir la joie. Toutes ses facultés physiques cédèrent à un mouvement de l'âme trop nouveau pour elle[1]. » Le jour de l'Ascension, 7 mai 1814, elle fut à la messe à l'église Sainte-Catherine et s'y trouva indisposée. C'étaient les premières atteintes d'un mal qui devait l'emporter. Elle languit six semaines et fit rayonner au cours de cette préparation à la mort les vertus dont son âme était parée. Mme Golovine et ses filles ne la quittaient pas et, sur sa demande, lui lisaient des livres de piété. Ses amies les meilleures, Mme Swetchine, la princesse Alexis Golitsyne, Mme Tamara, la duchesse de Wurtemberg multiplièrent leurs visites et s'édifièrent au contact de la sainte mourante. Le P. Rozaven, son confesseur, l'assista jusqu'à la fin et recueillit de ses lèvres sa dernière prière, où son âme s'exhalait : « Mon Dieu, vous savez que depuis longtemps je vous ai fait le sacrifice de ce que j'ai de plus cher, du bonheur de voir mon roi dans sa patrie. » La « bienheureuse princesse de Tarente » — ainsi l'appelait dans la suite une autre de ses intimes, Mlle Marie Vorontsov — rendit son âme à son créateur au soir du 22 juin 1814.

Nous devions rappeler le souvenir du chevalier d'Augard et retracer la physionomie de la princesse de Tarente au début de ce chapitre. L'un et l'autre, sous le toit des Golovine où fréquentait

1. GOLOVINE, *Souvenirs*, p. 405.

l'élite de la société russe, eurent un rôle considérable dans les conquêtes que fit le catholicisme en Russie au début du XIXe siècle. Les dix-sept années que Mme de Tarente passa à Saint-Pétersbourg coïncident presque avec la durée du collège dont nous traçons l'histoire. Elle vit se dessiner et s'épanouir le mouvement de conversion dont les jésuites furent jugés responsables. Sans doute fut-elle plus d'une fois la confidente des âmes que la lumière attirait vers l'Église de Rome. Elle et le digne M. d'Augard doivent être comptés parmi les plus actifs semeurs de vérité.

L'histoire des conversions qui eurent lieu en Russie pendant les quinze années de séjour des jésuites à Pétersbourg ne saurait être écrite ici en détails. Elle déborderait le cadre de cet ouvrage et risquerait d'ailleurs d'être fort incomplète. Il est et il restera toujours impossible d'indiquer le nombre exact et de reconstituer la liste de ceux qui abandonnèrent alors le schisme pour devenir catholiques. Les difficultés de toutes natures qui accompagnaient et, plus encore, qui suivaient les conversions, firent que bon nombre durent rester cachées, connues seulement de Dieu et des prêtres à qui les nouveaux fidèles venaient confier leurs secrets.

Ce qui importe plutôt, c'est de découvrir la genèse de ces transformations intimes, d'indiquer celles qui marquèrent davantage, attirant ainsi plus vivement l'attention et l'hostilité du pouvoir

tsarien, enfin de discerner quelle part revient aux jésuites dans ce mouvement. Lorsque ceux-ci furent admis à s'occuper de ministère et d'éducation dans la capitale, on leur renouvela la défense portée par Catherine II de faire aucune espèce de prosélytisme. L'oukaze qui les expulsa seize ans après les accuse formellement d'y avoir contrevenu. Nous voudrions définir ici, d'après les documents qui nous ont été conservés, quelle fut leur conduite en cette grave affaire.

Quand le soin de la paroisse Sainte-Catherine fut remis à la Compagnie de Jésus en l'année 1800, presque tous les catholiques de la capitale étaient des étrangers. On en comptait 5 000 en 1794. C'est pourquoi les quatre « curés » devaient être l'un Polonais, les autres Français, Allemand et Italien. Les catholiques polonais formaient de beaucoup la majorité. Les Russes étaient en nombre infime. Leur donner un prêtre de leur langue eût été inutile et eût paru confirmer ce qui de tout temps avait passé pour une trahison, à savoir que les sujets du tsar orthodoxe pussent appartenir à la confession romaine. Au reste, depuis le milieu du XVIIIe siècle et surtout depuis l'émigration, l'usage de la langue française était devenu si familier à la société russe, qu'il n'y avait nulle difficulté pour les catholiques à s'adresser aux prêtres venus de France.

Ceux-ci furent sans doute les premiers artisans du mouvement de conversion dans la noblesse

russe. La dignité de leur vie, l'élévation de leur esprit, la distinction de leurs manières et la sympathie qui s'attachait à leurs malheurs les firent recevoir et apprécier dans la haute société. Et Mme Narychkine, fille de la comtesse Rostoptchine, témoin immédiat des événements, en révèle la véritable origine : « Le profond mépris des dames russes pour la croyance de leurs ancêtres, pour la langue et les usages de leur pays, les entraînait tout naturellement à adopter une croyance qui leur offrait les avantages de se confesser dans la langue française, que nous avions substituée à la nôtre, et de bavarder avec des prêtres plus élégants et mieux élevés que ne le sont nos pauvres pasteurs russes [1]. » Peu à peu les préjugés contre l'Église romaine disparurent, le besoin de vérité hanta les âmes, et celles de bonne volonté ne résistèrent pas à la grâce qui leur montrait la voie.

La bonne terre où cette semence devait germer plus tôt qu'ailleurs fut la famille Golitsyne. Elle avait en quelque sorte le catholicisme dans le sang. Déjà, au XVIIIe siècle, une princesse Irène Golitsyne, mariée à un Dolgorouki, avait embrassé la religion romaine ; elle avait été malheureusement, dans la suite, entraînée vers le jansénisme. Un prince Michel Golitsyne s'était également converti et avait failli sceller du martyre sa foi nouvelle.

1. NARYCHKINE, *1812...*, p. 100.

Après l'avoir, à l'âge de cinquante ans, nommé page et ainsi exposé aux railleries de la cour, la cruelle impératrice Anne l'avait fait enfermer avec sa femme dans le fameux palais de glace élevé sur la Néva pendant l'hiver de 1740. On comptait bien qu'il y mourrait. Il survécut pourtant à ce supplice barbare [1] ; et l'on raconte qu'il adressa à Dieu cette prière : « Mon Dieu, daignez m'accorder une grâce : c'est que les conversions ne cessent jamais dans la famille Golitsyne. »

Le vœu fut exaucé. En 1792, la lignée catholique des Golitsyne se renouait. Le prince Dmitri se convertissait, devenait prêtre et missionnaire. Il devait mourir en Amérique, sur la terre de son apostolat, l'an 1840.

Mais l'ère des retours au catholicisme commença vraiment en 1800. Le signal fut donné par la princesse Alexis Golitsyne. Née en 1774, Alexandrine Protassov était l'aînée de cinq sœurs. Encore en bas âge, les pauvres enfants avaient perdu leur mère. La comtesse Anna Protassov, leur tante, dame d'honneur de l'impératrice Catherine II, s'ennuyant un jour de n'avoir pas de famille auprès d'elle, avait obtenu que son frère lui confiât l'éducation des petites orphelines. En dépit des mauvais exemples qui leur étaient prodigués

1. Le prince Augustin Golitsyne, dans son ouvrage *Un missionnaire russe en Amérique* (Paris, 1856), p. VI et suiv., dit que le prince mourut dans la maison de glace. Le P. Gagarine rectifie l'histoire dans son opuscule : *Conversion d'une dame russe*, p. 177.

dans ce palais impérial où elles habitaient, elles avaient gardé toute leur innocence et reçu une parfaite formation. Dieu avait ses vues sur elles.

Alexandrine, à peine âgée de dix-huit ans, avait épousé en 1791 le prince Alexis Golitsyne et lui avait donné en quelques années cinq petits enfants, quatre garçons et une fille. La famille habitait une magnifique propriété non loin de ce village de Borodino, dont le nom allait devenir à jamais célèbre. Les traditions d'hospitalité ancrées au cœur russe, comme aussi le souci d'assurer l'éducation des enfants, fit recueillir au château plusieurs prêtres émigrés. Parmi eux se trouva quelque temps le célèbre abbé Nicole, dont nous avons déjà parlé [1].

Esprit très orné, manières d'une élégance parfaite, conversation attrayante, tout dans la princesse Alexis Golitsyne se réunissait pour en faire la châtelaine la plus aimable et la plus accueillante. Plus d'une fois, errant sous les ombrages de l'immense parc ou à travers ces villages peuplés des milliers de paysans qui lui appartenaient, ou bien

1. Un autre de ces prêtres français habitant chez les Golitsyne nous est connu : c'est l'abbé Etienne-Symphorien Gandon, ex-curé d'Angers. Une lettre adressée le 15 prairial an X (1802) au ministre Talleyrand par le général Hédouville, ministre plénipotentiaire de France à Saint-Pétersbourg, cite un certain nombre d'émigrés qui demandent à rester en Russie pour achever l'éducation d'enfants dont ils sont les précepteurs. L'un d'eux est cet abbé Gandon, « qui a contracté avec la princesse Golitsyne l'obligation d'élever ses enfants ». (*Paris, Arch. Min. Aff. Etr.*, Russie, vol. CXLI, pièce 137).

encore réunis le soir en famille dans les salons de la princière demeure, on parla des gloires passées des Golitsyne, de la journée de Poltava où s'était illustré l'aïeul, et puis de la scène du palais de glace. La réflexion et la prière éclairèrent cette âme avide de lumière et de générosité ; le contact des Français catholiques dont elle aimait à s'entourer la transforma insensiblement. Sur ces entrefaites, elle eut la douleur de perdre son mari, le 30 mars 1800. Le deuil acheva l'œuvre de la grâce. Trois mois après elle était convertie[1].

A dater de ce jour, la princesse Alexis Golitsyne devenait une apôtre et le modèle des mères chrétiennes. L'aîné de ses cinq enfants avait huit ans. Pour ces pauvres petits elle adressait à Dieu une admirable prière : « Je te prie, ô mon Dieu, d'ajouter à ma foi, de l'éclairer et de la rendre inébranlable. Aie pitié de ces infortunés que tu as rendus orphelins ; daigne leur servir de père et prendre leurs cœurs sous ta sauvegarde. Rends-les susceptibles de ta grâce céleste. Inspire-moi comment je dois les élever pour en faire de véritables chrétiens ; et si je rencontre dans ce devoir des difficultés, donne-moi le courage de les surmonter[2]. »

Elle priait pour ses nombreuses amies ; elle aurait voulu les voir jouir du même bonheur.

1. D'après un manuscrit du P. Gagarine, cette conversion devrait être datée du 18/30 juin 1800.

2. Prince AUG. GOLITSYNE, *Vie de Mme Elizabeth Golitsyne.*

L'une d'elles lui était particulièrement chère. Elle s'appelait de son nom de jeune fille Sophie Soïmonov, et venait d'épouser le général Swetchine. En songeant à cette intime, elle écrivait en son journal : « Ce n'est point pour une sœur que je t'implore aujourd'hui, mon Dieu ; mais les liens de l'amitié sont presque aussi forts ; il n'y a pas de vraie amitié si elle ne repose sur des bases solides. Je serais une bien mauvaise amie, si je me contentais de désirer à Mme Swetchine les biens de ce monde et de jouir pour moi-même des charmes que je trouve dans sa société. Non, mon Dieu, je ne me bornerai pas à cela, je me jetterai de nouveau à tes genoux, je prierai la Sainte Vierge, son ange gardien et sa patronne de s'unir à moi pour te demander de l'éclairer sur la vraie foi. Que les talents, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à l'égarer, deviennent au contraire les instruments de sa conversion... » Trente années plus tard, de Paris, Mme Swetchine adressait à sa fidèle amie demeurée en Russie ce mot : « Ah ! Dieu m'est témoin que je vous regrette, vous que je regarde comme ma mère, vous qui, je puis le dire, avez commencé mon salut[1]. »

Surtout la princesse Alexis priait pour ses quatre sœurs. Elle fut exaucée. La seconde de la famille s'appelait Catherine Protassov. Elle avait épousé le comte Rostoptchine, dont le nom demeurerait

1. SWETCHINE, *Lettres*, I, p. 447.

fameux après 1812. On habitait l'été la splendide campagne de Woronovo, qui fut entièrement brûlée pour ne pas être abandonnée entre les mains des Français. La princesse Golitsyne y faisait de fréquents séjours avec ses enfants et donnait à sa sœur l'exemple de la piété et les conseils d'une aînée. L'hiver, les Rostoptchine résidaient à Moscou. Ils étaient très liés avec le curé de la paroisse catholique, le digne abbé Surugues, émigré lui aussi. Peu à peu la grâce fit encore son œuvre dans cette âme, et un jour de l'année 1810, la comtesse abjura entre les mains de l'abbé Surugues [1].

Les jésuites de Pétersbourg n'avaient eu aucune part, on le voit, à ces conversions. Il est à croire d'ailleurs qu'ils veillèrent grandement les premières années à ne pas s'attirer le reproche de prosélytisme qui pouvait leur être si funeste. Déjà l'attention du gouvernement avait été attirée sur eux. Au cours de 1801, dans leur collège de Mstislav, deux enfants juifs s'étaient convertis à l'insu de leurs parents, qui en avaient exprimé tout leur mécontentement et les avaient retirés du collège avec éclat. Un oukaze était venu donner encore plus d'importance à cet incident et renou-

1. Cette date ressort du récit que fait Mme Natalie Narychkine, fille aînée de la comtesse Rostoptchine, dans les mémoires qu'elle a laissés, intitulés : *1812, Le comte Rostoptchine et son temps.* Le P. Gagarine, dans un exemplaire de son opuscule *Conversion d'une dame russe,* a écrit de sa main que la conversion de la comtesse Rostoptchine datait de 1806. Il y a lieu de se fier davantage aux souvenirs de sa fille.

veler les défenses déjà portées contre toute espèce de propagande catholique. Aussi le P. Gruber se montrait-il extrêmement prudent et recommandait-il à ses subordonnés la même circonspection aussi bien vis-à-vis des enfants que des parents ou des amis qui professaient la religion grecque. « Nous sommes entourés d'embûches », écrivait-il au P. Kareu, supérieur général de l'Ordre; « on a de la peine à croire quelles calomnies on répand contre nous ». Il importait souverainement de n'y pas donner prise, et la question religieuse était celle sur laquelle les Russes se montreraient le plus chatouilleux.

Une seule conversion nous est connue comme s'étant accomplie à Pétersbourg du vivant du P. Gruber : celle de la princesse Anna Bariatinski, mariée au grand maréchal de la cour, comte Nicolas Tolstoï[1]. Mais d'autres se préparaient, et il

1. Il est possible, probable même, qu'il y en eut d'autres à cette époque. Mais les listes de convertis que nous possédons sont restreintes, et plus restreintes encore les conversions qui portent avec elles leur date.

La princesse Anna Ivanovna Bariatinski, plus tard comtesse Tolstoï, était fille du prince Ivan Serguiéévitch Bariatinski et de la comtesse Catherine Petrovna de Holstein Beek. Ses amies la surnommaient « la longue » à cause de sa taille. C'est à elle qu'en 1809 et 1810 le comte de Maistre adressa ses deux opuscules intitulés *Lettre à une dame protestante sur la maxime qu'un honnête homme ne change jamais de religion*, et *Lettre à une dame russe sur la nature et les effets du schisme, et sur l'unité catholique* : cf. *Œuvres complètes de J. de Maistre*, t. VIII. Après la mort du comte Nicolas Tolstoï, et sur la fin de sa vie, elle épousa le fameux Vernègues, dont l'arrestation en 1804 occasionna la rupture des relations diplomatiques entre la Russie et le Saint-Siège. Elle ne porta cependant pas le nom de Vernègues. Elle mourut à Paris en 1825.

était impossible de les empêcher. Bien des circonstances y concoururent.

La culture française, si largement répandue à Saint-Pétersbourg, ne fut pas l'une des moins influentes, et nous avons relevé un peu plus haut l'aveu de Mme Narychkine, restée elle-même orthodoxe et farouchement hostile au catholicisme. Depuis Pierre le Grand, la Russie s'était ouverte à tout ce qui venait d'occident. Longtemps cette pénétration ne se fit sentir que dans le domaine de la science, des arts ou du commerce. Mais du jour où la vieille France, celle de l'émigration, fut accueillie en Russie, elle y apporta, avec le bon ton de ses manières, ses convictions religieuses. Français et catholiques furent des idées qu'on ne séparait plus; et lorsqu'on frayait à longueur de journée avec les amis venus de France, on risquait fort d'apprendre d'eux autre chose que le beau parler.

Le clergé russe était notoirement inférieur à sa tâche, impuissant à donner aux âmes avides de certitudes doctrinales la lumière du dogme chrétien. « Entre un pope et un tuyau d'orgue, disait de Maistre, je ne vois pas de différence : tous les deux chantent, et voilà tout[1]. » Quelques prélats brillaient par la science ou l'éloquence, mais leurs discours ou leurs écrits n'apportaient ni convictions pour l'esprit ni consolation pour le cœur humain.

1. *Correspondance*, V, p. 252.

L'observation des carêmes rituels, le respect dû au clergé, la fidélité aux pratiques extérieures de la religion, tels étaient les thèmes accoutumés de la prédication ; mais les Russes cultivés réclamaient de leurs pasteurs une nourriture plus substantielle, et elle ne leur était point donnée. En particulier, les dames de la haute société souffraient de cette pénurie d'aliments spirituels. Elles auraient voulu de bons ouvrages de piété ; l'Église russe ne leur en fournissait pas. Elles eussent désiré lire ou entendre commenter l'Évangile avec autorité ; on ne leur en donnait pas les moyens. La confession, qui eût pu apporter le calme à leur âme inquiète, si elles y avaient trouvé un directeur éclairé, la confession était, d'après un mot sévère d'une orthodoxe, une « spéculation d'argent entre les mains du clergé »[1]. Au reste, elles en étaient venues, du fait de leur éducation, à ignorer et le parler, et les usages de leur pays. « On ne se servait jamais de la langue russe dans les grandes maisons aristocratiques de Pétersbourg, et la vue d'un paysan à barbe y produisait l'effet d'une apparition de sauvages anthropophages[2]. » Bref l'orthodoxie n'avait pas de quoi satisfaire les âmes de cette génération.

Dès lors, conclut Mme Narychkine, « on crut trouver dans le catholicisme le seul remède pos-

1. NARYCHKINE, *1812...*, p. 245.

2. *Ibid.*

sible contre un mal aussi grave. Or voici le détail véridique des conversions opérées par les jésuites : le comte de Maistre avait commencé par préparer le terrain, les Pères religieux en furent les moissonneurs ».

L'histoire peut retenir ce jugement. Il lui reste à l'illustrer par les faits.

Les cérémonies de l'église Sainte-Catherine, auxquelles les jésuites s'appliquaient à donner tout l'éclat possible, attiraient nombre d'orthodoxes, et les prédications françaises étaient suivies avec une particulière assiduité. Le succès croissant de l'école publique et du Collège des nobles mettait les religieux en rapports fréquents avec les familles, et telle conversation commencée sur le chapitre de l'éducation se terminait sur celui de la religion. On avait confiance en ces prêtres instruits et de vertu éprouvée.

Mais bien plus encore que dans le parloir du collège, c'est dans les salons de la capitale que la moisson germa. Nous en avons déjà fait connaître quelques-uns : celui du duc de Serra Capriola, rendez-vous du monde diplomatique ; celui de la comtesse Golovine, largement ouvert aux étrangers, et dans lequel se retrouvaient presque chaque soir Mme Swetchine, le comte de Maistre, le comte de Noailles, la princesse Lubomirska et tant d'autres. Le chevalier d'Augard et la princesse de Tarente, hôtes attitrés des Golovine, y étaient comme chez eux et en faisaient les honneurs en

même temps que le charme. En ces réunions de douce intimité, combien de fois arriva-t-il qu'on agitât les questions religieuses, combien d'idées fausses le comte de Maistre ne redressa-t-il pas avec son admirable bon sens et sa joyeuse finesse, quelle attirance enfin exerça le catholicisme, tel qu'on le voyait rayonner en la personne de la princesse de Tarente?

Deux autres salons s'ouvrirent un peu plus tard: celui de la princesse Alexis Golitsyne et celui des Rostoptchine. La première vint se fixer à Pétersbourg pour assurer l'éducation de ses enfants; elle les mit au pensionnat des jésuites et loua pour elle-même un appartement dans la maison construite tout à côté. Quant aux Rostoptchine, c'est seulement à la fin de 1814 que, le comte ayant été relevé de ses fonctions de gouverneur de Moscou, ils vinrent s'établir à Pétersbourg.

Les trois familles étaient unies par les liens du sang, la princesse Golitsyne étant sœur de la comtesse Rostoptchine et se trouvant apparentée par son mari à la comtesse Golovine[1].

Mme Narychkine déclare que ces années 1814 et 1815 furent parmi les plus heureuses de son existence. Jamais les soirées intimes chez les Golovine n'avaient été si fréquentées. Cousins et cousines formaient un petit monde de dix à vingt ans qui n'engendrait pas la mélancolie, pendant que dans

1. La comtesse Golovine était fille du prince Nicolas Golitsyne (1728-1780) et de Prascovie Chouvalov (1734-1802).

une pièce voisine dames et messieurs devisaient. « Les petites réunions de la soirée étaient vraiment charmantes. On se rassemblait à huit heures dans un délicieux salon, tout rempli d'arbustes et de fleurs; les dames avaient leur ouvrage, les messieurs se mettaient à côté d'elles; et comme la société était composée presque toujours de gens d'esprit, la conversation s'y soutenait avec vivacité et enjouement[1]. »

C'est à travers ces conversations que la grâce de Dieu agit dans les cœurs. Le comte de Maistre était l'âme de ces réunions, qu'il égayait de sa verve et qu'il alimentait des richesses de son esprit si cultivé. On s'accorde à dire qu'il avait trop souvent le malheur de ne savoir pas résister au sommeil en plein milieu du salon ; et quelques caractères chagrins, connaissant mal la vie de travail et de privations du ministre de Sardaigne, le taxaient, bien à tort, d'impolitesse. Toujours est-il que plus d'un retour au catholicisme eut son point de départ dans un entretien de salon avec J. de Maistre. On allait ensuite au collège approfondir, consulter, discuter avec un P. Rozaven, un P. Grivel, un P. Jourdan ou quelque autre Français, et un jour le grand pas était fait.

Les deux années 1814 et 1815 marquent le temps de la moisson. Jusque-là quelques épis avaient mûri isolés, et dans cette société où catholiques

1. NARYCHKINE, *1812*..., p. 224.

et orthodoxes étaient habitués à la plus parfaite cordialité, on n'avait pas trouvé étrange que la conversion de la comtesse Tolstoï eût été suivie de celle de sa fille Catherine, la future princesse Lubomirska[1]; et chez la princesse Alexis Golitsyne comme chez sa sœur la comtesse Rostoptchine, qu'on savait catholiques l'une et l'autre, les réunions de famille et d'amis continuaient sans heurt ni malaise d'aucune sorte. Quant au gouvernement russe, il n'attacha pas d'importance à ces défections isolées, les considérant avec raison moins comme le résultat de l'influence des jésuites que comme le contre-coup du peu de prestige demeuré à l'orthodoxie en certains milieux.

Au reste, en Russie comme partout, tant que l'on faisait la guerre et que l'on n'avait pas réglé les comptes avec l'ennemi du dehors, on s'inquiétait assez peu des affaires religieuses, on se souciait médiocrement de savoir si les brebis du troupeau orthodoxe demeuraient bien toutes fidèles à leurs pasteurs.

Les choses changèrent en 1814. Paris pris, Napoléon déchu, les yeux des Russes se retournèrent vers la Russie, en même temps que les bataillons de la garde rentraient triomphalement à Pétersbourg. Et l'on s'aperçut que dans la haute

1. D'après une note manuscrite du P. Gagarine, la comtesse Catherine Tolstoï, qui épousa le prince Constantin Lubomirski, se convertit vers 1805. Elle mourut en 1870 à Varsovie. Elle eut un fils et six filles, dont une mourut religieuse au Sacré-Cœur. Une autre épousa le comte Ségur d'Aguesseau.

société les défections religieuses paraissaient vouloir se multiplier.

Jusque-là, dans la famille Protassov, on ne connaissait que deux catholiques : la princesse Alexis Golitsyne et la comtesse Rostoptchine. Voici qu'en novembre 1814 mourut, toute jeune encore, la princesse Wassiltchikov, née Véra Protassov ; et l'on apprit qu'elle aussi avait abjuré la religion grecque depuis quelques mois. Elle n'avait révélé son secret à personne, de crainte d'affliger son mari et de s'exposer aux reproches des siens ; mais la mort en avait brisé le sceau. Vers la même époque on sut encore que la quatrième des cinq sœurs, Mlle Barbe Protassov, était également passée à la religion romaine ; et le P. Jourdan, un des jésuites du collège, était connu pour être son directeur. Les jésuites étaient-ils donc pour quelque chose dans ces défections ? La question se posait ; les soupçons s'avivaient.

Chez les Golovine mêmes « trahisons ». A l'exception du Comte, toute la famille, la Comtesse et ses deux filles, se faisaient catholiques. Et dans l'élégant salon ouvert depuis longtemps à ce que Pétersbourg comptait de plus distingué, on pouvait craindre ou que les rapports se tendissent au point de perdre leur cordialité, ou que les discussions religieuses ne suscitassent d'autres transfuges. Sur le premier point un témoin oculaire nous rassure, toujours Mme Narychkine, qui, restée jusqu'au bout orthodoxe, ne perdait pas une seule

de ces soirées de famille. « Comme l'aînée [des Golovine], depuis comtesse Frédro, avait infiniment d'esprit et d'instruction, et que sa sœur Élizabeth, depuis mariée au comte Léon Potocki, était un ange de beauté et d'indulgence, ces deux âmes d'élite laissaient les autres en repos et ne témoignaient à nous autres schismatiques ni aversion, ni mépris. On continua donc à les aimer comme auparavant [1]. »

L'autre crainte était sans doute plus fondée. A mesure que le nombre des convertis augmentait, le grand problème se posait à l'esprit. Cette foi catholique qui avait illuminé la vie du chevalier d'Augard, cette foi où venait de mourir saintement Mme de Tarente, — et la maison des Golovine en était encore embaumée —, cette foi enfin que professait le comte de Maistre et dont il se faisait, à l'occasion, l'apologiste si convaincu, voilà que des parents proches, des amis très chers l'embrassaient, sans forfanterie, mais aussi sans crainte aucune du qu'en dira-t-on. La force de la vérité les attirait. La vérité serait-elle donc là? Car parmi ces orthodoxes qu'on voyait évoluer vers le catholicisme, il en était qui ne se laisseraient pas entraîner par le sentiment, et dont la haute intelligence réclamerait des sûretés avant de consentir à la démarche décisive.

C'était le cas de Mme Swetchine. Dans le salon

1. Narychkine, *1812...*, p. 250.

de la princesse Golitsyne où « elle primait par son esprit et son amabilité », on l'y entendait discuter fréquemment avec le comte de Maistre, et discuter si serré que cela dépassait d'ordinaire la portée des auditeurs. On la vit « lutter longtemps[1] ». Et de fait elle l'avoue elle-même dans le journal de sa conversion : « Je puis dire que j'ai redouté l'éloquence comme on peut fuir la magie quand on y croit ; que je me suis soustraite à l'ascendant du génie, comme à celui de l'amitié, et que j'ai écarté le sentiment comme complice de mes trop longues hésitations. Pour arriver à la vérité, j'ai emprunté au protestantisme sa marche, quoique mon but fût bien différent du sien[2]. » J. de Maistre estimait qu'elle allait jusqu'à l'exagération et lui reprochait d'être « née protestante », et de vouloir pousser trop loin la critique avant de se rendre à la lumière. « Vous croyez n'être pas convaincue, lui écrivait-il ; vous l'êtes depuis longtemps autant que moi. Vous croyez chercher la vérité ; cela n'est pas vrai du tout. Vous cherchez le doute... Vous disputez avec votre conscience ; elle vous pince ; c'est son métier[3]. »

Ces luttes d'âme de Mme Swetchine filtraient au travers de ses entretiens et de ses attitudes. On n'était pas sans en parler en dehors même des cercles d'intimes. Et de nouveau on se demandait

1. Narychkine, *1812...*, p. 229, 250.
2. Cité dans Latreille, p. 30, 31.
3. *Correspondance*, V, p. 121.

si, par delà le comte de Maistre, il n'y avait pas l'influence des jésuites. D'autant qu'un incident venait d'avoir lieu au Collège des nobles, qui défrayait toutes les conversations. Un enfant de quinze ans, fils du gouverneur d'Iaroslav, Michel Golitsyne, et propre neveu du ministre des cultes, venait de se convertir.

Élève depuis trois ans au pensionnat, le jeune Alexandre Golitsyne montrait les meilleures dispositions pour l'étude, et les problèmes religieux lui tenaient à cœur[1]. Plus d'une fois on l'avait entendu en parler avec ses camarades ou en ville ; mais ce n'était nullement pour exprimer des doutes au sujet de l'église orthodoxe. Il lui était fermement attaché et plaignait bien plutôt les protestants et les catholiques d'être séparés de son Église, qu'il considérait comme la véritable. Nature ardente et franche, un peu naïve sans doute, il ne désespérait pas de faire comprendre aux jésuites ses maîtres qu'ils avaient tort de vivre dans une religion fausse. Il s'en ouvrit quelque jour à son professeur le P. Folloppe, un Français qui enseignait au collège depuis huit ans. Le Père lui répondit qu'il était de très bonne foi dans la religion catholique, et que le jour où on lui prouverait qu'il était dans l'erreur, il n'hésiterait pas à se rendre à la lumière de la vérité. Piqué au jeu, l'enfant chercha les meilleurs arguments à servir

1. Cf. ms. des Archives de la Prov. d'Autriche, copie à la Bibl. slave. — GAGARINE, *Vie du P. Folloppe*, p. 35 et suiv.

à son professeur; il consulta des prêtres russes pour n'être pas à court de réponses aux objections que pourrait lui faire le jésuite. La curieuse controverse entre l'élève et le maître se prolongea quelque temps, l'enfant étudiant toujours avec plus d'ardeur les titres de l'Église orthodoxe, pour mieux remplir son rôle d'apologiste.

Un soir qu'il dînait en ville, l'occasion s'offrit pour lui de discuter avec un catholique sur les Églises séparées. En revenant au collège, il réfléchit avec anxiété aux arguments qui lui avaient été donnés en faveur de l'Église romaine et aux faibles réponses qu'il avait su articuler. Il commença de sentir que sa cause était mauvaise et se prit à douter d'être lui-même dans la vérité. Il se jeta aux pieds du crucifix et demanda à Dieu de lui pardonner et de l'éclairer. Le lendemain, le catéchiste russe étant venu faire son cours au collège, le jeune prince lui servit à son tour des objections sérieuses contre la foi orthodoxe; et le maître lui ayant demandé avec une pointe d'ironie de quelle religion il était, l'enfant de répliquer carrément: « Je suis de l'Église de Jésus-Christ, une, sainte, catholique et apostolique[1]. »

1. J. de Maistre raconte le fait un peu différemment. Le premier mouvement de conversion d'Alexandre Golitsyne aurait été provoqué par un remords à la suite d'une conversation avec un camarade nommé Mikhaïlov. Celui-ci, et non pas le jeune Golitsyne, serait allé dîner en ville et aurait entendu un des convives dire que la religion orthodoxe ne valait rien, et que la catholique elle-même avait de grands défauts. Rentré au collège, il rapporta

Il fallait plus de certitude à cette âme inquiète. Le jeune homme alla consulter de nouveau le P. Folloppe, et les rôles commencèrent d'être intervertis. Toutefois le Père, sentant que dans toute cette affaire une extrême prudence s'imposait, conseilla à son élève d'aller plutôt trouver un autre Père français qui ne fût pas son professeur[1]. Celui-ci fit comprendre au jeune prince qu'il était bien dangereux de parler de ces questions, étant donnés les oukazes très sévères de l'empereur ; que d'ailleurs il convenait de réfléchir longuement et surtout de prier avant de prendre la grande résolution d'embrasser une autre religion. Il lui donna dès lors le conseil de continuer à mener sa vie d'écolier sans y rien changer, d'aller aussi régulièrement que par le passé à l'église orthodoxe, mais de redoubler d'application au travail et de ferveur dans la prière.

C'était la voix de la sagesse. Alexandre Golitsyne l'écouta. Au bout de trois semaines il vint retrouver le Père et lui déclara qu'il était décidément catholique. Le Père essaya de nouveau de calmer son zèle de néophyte ; il lui représenta les conséquences graves que sa détermination amènerait sans doute et pour lui-même et pour le col-

le propos à son condisciple, qui jeta feu et flamme contre le catholicisme. Mais le soir il se repentit d'avoir ainsi parlé, et pria. La lumière pénétra alors en son âme.

1. Le nom est resté inconnu : ce pourrait bien être le P. Rozaven.

lège. On le retirerait immédiatement du pensionnat ainsi que son frère; que deviendrait alors son éducation et sa persévérance même? Quant aux jésuites, on les rendrait évidemment responsables, et peut-être le leur ferait-on payer cher.

Cette fois encore l'enfant parut disposé à entendre de si sages avis. Mais déjà il avait trop parlé à ses condisciples. L'un d'eux le trahit, probablement sans malice, à l'une de ses tantes, Mme Koutouzov. Invité à passer chez elle les vacances de Noël, il fit une petite esclandre, refusant un jour de baiser le crucifix dans une cérémonie orthodoxe. Sa tante comprit et lui demanda s'il était vrai qu'il fût catholique. Incapable de dissimuler, il fit une profession de foi sans réticence. Il chercha bien à mettre hors de cause les jésuites. Peine perdue. Le général Koutouzov instruisit le ministre des cultes. Quarante-huit heures plus tard les deux frères étaient retirés du Collège des nobles.

Le ministre Alexandre Golitsyne commença par réprimander de belle façon son jeune neveu et le fit comparaître devant des prêtres russes et jusque devant le métropolite Ambroise, pour l'amener à résipiscence. Rien n'y fit. Le général des jésuites fut mandé pour fournir des explications. Il ne put que reproduire le récit de l'enfant, et confia au ministre qu'il eût été particulièrement maladroit de la part des jésuites de chercher à convertir son neveu, alors qu'ils avaient pratiqué la plus grande

vigilance vis-à-vis des autres élèves. Golitsyne, déjà fort mécontent contre les jésuites, fit une scène au Père général. Celui-ci, pour couper court à de nouveaux soupçons, déclara que dorénavant on ne recevrait plus au pensionnat que des catholiques, et offrit même de le transférer à Polotsk pour la prochaine année scolaire. Mais aux yeux du ministre le mal était fait.

L'incident commençait à prendre des proportions inquiétantes. Plusieurs parents retiraient leurs enfants du collège. On en parlait en ville et l'on faisait de mauvais pronostics. La princesse Tourkestanov, habituée à mettre son ami Ferdinand Christin au courant de tous les potins de la capitale, lui mandait dès le 10 janvier 1815 : « Ce sont les jésuites qui, je le prévois, se feront chasser un de ces jours... On vient d'en écrire à l'empereur[1]. »

Alexandre Ier se trouvait pour lors au congrès de Vienne. La conversion d'un enfant de quinze ans lui apparut quelque chose d'assez insignifiant au regard des intérêts européens dont il avait présentement le souci. Il éluda la question, et les choses en restèrent là quelque temps. Nous dirons plus loin ce qu'il en advint au cours de cette année 1815. Elle commençait à peine.

L'histoire du jeune Golitsyne n'était en réalité qu'un épisode dans le mouvement de conversion

1. TOURKESTANOV, p. 153.

qui agitait alors la société. Beaucoup plus que des influences directes, l'ambiance avait agi sur cette âme : la fleur s'était épanouie sous l'irrésistible poussée de la sève catholique. Les jésuites se préoccupaient d'écarter la tempête que ces retours à l'unité risquaient de leur attirer. Au collège ils pouvaient encore agir pour réprimer les ardeurs juvéniles; mais au dehors ils étaient impuissants, et l'année 1815 ne fut pas moins féconde que la précédente.

Dès les premières semaines on parla d'une nouvelle conversion : celle de la princesse Lise Kourakine, née, elle aussi, Golitsyne. La princesse Tourkestanov l'annonce à Christin : « Elle est sous la direction du comte Maistre et paraît avoir adopté ses idées; car chaque dimanche elle est à la messe catholique [1]. » Elle y ajoute cette réflexion personnelle : « Je regarderai toujours comme une chose très déplacée que le ministre du roi de Sardaigne fasse le rôle de saint François Xavier [2]. » Toujours est-il que l'information était exacte.

La princesse Kourakine était alors une jeune femme de vingt-cinq ans, très répandue dans le monde, ne manquant pas une fête, pas une soirée, paraissant encore aux jours gras de 1815 au bal masqué chez la princesse Michel Golitsyne, et se costumant pour la circonstance en « prêtresse du

1. TOURKESTANOV, p. 170.

2. *Ibid.*, p. 171.

soleil »[1]. En ce temps-là les catholiques de Pétersbourg ne posaient point pour des rabat-joie, et cette attitude n'était pas indifférente à leur concilier des amitiés. Lorsque, un an plus tard, la même princesse Kourakine, emportée par le besoin de souffrir, s'enferma dans sa chambre et se brûla la main sur des charbons ardents, cette ferveur exagérée produisit le plus mauvais effet ; et Christin, catholique à gros grain, mais homme de grand bon sens chaque fois qu'il parlait de ces choses à sa correspondante, lui déclarait : « Une prosélyte comme la princesse Kourakine nuira beaucoup à la cause des catholiques ; et il faut convenir que cette aventure n'est pas propre à la servir [2]. » Ceci se passait six semaines après l'expulsion des jésuites. Heureusement pour eux !

Dans la famille Rostoptchine, seule la mère était catholique depuis quelques années, convertie, nous l'avons dit, à Moscou, en 1810. Les deux filles, âgées de dix-sept et quinze ans, terminaient leur éducation sous la conduite d'une parente éloignée. Depuis qu'elle habitait Pétersbourg, la comtesse s'était mise sous la direction d'un jésuite, le P. Jourdan. L'histoire ne nous dit pas quelle put être l'influence de la mère ou de son confesseur sur les deux enfants ; mais elle laisse supposer qu'elle fut discrète et ne violenta jamais ces jeunes

1. Tourkéstanov, p. 171.

2. *Ibid.*, p. 313.

âmes. L'aînée, Natalie, devenue plus tard Mme Narychkine, l'auteur des mémoires si documentés sur cette période, resta fermement attachée à l'orthodoxie, haineuse çà et là envers le catholicisme. La plus jeune, Sophie, qui devait épouser un jour le comte de Ségur, se convertit en cette année 1815, et entraîna à sa suite sa gouvernante, appelée, comme sa sœur, Mlle Natalie Rostoptchine.

Une fillette et une demoiselle de compagnie, il n'y avait pas encore en ces « apostasies » de quoi alarmer sérieusement la Russie. Il est vrai qu'elles se produisaient peu de temps après l'esclandre du jeune Alexandre Golitsyne. Elles dénotaient du moins que le mouvement n'était pas encore enrayé; et les jésuites se trouvant liés à tout ce monde, on continuait à leur en vouloir et à leur attribuer ce qui était, avant tout, l'œuvre de Dieu.

A l'automne ce fut bien autre chose. Coup sur coup deux retours eurent lieu qui émurent tous les salons : celui d'Élizabeth Golitsyne et celui de Mme Swetchine.

Élizabeth Golitsyne était l'unique fille de la princesse Alexis. Ses quatre frères avaient été ou se trouvaient encore au pensionnat des jésuites [1]; et l'on se rappelle que la princesse occupait un appartement de la maison construite en 1806 et mitoyenne au collège. Née en 1797, elle avait alors dix-huit ans.

1. Ces Golitsyne, enfants de la princesse Alexis, étaient cousins très éloignés d'Alexandre Golitsyne dont la conversion a été racontée dans les pages précédentes.

Sa cousine germaine, cette Natalie Rostoptchine dont nous parlions plus haut, en trace le portrait suivant : « C'était une âme d'élite, un cœur plein de mansuétude et d'innocence. Sans être jolie, elle avait beaucoup d'agréments dans la figure ; un teint d'une fraîcheur éblouissante, de beaux cheveux blonds, qui relevaient encore la vivacité de ses grands yeux noirs ; tout se lisait dans son regard : et l'esprit, et la gaieté, et la bonté. Malheureusement un peu trop d'embonpoint gâtait sa taille et nuisait à la légèreté de sa démarche et de sa danse. » Elle ajoute ce mot où elle se trahit elle-même : « Après sa conversion, elle perdit sa fraîcheur, sa santé et sa gaieté[1]. »

La princesse Alexis convertie depuis l'année 1800 n'en voulut rien dire à sa fille avant qu'elle n'eût quinze ans. Elle garda plus longtemps encore le silence vis-à-vis de ses fils. Élizabeth, à cette annonce, « fondit en larmes sans prononcer une seule parole ». Elle en fait elle-même l'aveu[2]. Larmes de dépit et de profonde douleur. A dater de ce jour, elle conçut contre la religion catholique et contre les jésuites une haine implacable. « Ma cousine, déclare Natalie Narychkine, avait une aversion bien plus grande encore que la mienne contre le catholicisme. » Ce n'était pas peu dire. Ame non moins ardente que son jeune cousin

1. Narychkine, p. 82, 251.

2. Cf. Vie par Aug. Golitsyne, p. 12.

Alexandre, elle signa un jour le serment de ne jamais changer de religion. Et chaque soir, durant près de quatre ans, elle le renouvela. Un jour les convenances mondaines la firent entrer à l'église Sainte-Catherine. Il s'agissait d'assister aux funérailles d'un prêtre italien qu'elle avait eu comme professeur. Ce fut l'heure de la grâce. Elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Tu hais cette église ; tu en feras partie toi-même. Tu hais les jésuites ; n'oublie pas que la haine est un péché. » A dater de ce jour, il paraît qu'elle pria tous les jours pour eux.

L'été vint. La famille entière alla passer les mois de la belle saison à la campagne près de Smolensk. Au retour, la lecture d'un opuscule de la comtesse Rostoptchine, sa tante, sur la religion catholique, amena en son âme le rayon de lumière décisif. Elle alla trouver sa mère et lui annonça sa détermination. C'était le 5/16 octobre 1815. Trois jours après, le P. Rozaven entendait pour la première fois sa confession. « Je trouvai, écrit la nouvelle convertie, une tranquillité et une paix que je n'avais jamais connues. » Aux yeux de sa cousine Rostoptchine, c'était un « acte de folie »[1].

La conversion de Mme Swetchine suivit celle-là de quelques jours. Ce n'était plus l'appel foudroyant

1. Narychkine, p. 252. — La princesse Elizabeth Golitsyne devint plus tard religieuse du Sacré-Cœur et après avoir rempli les plus hautes charges dans la Société, elle mourut dans la mission d'Amérique.

de la grâce, mais la lente transformation, le travail consciencieux d'une raison parfois raisonneuse, la conversion savante, dirait-on. Il lui fallut, avant de se décider, réfléchir plusieurs années, lire, se documenter ; et le comte de Maistre avait peine à comprendre qu'il fût besoin de dépouiller les vingt-quatre volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury pour signer le *Credo* catholique. C'est pourtant par cette voie que Mme Swetchine entendait arriver. La grâce certes touchait les fibres de son cœur ; elle ressentait les puissants attraits de la vérité. A son amie intime, Mlle Roxandre Stourdza, plus tard comtesse Edling, elle écrivait en mai 1814 ce billet où perce un travail d'âme : « Je m'étonne de ma frivolité dans ces deux dernières années ; et si la grâce achève son ouvrage, peut-être me sera-t-il permis de regarder en pitié la ferveur incertaine, troublée, et cependant si vive, qui remplit aujourd'hui mon cœur. L'horizon s'étend, ses teintes deviennent toujours plus chaudes ; l'amour allège toujours davantage le poids du sacrifice et ôte à sa terreur. Ah ! quelle douceur de se mouvoir, même en espérance, dans une sphère dont l'infini est le premier signe, où tout est liberté, confiance et dévouement [1] ! » Mais élevée d'abord sans christianisme et dans une atmosphère d'incrédulité, puis ayant fait un premier pas, qui était de pratiquer la religion grecque, elle tenait à n'admettre

1. *Lettres de Mme Swetchine,* I, p. 103.

un nouveau changement qu'après s'être entourée de toutes les sûretés humaines. Elle vit, c'est son biographe, M. de Falloux[1], qui en fait la remarque, qu'entre l'église latine et l'église grecque il s'agissait moins d'une question dogmatique que d'un point d'histoire; laquelle des deux avait le droit de se dire l'héritière des apôtres et l'épouse de Jésus-Christ? Les documents historiques devaient donner la clef du problème. Quand une fois elle la posséderait, sa conscience saurait lui faire accomplir la dernière étape.

Ayant longuement discuté avec J. de Maistre, médité, prié aussi, et subi la pieuse influence de la princesse Alexis Golitsyne, elle résolut de triompher une bonne fois de ses incertitudes. Pendant l'été de 1815, elle s'en fut à la campagne que le prince Bariatinski possédait non loin de Pétersbourg, sur les bords du golfe de Finlande. En cette retraite solitaire elle creusa sans répit l'histoire de l'Église, traça de son écriture fine et serrée quatre cent cinquante pages in-folio de notes relatives à ses lectures. Enfin, le 31 août, le premier rayon du ciel pénétrait en son âme. « Jour heureux, écrivait-elle, où les ténèbres de mon esprit se sont dissipées quelque peu au *fiat lux* qu'une voix céleste fait résonner au plus profond de ma conscience. »

Le 8 novembre (n. s.), revenue à Saint-Pétersbourg, elle abjurait entre les mains du P. Rozaven.

1. Falloux, I, p. 185.

Dans la suite elle ne cessa chaque année de saluer cette date comme on fête un anniversaire de naissance. « Jour mille fois béni, 8 novembre, anniversaire bien-aimé »[1], notait-elle plus de trente ans après. Elle n'oublia pas davantage ceux à qui, après Dieu, elle devait son bonheur : le comte de Maistre et la princesse Golitsyne. A cette dernière elle écrivait de Paris l'aveu que voici : « Vous êtes mêlée une fois pour toutes aux grâces dont le bon Dieu m'a comblée ; je n'en reçois jamais une sans remonter à la première, où je vous retrouve comme un ange tutélaire, dont la miséricorde divine m'a réservé le secours[2]. » Quant au comte de Maistre, elle lui conservait pendant les six années qui lui restaient à vivre, un invariable attachement. Elle eût souscrit sans doute à ces lignes où Mme Narychkine entendait résumer l'histoire de sa conversion : « Malgré son esprit et sa science, elle aussi fut séduite et par les jésuites et plus encore, je crois, par le comte de Maistre, qu'elle aimait et estimait particulièrement[3]. »

L'abjuration de Mme Swetchine dut être la dernière que les jésuites reçurent à Pétersbourg. Leur collège et leurs œuvres dans la capitale étaient à la veille de disparaître. Quelle part était la leur en ces conquêtes du catholicisme que nous venons d'esquisser ? Les faits, comme aussi les témoignages

1. Falloux, I, p. 187.
2. *Lettres*, I, p. 452.
3. Narychkine, p. 250.

contemporains, le laissent entendre. Nous y reviendrons pour ne masquer aucune responsabilité dans ce qu'on a appelé un « abus de confiance [1] ». Quant à l'étendue de ces conquêtes, c'est encore Mme Narychkine qui nous fournit une précision ; et les chiffres, peu impressionnants, qu'elle donne, comprennent, il est bon de le remarquer, les nombreuses conversions qui se décidèrent après le départ des religieux. « Quelques femmes de chambre, cuisinières et blanchisseuses se rangèrent aussi au nombre des néophytes de la nouvelle Église. Je crois pourtant que le nombre de ce petit troupeau se borna à deux ou trois cents brebis au plus ; quant aux moutons, il n'y en eut certainement pas plus de cinq [2]. » Le prince Viazemski dit quelque part : « Une goutte d'eau dans l'océan [3]. »

Y avait-il de quoi mettre en péril grave l'Église russe ?

1. Oukaze d'expulsion, 20 déc. 1815.
2. Narychkine, p. 252.
3. *Œuvres*, I, Préf. p. xxi.

CHAPITRE II

LE CHATIMENT

Le ministre Alexandre Golitsyne. — Le tsar conquis au mysticisme. — La baronne de Krüdener. — L'hôtel Montchenu et le traité de la Sainte Alliance. — « Société amie » et « sociétés ennemies ». — Examen de catéchisme. — Alexandre Divov. — Situation « bien tracassée ». — Apaisement. — Les jésuites épiés. — Le retour d'Alexandre. — La nuit du 20 au 21 décembre 1815. — Détention à vue. — Expulsion. — Jugée dans les salons. — Chez les catholiques. — « Bataillon frappé pour cause de valeur. » — Les jésuites et les conversions. — L'impression à Rome. — L'héritage des âmes.

Les conversions retentissantes de Mme Swetchine et de la jeune princesse Élizabeth Golitsyne ne furent probablement connues à Pétersbourg que dans les premiers jours de l'année 1816. Et de même les excès de ferveur de la princesse Lise Kourakine furent postérieurs aux événements que nous devons maintenant raconter. Ils ne les provoquèrent donc pas. Point n'en était besoin. Les conquêtes du catholicisme avaient, sans cela, fait assez de bruit pour mériter un châtiment. Tout le faisait prévoir ; il se présenta cependant avec la soudaineté de l'éclair.

Tant qu'il n'avait été que procureur général du Saint-Synode, sept années durant, le prince Alexandre Golitsyne avait entretenu avec les jésuites de Pétersbourg d'excellentes relations. Il n'omettait pas une occasion de venir applaudir aux progrès des jeunes pensionnaires, parmi lesquels il comptait toujours plusieurs neveux. Nommé ministre des Cultes en 1810, il n'avait au début rien changé de ses habitudes. Ses nouvelles fonctions devaient, semble-t-il, le tenir encore moins à l'écart de ce qui touchait au catholicisme. Par malheur, nous l'avons dit, cet esprit frivole et sans principes assurés ne disposait d'aucune force de résistance en face de l'invasion du mysticisme. Il en fut à la fois la victime et l'apôtre.

Un jour, bien longtemps après, il raconta à la comtesse Edling sa plus belle conquête, celle de l'empereur en personne. Le récit qu'en a laissé la comtesse mérite de trouver ici sa place.

« Ce fut à l'époque de la prise de Moscou que, se sentant troublé jusque dans le fond de son âme et ne trouvant de consolation nulle part, il avoua au prince Golitsyne, compagnon de sa jeunesse, que rien ne parvenait à éclaircir les sombres nuages qui l'obsédaient. Golitsyne, le plus léger, le plus brillant, le plus aimable des courtisans, était revenu depuis peu à des idées sérieuses, et se livrait à la lecture de la bible avec tout le zèle d'un nouveau converti. Il proposa timidement de puiser des consolations à la même source. L'empereur ne

répondit rien ; mais quelque temps après, entrant un jour chez l'impératrice, il lui demanda si elle avait une bible à lui prêter. Fort étonnée de cette demande inattendue, elle lui donna celle qu'elle possédait. Rentré chez lui, l'empereur se mit à lire et se sentit transporté dans une sphère nouvelle[1]. »

L'impérial néophyte, sur qui les événements de 1812, l'invasion foudroyante et le recul désastreux de la grande armée, avaient produit l'impression du merveilleux, dévoilait à quelques intimes le fond de son âme transfigurée. Tel ce billet daté de Polotsk, 25 janvier 1813 :

« Ma foi est sincère et ardente. Elle se raffermit tous les jours et me fait goûter des jouissances que j'ignorais totalement. Mais ne croyez pas qu'elle date de ces derniers temps : il y a plusieurs années déjà que je cherchais cette voie. La lecture de l'Écriture, que je n'avais connue que très superficiellement, m'a fait un bien difficile à rendre en paroles. Si j'ai regretté quelque chose dans nos conversations, c'est que trop souvent elles deviennent purement politiques, tandis que mon cœur désirait avec ardeur qu'elles soient spirituelles. Adressez vos prières à l'Être suprême, à Notre Sauveur, et au Saint-Esprit qui émane d'eux, pour qu'ils me guident, me raffermissent dans la seule voie qui mène au salut, et me donnent les facultés nécessaires pour achever ma tâche publi-

1. Edling, p. 77.

que, en rendant ma patrie heureuse, mais non dans le sens vulgaire. C'est à avancer le vrai règne de Jésus-Christ que je place toute ma gloire. Tout à vous[1]. »

Un souverain qui, en pleine poursuite de l'ennemi, trace des lignes comme celles-là, est un saint Louis, à moins qu'il ne soit un idéologue exalté. Or ce billet était adressé à Kochélev.

Pendant qu'à Pétersbourg la franc-maçonnerie et la société biblique, « machine socinienne »[2], disait J. de Maistre, se répandaient et prenaient consistance, pendant que le mysticisme envahissait les esprits, Alexandre voyageait en Angleterre ; il y questionnait les quakers en renom sur la mission religieuse des femmes dans l'Église. L'âme encore pleine de leurs enseignements, il faisait à Heilbronn la connaissance de la trop fameuse baronne de Krüdener ; et cette première rencontre était décisive. « Comme si elle avait lu dans mon âme, avouait-il à la comtesse Edling, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes, qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis longtemps[3]. » Dès lors il était subjugué par le prestige de cette visionnaire. Elle pouvait avec assurance lui tenir le langage suivant : « Aucun subterfuge, aucune retraite de la nature ne m'échappe quand il est nécessaire, car Dieu lui-même m'instruit, il me révèle votre

1. Grand-duc NICOLAS MIKHAILOVITCH. *Alexandre Ier*, t. II, p. 6.
2. *Correspondance*, t. V, p. 150.
3. EDLING, p. 232.

cœur là où je dois lui être utile. J'ai guidé dans ces voies bien des âmes : elles m'ont fait souffrir beaucoup ; presque toutes s'arrêtent et affligent le Seigneur par des réserves, des oppositions de volonté, qui leur paraissent insignifiantes et qui font les grands retards... Enfant et héros à la fois, jetez-vous donc dans le cœur du Christ, laissez-le faire, demandez-lui, s'il le faut, un signe pour vous donner pleine conviction que je suis chargée par lui de cette mission du cœur... Vous qui êtes si grand, si enfant, je vous le dis sans crainte, vous ne pourrez avancer sans moi, autant que Dieu veut que ce soit moi, je l'ai vu dans tant de conduites spirituelles [1]. » Alexandre pouvait-il résister à pareille influence ?

Pendant les Cent-Jours, le tsar avait fixé son quartier général à Heidelberg et demandé à Mme de Krüdener de s'y établir aussi. C'est là qu'il recevait ses directions. Quand il fut à Paris après Waterloo et résidant à l'Élysée, la baronne le suivit et s'installa dans l'hôtel Montchenu, faubourg Saint-Honoré, « pour mieux tenir dans ses filets son nouvel adepte » [2]. L'empereur possédait la clef qui faisait communiquer les deux jardins, et presque chaque soir les « entretiens spirituels » venaient illuminer l'âme du souverain et préparer le traité de la Sainte-Alliance, dans lequel il voyait un

1. Grand-duc NICOLAS MIKHAILOVITCH, *Alexandre Ier*, t. II, p. 217 et suiv.

2. *Ibid.*, t. I, p. 155.

hommage solennel de toute l'Europe à la religion du Christ[1].

D'autres esprits plus calmes auguraient de cette convention avec beaucoup moins d'enthousiasme. Elle était, à leur sens, une phase de la « grande révolution religieuse devenue inévitable en Europe et déjà fort avancée ». Et J. de Maistre, écrivant au comte de Vallaise, lui confiait ses inquiétudes. « L'esprit qui l'a dictée n'est ni catholique, ni grec, ni protestant; c'est un esprit particulier que j'étudie depuis trente ans, mais dont le portrait tiendrait trop de place; il me suffira de dire qu'il est aussi bon dans les communions séparées que mauvais chez nous. » Et soucieux d'indiquer le remède approprié au mal, il soulignait la nécessité de l'éducation religieuse et l'importance à cet égard du rétablissement des jésuites dans l'univers. « Nous avons besoin d'une société amie contre les sociétés ennemies. Les Princes qui ne voudront pas croire cette vérité, ni se rappeler (ce qui est passablement clair) que les hommes ne se font qu'avec des enfants, s'en repentiront un jour cruellement, mais trop tard[2]. »

Il y avait là des allusions très claires à ce qui se passait à Saint-Pétersbourg. Tandis que, sur les bords du Neckar ou de la Seine, Alexandre s'exaltait au contact de Mme de Krüdener, dans sa

1. Cf. EYNARD, *Vie de Mme de Krüdener.*

2. *Correspondance,* t. V, p. 166, 167.

propre capitale les jésuites et leurs amis usaient de leur influence pour combattre l'illuminisme et la maçonnerie, assurés de contribuer par là à soutenir à la fois la religion et le pouvoir civil. Lutte honorable, mais périlleuse ; car on s'attaquait à forte partie. Les semeurs de doctrines nouvelles sentaient se dresser en face d'eux une force sur laquelle on n'était pas habitué à compter en Russie, la force catholique. Et cette force se cristallisait naturellement autour de l'église Sainte-Catherine et du collège, autour des jésuites. Entre beaucoup d'indices convergents, une preuve trop claire en était l'opposition manifestée par le P. Brzozowski à la société biblique, alors que les hauts dignitaires du clergé orthodoxe et le métropolite latin lui-même, Mgr Siestrzencewicz, n'avaient pas marchandé leur approbation.

Les jésuites devenaient suspects : ils prenaient le contre-pied des personnages en vue dans l'Église russe, du procureur du Saint-Synode, des évêques. C'est donc qu'ils en voulaient à l'orthodoxie même. Au reste, depuis un an au moins ils ne parvenaient pas à cacher leur jeu. Un fait, insignifiant en soi, un examen de catéchisme orthodoxe au Collège des nobles, avait déchiré le voile.

Cet enseignement, nous l'avons dit, avait toujours été une source de tracas. Dénués d'autorité sur leurs élèves autant que de méthode pédagogique, enseignant indistinctement la même chose aux petits comme aux grands, les professeurs qui

s'étaient succédé n'avaient obtenu que de piètres résultats. Le métropolite russe et le ministre des Cultes, qui maintenant joignait à ses fonctions celles de ministre de l'Instruction publique, devaient assister à un exercice solennel. Le catéchiste soigna la préparation, mais à sa manière. Quatre jours avant l'examen, il dicta une soixantaine de questions plus compliquées que celles étudiées pendant l'année, et dit aux enfants de préparer eux-mêmes les réponses, leur promettant que tout irait à souhait. Il arriva ce qu'on devait attendre : un échec complet. Le ministre et l'archevêque se retirèrent fort mécontents. A quelques jours de là, le catéchiste fut mandé au ministère pour rendre compte de l'ignorance de ses élèves. Il l'expliqua en faisant retomber la faute sur les Pères, qui, dans l'espoir de convertir au catholicisme, ne donnaient pas aux enfants orthodoxes le moyen d'étudier leur religion [1].

Si le prince Golitsyne n'avait eu que cette dénonciation à la charge des jésuites, peut-être son ancienne amitié pour eux l'eût-elle retenu d'en faire trop de cas. Mais elle venait fort à propos corroborer d'autres dires ou projeter la lumière sur d'autres faits.

Récemment un enfant, élevé à Moscou par un prêtre français émigré, s'était converti. Il s'appelait Alexandre Divov [2]. Ne reculant devant aucun

1. *Biblioth. slave :* Transport des jésuites... ms de Vienne.

2. *Ibid.*

sacrifice pour jouir de la liberté de pratiquer sa religion, il s'était résolu à quitter sa famille et à se rendre en Amérique. Il dut passer par Pétersbourg et s'y arrêter quelques jours ; il y fit la connaissance des Pères du collège. Quand il fut parti, le bruit se répandit qu'il avait été converti par les jésuites, et aucune voix autorisée ne vint le démentir. Tout paraissait au contraire l'accréditer. C'était le temps où, dans la société, les conversions commençaient à faire quelque tapage. La princesse Tourkestanov, dans ses lettres à Christin, plaisantait la piété des nouvelles catholiques, le « redoublement de ferveur qui ne ressemble plus à rien » chez la comtesse Tolstoï, le régime qu'elle voudrait faire suivre à sa famille, et auquel « ses filles ne peuvent pas mordre »[1].

Bientôt ce fut l'affaire du jeune Golitsyne. Celle-là fit scandale et confirma tous les soupçons : les jésuites étaient pris sur le fait d'avoir causé, disait-on, l' « apostasie » d'un enfant orthodoxe confié à leurs soins. Le cas était grave et ne prêtait plus à sourire.

Quelques semaines ne s'étaient pas écoulées qu'à Pétersbourg on prévoyait ce qui arriverait. Les correspondances du temps, dénuées d'apprêts, nous dévoilent les bruits qui circulent, ce qui se dit, ce qui se fait, ce qui se prépare. C'est encore la princesse Tourkestanov, qui, ayant reçu les confidences

1. Tourkestanov, t. I, p. 120.

du ministre Golitsyne, écrit à Christin : « Vous avez tort de croire que les jésuites ont des amis à Saint-Pétersbourg, et surtout des amis puissants ; ce sont leurs ennemis qui le sont et qui finiront, sinon par les expulser de Russie, du moins par les priver de leur pensionnat de Pétersbourg[1]... » Et Christin, habitant Moscou et jugeant les choses avec le recul que lui permet la distance de Pétersbourg, lui répond : « On cherche de faux prétextes pour les chasser. On veut leurs biens ; on les aura[2]. »

On n'est encore qu'en février 1815 ; mais le ciel est déjà très sombre. Le P. Billy, digne vieillard de soixante-quinze ans, résidant à Pétersbourg et conseiller du Père général, informe confidentiellement le P. de Clorivière, provincial de France, que la situation est « très précaire et bien tracassée[3] ». D'après lui, la principale cause en serait la jalousie des prêtres et des évêques russes. Le bruit court même que l'affaire du jeune Golitsyne serait un coup monté par les popes d'accord avec le ministre. Ce sont eux qui auraient incité l'enfant à discuter religion avec ses maîtres, pour pouvoir en prendre prétexte et accuser les religieux de prosélytisme flagrant[4]. Faut-il voir une légende dans cette odieuse version de l'élève transformé en agent

1. TOURKESTANOV, t. I, p. 153.

2. *Ibid.*, p. 166.

3. *Bibl. slave*, archiv.

4. TOURKESTANOV, t. I, p. 154.

provocateur ? L'histoire ne le décide pas. Elle dit seulement que certaines gens y songèrent alors.

Accusation plus grave, celle de la princesse Tourkestanov : « On dit le primat Siestrzencewicz à la tête des ennemis de ces Révérends Pères[1]. » Celle-là étonne moins, sans pour cela diminuer le scandale. Lorsque tout sera fini, les jésuites expulsés et leurs biens confisqués, J. de Maistre dira sa pensée intime ; il déclarera sans ménagements : « Le véritable auteur de tout le mal est notre malheureux archevêque, félon envers son église et protestant masqué. S'il fallait absolument toucher la main de cet homme, je mettrais un gant de buffle[2]. »

Le jeune Alexandre Golitsyne ayant été retiré du collège et mis, ainsi que son frère, à l'école des Pages de l'empereur, les clameurs s'apaisèrent. Pendant plusieurs mois le silence se fit. Les jésuites, conscients d'avoir peut-être manqué de prudence, évitaient tout ce qui pouvait rallumer des soupçons : aucun élève orthodoxe nouveau n'était plus admis au pensionnat. De leur côté, leurs adversaires épiaient les occasions de les prendre en défaut. Mais l'attention était encore une fois portée sur d'autres théâtres.

Napoléon débarquait à Cannes et paraissait vouloir jouer quitte ou double avec les puissances

1. TOURKESTANOV, t. I, p. 171.

2. *Corresp. diplom.*, t. II, p. 305.

coalisées qui l'avaient battu naguère. Le dernier acte de la tragédie fut court. Waterloo en marqua le terme. Puis ce fut le Congrès de Vienne.

Pendant tout ce temps, le bien continuait à se faire à l'ombre de l'église Sainte-Catherine, mais sans bruit et sans esclandre. Durant le carême, les exercices de la retraite se donnaient comme par le passé aux diverses « nations ». On y ajoutait même pour les catholiques ne parlant que le russe des prédications en cette langue. L'assistance était considérable, et l'on y remarquait bien des orthodoxes. Le ministre des Cultes laissait faire, n'ayant pas le moyen de s'y opposer. Il ne cessait pourtant d'épier. Le 7 août il mandait, par l'intermédiaire du métropolitain, qu'on lui remît un sermon du P. Balandret, dans lequel il avait été question de la franc-maçonnerie et de la société biblique [1].

On voulait inaugurer le régime inquisitorial : l'essai ne donna rien. On attendit encore, en se contentant d'accumuler les griefs contre les jésuites, de relever surtout les indices de conversions nouvelles. C'était sur ce terrain qu'on les attaquerait avec succès le jour venu. Tant que le tsar était à Vienne, il n'y avait rien à faire : Sa Majesté avait traité d'enfantillage l'affaire du jeune Golitsyne. Plusieurs fois elle avait donné des marques de mécontentement pour la manière dont ses ministres avaient dirigé l'État en son absence. Il fallait

1. ZALENSKI, t. II, p. 218.

veiller à ne pas l'importuner. Mais une fois rentré, on lui ferait entendre le péril qu'avait couru et que courait encore l'orthodoxie. « On espère, notait J. de Maistre, obtenir de Sa Majesté Impériale, à son arrivée, quelques mesures de rigueur[1]. »

Dès le milieu d'octobre, on parla du retour prochain d'Alexandre Ier. Les uns, le plus grand nombre, l'attendaient avec impatience : il était le « bien-aimé » de son peuple. Mais l'enthousiasme souffrait des exceptions. Le souverain s'était « fait précéder de quelques exemples de sévérité[2] ». Ceux-là qui l'avaient méritée, et quelques autres encore, qui ne se sentaient pas la conscience à l'aise, se demandaient ce que l'avenir leur réservait. « On s'attend à beaucoup de choses nouvelles », annonçait dans son rapport notre chargé d'affaires à Pétersbourg, le comte de la Moussaye.

Les jésuites, eux, n'avaient eu jusque-là qu'à se louer de la bienveillance impériale. De sentir le tsar à proximité et à même de juger directement leur manière d'agir les rassurait sur l'avenir. Une seule appréhension subsistait : on le savait chaud partisan de la société biblique et fortement teinté d'illuminisme ; c'étaient de dangereux points de contact avec son ministre Golitsyne et avec d'autres adversaires du catholicisme. Tout de même, le lendemain du retour, « la grande âme » étant rentrée

1. *Correspondance*, t. V, p. 166.

2. Le comte de la Moussaye au Ministre des Affaires Etrangère à Paris : *Archiv. Min. Aff. Etrang.*, Russie, t. CLV, pièce 139.

« dans son grand corps », et Sa Majesté ayant « repris les rênes, déjà un peu flottantes, avec beaucoup de grâce et de vigueur »[1], c'est de tout cœur que le Père général entonna le *Te Deum* à Sainte-Catherine (2 décembre).

Ce devait être le dernier : moins de trois semaines après, les jésuites seraient expulsés de la capitale.

On cherche quelles ont pu être, durant cette première quinzaine de décembre, les influences qui s'exercèrent sur le souverain, quel travail s'opéra en son âme, quel besoin il éprouva de sabrer les abus qu'on lui signalait, sans même avoir pris le temps de les contrôler, cédant à ce penchant qu'ont les caractères faibles, à se décider trop vite aujourd'hui par crainte de n'avoir plus demain le courage de le faire. La comtesse Edling, toujours à la cour et très habile à discerner les moindres symptômes d'une crise morale, décrit ainsi Alexandre Ier à son retour de Vienne : « Trois ans de succès et de gloire ne parvinrent point à l'éblouir. Détrompé au contraire sur les hommes et les destinées humaines, il commença à éprouver ce découragement involontaire qui s'empare ordinairement des âmes pures vers la fin de leur carrière. Livré à cette solitude du cœur, qui fait le tourment de la vie sur le trône, Alexandre devint défiant, sans que sa bonté naturelle en

1. De Maistre, *Corresp.*, t. V, p. 180.

fût altérée[1]. » Et le comte de la Moussaye, se bornant à observer les résultats, adressait le 25 décembre (n. s.) au gouvernement français les renseignements suivants : « Dans une dépêche datée du 13 octobre, j'ai rendu compte à Votre Excellence des divers sentiments avec lesquels l'empereur était attendu dans sa capitale. L'événement n'a pas démenti les craintes que son retour faisait naître. Jusqu'à présent il ne s'est occupé que de punir. Huit gouverneurs de provinces ont été destitués. Deux sont traduits devant les tribunaux. Plusieurs officiers ont perdu leurs commandements... On peut facilement prévoir de nouveaux orages[2]... »

La mesure qui, huit jours après, le 20 décembre 1815 (1er janvier 1816) frappa les jésuites de Pétersbourg, s'encadre aisément dans les prévisions du chargé d'affaires français.

Dans la nuit du 20 au 21 décembre, à trois heures du matin, le général Viazmitinov, gouverneur militaire, vint en personne, escorté d'une troupe de soldats, se présenter à la porte du collège[3]. Il y plaça deux sentinelles et se fit conduire à l'appartement du Père général. Deux gardes furent postés dans l'antichambre, et deux autres pénétrèrent

1. Edling, p. 251.

2. *Paris, Archiv. Min. Aff. Etr.*, Russie, t. CLV, pièce 149.

3. *Bibl. slave*, Transport des jésuites..., ms. de Vienne. — Zalenski, t. II, p. 223 et suiv. — L'oukaze d'expulsion est dans *P. S. Z.*, t. XXXIII, n° 26032, p. 408. — Trad. franç. dans Zalenski, t. II, p. 420.

chez le P. Brzozowski avec l'officier supérieur. On eût dit qu'il s'agissait de l'arrestation d'un malfaiteur dangereux. Viazmitinov donna lecture au Père de l'oukaze signé le jour même par l'empereur. Les jésuites étaient accusés « d'avoir entrepris de troubler la religion grecque dominante dans l'empire, d'avoir abusé de la confiance qu'ils avaient obtenue, en détournant du culte orthodoxe des jeunes gens qui leur avaient été confiés et quelques femmes d'un esprit faible et inconséquent[1], et en les attirant à leur église ». Le crime était grand : il aboutissait — le document officiel le disait en termes tragiques — « à semer la zizanie et l'animosité dans les familles, à détacher le frère du frère, le fils du père, la fille de la mère, à faire naître des divisions parmi les enfants de la même Église » ; et Sa Majesté considérait « comme un devoir sacré d'arrêter le mal dans son origine ».

1. J. de Maistre, en transmettant quelques jours plus tard à son gouvernement le texte français de l'oukaze, notait à propos de ce passage :

« Vous lirez ensuite, monsieur le Comte : « Quelques femmes « d'un esprit faible et inconséquent ». Le texte russe dit : « Quel- « ques personnes du sexe le plus faible », et la Gazette officielle de Saint-Pétersbourg (édition allemande) répète : *Einige Personen des schwachern weiblichen Geschlechts.* Je ne sais comment on s'est permis une traduction qui servira cependant de texte à toute l'Europe. Ce qu'il y a de bon, c'est que les dames que ce texte frappe, et que tout le monde connaît parfaitement, sont bien ce qu'on peut imaginer de plus distingué en vertu, en esprit, et même en connaissances, sans parler du rang, qui est cependant quelque chose. Mille badauds en Europe croiront cependant, sur la traduction française, qu'il s'agit ici de quelques vendeuses de pommes. » (*Correspondance*, t. V, p. 208.)

En conséquence, l'administration de l'église catholique de Sainte-Catherine devait être rétablie dans l'état où elle se trouvait sous Catherine II et jusqu'en 1800. Tous les religieux jésuites devaient quitter immédiatement Pétersbourg ; dorénavant l'accès des deux capitales leur était interdit. L'oukaze ajoutait que les mesures étaient prévues pour éviter de fâcheuses interruptions, soit dans le service religieux, soit dans l'instruction de la jeunesse.

En effet, tout avait été combiné avec soin. En cette nuit du 20 au 21 décembre, les jésuites ne furent pas seuls à être réveillés par la police impériale. Un dominicain, prieur du couvent de Zabiala, le P. Justin Sokulski, se trouvait à Pétersbourg depuis plusieurs mois pour un procès où son ordre était engagé. Un soldat se présenta chez lui et l'invita à venir immédiatement chez l'archevêque Siestrzencewicz. Il y trouverait le ministre des Cultes, qui avait une communication urgente à lui faire. Le religieux obéit, inquiet lui-même de ce qui l'attendait à cette heure insolite. Quand il fut chez l'archevêque, le prince Golitsyne lui donna lecture de l'oukaze portant expulsion des jésuites et le chargea de prendre, dès six heures du matin, possession de l'église Sainte-Catherine.

Pendant ce temps, au collège, le P. Brzozowski ayant entendu l'arrêt qui frappait la Compagnie, s'était contenté de répondre : « La volonté de Sa Majesté Impériale sera exécutée. Mais ma con-

science ne me reproche rien qui ait pu provoquer cette disgrâce. Dieu m'en est témoin. » Puis l'opération policière s'était complétée. Les scellés avaient été apposés sur les papiers et archives du Père général ; tout fut dans la suite confisqué et jamais rendu. Les soldats furent répartis dans la maison pour garder à vue tous les Pères. Dans chaque chambre on en mit un. On en posta aussi dans les corridors, en leur donnant la consigne d'empêcher toute communication des religieux entre eux ou avec leurs élèves.

A six heures du matin, des catholiques, ignorant ce qui s'était passé, vinrent comme d'ordinaire pour assister à la messe. Leur surprise fut grande de trouver l'église fermée et la porterie du collège gardée militairement. On devina la réalité, et la nouvelle de la captivité des Pères se répandit aussitôt en ville.

De son côté le dominicain Sokulski vint également, comme il en avait reçu l'ordre, pour prendre possession de l'église. Trouvant porte close, il se rendit chez le général gouverneur Viazmitinov pour avoir des instructions. Le général revint au collège avec le religieux, l'y introduisit lui-même, lui fit remise de l'église aussi bien que de la maison, et laissa au colonel Aderkass, commandant de la petite troupe d'occupation, le soin de l'y installer. En même temps le religieux fut autorisé à communiquer avec le P. Czyz, recteur du collège, et avec le P. Krukowski, économe. Il en profita

immédiatement, et tout en compatissant au malheureux sort des Pères, il commença par leur découvrir la cause de leur détention : ils l'ignoraient encore, l'oukaze ne leur ayant pas même été lu. Ils surent ainsi qu'ils allaient être expulsés. Pendant la journée la consigne ne se relâcha pas un instant. Les jésuites eurent défense absolue de quitter leurs chambres : les domestiques durent leur porter les repas matin et soir.

Il y eut grand émoi dans le petit monde des élèves, quand on apprit ce qui s'était passé la nuit précédente et qu'on vit les corridors gardés par des soldats en armes. Lorsque le bruit se répandit que le collège allait sans doute être fermé, les jeunes pensionnaires n'en furent pas trop fâchés : c'était de leur âge[1]. Toutefois la lettre où se lit ce détail ajoute qu'au fond du cœur les enfants, profondément attachés à leurs maîtres, furent très peinés de la séparation. Beaucoup cherchèrent pendant la journée du 21 à pénétrer dans les chambres des Pères pour leur dire leur affection. Un seul, Alexandre Prozorovski, usant presque de violence envers les sentinelles, parvint jusqu'au Père recteur.

Beaucoup d'autres amis des jésuites auraient voulu, eux aussi, approcher les prisonniers. Le comte de Maistre essaya toutes les démarches possibles. Rien n'y fit, pas même son titre d'ambassa-

1. *Bibl. slave*, Archiv. : Lettre du P. Grivel au prince Alexis Golitsyne, 8 mars 1816.

deur : les détenus ne devaient voir personne. Rentré chez lui, sous le coup de ces tristes événements, il adressa un bref message au comte de Vallaise. Cette lettre écrite au courant de la plume, à l'heure où les jésuites étaient captifs en leur maison et à la veille de quitter Pétersbourg pour n'y plus rentrer jamais, trahit l'impression intime du comte. On les accuse, dit-il, « d'avoir fait des conversions et d'avoir dit en chaire qu'il ne peut y avoir qu'une religion vraie et sûre pour le salut. Il paraît incontestable que plusieurs personnes du premier rang avaient passé à l'Église catholique ; mais les jésuites avaient opéré ces conversions comme ils ont fait lever le soleil ce matin... Ces conversions ne sont qu'une loi du monde, qui s'exécute d'elle-même, et qui est placée bien plus haut que l'homme. Dès que la science paraît dans un pays non catholique, tout de suite la société se divise : la masse roule au déisme, tandis qu'une certaine tribu s'approche de nous. » Et il conclut : « Il y a longtemps que le philosophisme n'aura pas remporté une si grande victoire sur la religion [1]. »

Le reste de la journée du 21 se passa sans incidents nouveaux. Le dominicain Sokulski reçut du ministre Golitsyne et du métropolitain Siestrzencewicz l'ordre d'écrire en hâte à son provincial et au couvent de Zabiala, pour que vinssent au plus

1. *Corresp.*, t. V, p. 202.

tôt les religieux destinés à s'occuper de l'église paroissiale et du collège.

Le soir à huit heures, les Pères furent réunis au réfectoire. Des sentinelles gardaient le corridor d'accès avec plus de soin que jamais. Jusque-là, hormis le Père général, le recteur et l'économe, à qui l'oukaze avait été communiqué, tous ignoraient quel allait être leur sort. Le mystère se dissipa. Le colonel Aderkass, escorté d'officiers de police, se présenta et lut à la communauté l'arrêt d'expulsion. Puis désignant au milieu de la salle un monceau de capotes militaires, de bonnets et de bottes fourrées, il invita les Pères à choisir ce qui leur conviendrait et à se préparer au départ : la route serait longue et l'on était au cœur de l'hiver. L'un d'eux, qui avait assisté à la scène et qui donnait dans la suite tous ces détails, rapporte que, malgré la tristesse poignante de la situation, ce déguisement en officiers russes ne s'opéra pas sans quelque hilarité.

Les derniers préparatifs se firent dans la nuit. A trois heures du matin, une file de quatorze traîneaux couverts, attelés de chevaux de poste, vint se ranger devant la porte du collège. Un détachement de cavalerie accompagnait. En hâte on fit monter deux Pères dans chaque voiture. Les exilés étaient au nombre de vingt-six. La dernière voiture contenait quelques bagages et des provisions de route. Malgré le froid glacial, bon nombre de catholiques, se doutant que l'on

ferait partir les religieux en pleine nuit pour éviter une manifestation, étaient demeurés aux alentours et saluèrent les exilés à leur passage.

Un trait complète l'émouvant tableau de cette expulsion. Jusqu'à la dernière minute, personne ne savait quel serait le lieu d'exil choisi par le gouvernement. Était-ce le départ pour la Sibérie, ou bien le retour en Russie Blanche, où la Compagnie avait toutes ses maisons ? Lorsque le convoi fut prêt à s'ébranler, un ordre retentit : « Route du midi ! » On allait à Polotsk. C'était une consolation dans la grande épreuve.

Le voyage demanda plusieurs jours. Il fallut passer les fêtes de Noël à l'un des relais de poste. Le Père général et quelques prêtres dirent la messe; les autres firent la communion. Enfin après de grandes fatigues on parvint le 28 décembre (9 janvier) au terme de l'exode.

A Saint-Pétersbourg deux jésuites étaient demeurés : le recteur et le procureur, Pères Czyz et Krukowski. Il leur fallait remettre au P. Sokulski les comptes et le mobilier, et l'initier en vue de la succession qu'allaient prendre les dominicains. Pendant quelque temps, la grande maison prit l'aspect d'un tombeau ou d'une geôle. Les classes ayant cessé, on n'entendait plus le joyeux babil des enfants. Les élèves externes de l'école publique ne venaient plus. Quant aux pensionnaires, ceux dont les parents habitaient en ville retournèrent chez eux, les autres furent confiés à la surveillance

de personnes nommées par le gouvernement. Les parloirs, les corridors où, en ces fêtes de Noël, on croisait d'ordinaire tant d'amis, étaient devenus déserts, gardés encore par quelques soldats, qui devaient surveiller de près les deux jésuites demeurés dans le collège. Aux portes de toutes les chambres les scellés avaient été apposés après le départ des religieux. Il importait que le gouvernement s'emparât de leurs correspondances et de leurs papiers personnels pour les examiner à loisir.

Dans la ville, dans les salons, amis et adversaires des jésuites commentaient la brusque expulsion. A part quelques fanatiques, la société de Pétersbourg estima toute cette affaire « bien arbitraire et injuste » [1] ; elle pensa qu'il eût fallu juger les coupables, leur donner les moyens de se défendre, procéder enfin avec plus de réflexion et de modération. Nombre d'orthodoxes, même très hostiles au catholicisme, n'étaient pas loin de penser, comme Mme Narychkine, qu'après tout, le gouvernement russe aurait dû prévoir ce qui était arrivé : il n'avait donc qu'à s'en prendre à lui. « D'après le règlement de l'Ordre, les jésuites devaient travailler à la conversion des infidèles, et le gouvernement devait savoir d'avance qu'ils le tenteraient à la première occasion. Ils ne prêchaient pas publiquement, ils ne forçaient pas les

1. NARYCHKINE, p. 266.

Russes à changer de religion; mais tous auraient pu dire ce que le comte Maistre répondit au ministre des Cultes, qui l'accusait de faire la propagande : « Je n'ai changé la foi d'aucun des sujets « de Sa Majesté, mais si quelques-uns d'eux « m'avaient fait par hasard quelques confidences, « ni l'honneur ni la conscience ne m'auraient « jamais permis de leur dire qu'ils avaient tort [1]. »

D'autres, comme la princesse Tourkestanov, rejetaient la responsabilité sur les converties elles-mêmes : elles s'étaient imprudemment affichées et avaient provoqué l'orage. « Je prétends, moi, dit-elle à son ami Christin, que ce sont précisément ces bonnes amies qui leur ont rendu le service de les mettre à la porte. Lise Kourakine tournait à la mort le jour où ces pauvres Pères se sont mis en route, et je l'ai vue le lendemain arriver chez sa mère avec les yeux rouges comme le poing [2]. » Et Christin, lié de longue date aux jésuites, et leur gardant estime et dévouement, était d'avis qu'une autre solution aurait dû être adoptée : il fallait se contenter de bannir les seuls coupables; frapper tout le monde sans distinction était excessif et regrettable. « Je regarde, écrit-il, l'expulsion de tout le corps comme un malheur pour Pétersbourg et surtout pour la colonie catholique, qui avait besoin de leurs secours temporels et spirituels [3]. »

1. Narychkine, p. 266.

2. Tourkestanov, t. I, p. 299.

3. *Ibid.*, p. 301.

Quant à ceux-là qui formaient l'entourage habituel des Pères, convertis de fraîche date ou étrangers catholiques résidant en la capitale, leur attitude est curieuse à observer en cette heure de désarroi. Ils cherchent à dissimuler leur tristesse, non qu'ils veuillent paraître se désintéresser du sort de leurs amis ou veiller à leur propre sécurité, en un mot garder l'attitude de Pierre : « Je ne connais point cet homme », mais plutôt, croyons-nous, pour leur être utiles encore en évitant de se solidariser avec eux et de souligner ainsi les griefs invoqués dans l'oukaze.

Les réunions du soir chez les Golovine ou les Golitsyne ne souffrent pas d'interruption, et l'on y danse comme d'ordinaire ; tout de même plus d'une danseuse a, dit-on, « le désespoir dans l'âme »[1]. Les visages ont perdu de leur gaîté, et la bonne humeur garde un air de contrainte. Pendant que mazurkas et polonaises emportent la jeunesse, dans un coin du salon de la princesse Alexis Golitsyne on se groupe autour des de Maistre — la Comtesse et sa fille sont à Pétersbourg depuis quelques mois — et l'on commente les événements. On rend justice à la modération de l'empereur qui, au lieu d'expulser les religieux de ses États, s'est borné à leur interdire les deux capitales. On reconnaît qu'on leur a témoigné des égards en les pourvoyant de vêtements chauds

1. Narychkine, p. 265.

pour le voyage. Toutefois le texte de l'oukaze, rédigé par l'amiral Chichkov, fait mauvaise impression. Ces citations bibliques, d'allure impressionnante, feraient croire à un crime de lèse-majesté, alors qu'en réalité il s'agit de quelques conversions d'enfants ou de femmes. Loin de constituer une menace pour l'autorité impériale, la prospérité de l'Église catholique en Russie en était plutôt le soutien, son premier dogme étant le respect de la souveraineté. La supprimer ou l'amoindrir, c'est, explique de Maistre, ébranler en même temps l'Église russe. Car protestants et illuminés sont ligués pour attaquer la foi chrétienne ; et ce n'est pas le clergé orthodoxe qui parviendra à la défendre, ignorant et déconsidéré comme il est. Restait donc le catholicisme. « Nous sommes plantés comme les grands sapins des Alpes, qui arrêtent les *lavanges*. Si l'on nous arrache, en un clin d'œil la broussaille sera couverte : ainsi les jésuites gardaient l'Église russe[1]. » Pourquoi les chasser ?

Pourquoi ? Le Comte y répond dans la belle lettre qu'il adresse au Général de la Compagnie quelques jours après l'expulsion. N'ayant pu, durant la triste journée du 21 décembre, pénétrer auprès des prisonniers, il leur envoie ses témoignages de sympathie et ses félicitations. C'est à cause de leur zèle qu'ils ont été condamnés : qui le leur

1. De Maistre, *Correspondance*, t. V, p. 208.

reprocherait? « C'est un bataillon frappé pour cause de valeur [1]. » Quant au « mouvement de conversion vers la grande unité », tout le monde reconnaît le phénomène, beaucoup ont peine à l'expliquer, plus encore à l'admettre ; il choque trop l'orgueil et les préjugés. Quelques personnes ont pris les devants du mouvement, les jésuites se sont bornés à les encourager : voilà tout, selon lui. Et J. de Maistre termine sa lettre au Général des jésuites : « L'opinion s'est trompée en vous regardant comme cause première [2]. »

Rien n'était plus exact. En lui répondant, le P. Brzozowski ajoutait un témoignage formel, fondé sur les données qu'il possédait comme supérieur général. « Nous savons très bien que, quoique le prosélytisme soit une vertu, et une vertu propre de notre Ordre, il doit, comme toutes les vertus, être réglé par la prudence ; nous savons que nous n'avons pas mission pour prêcher partout et en tout temps, et nous nous réglons d'après ces principes. Nous n'avons jamais cru qu'il nous fût permis d'attirer ou de recevoir à la communion catholique les enfants de la communion russe confiés à nos soins ; et d'après les informations que j'ai prises, j'ai la certitude morale que, pendant les quinze années que nous avons tenu l'Institut de Pétersbourg, aucun de nos élèves n'a été

1. De Maistre, *Correspondance*, t. V, p. 217.

2. *Ibid.*, p. 218.

effectivement attiré ou reçu à notre communion. Pour ce qui est des personnes du dehors, vous connaissez, monsieur le Comte, quelle était ma façon de penser à cet égard, et avec combien de sollicitude je recommandais à nos Pères d'être bien sur leurs gardes et de ne se laisser entraîner à aucune démarche qui pût offenser le gouvernement. J'ai tout lieu de croire qu'aucun d'eux n'a cherché à faire des prosélytes ; mais quelqu'un ne se serat-il pas trop prêté aux dispositions qu'on lui manifestait et qui ne venaient pas de lui ? Le zèle n'aura-t-il pas en quelques occasions oublié les bornes de la prudence et de la discrétion ? Cela peut être, et c'est à cela que se borne dans la réalité tout notre crime, si toutefois on peut regarder comme le crime d'un corps des imprudences faites à l'insu du chef et désavouées de lui[1]. »

Mêmes aveux et mêmes dénégations catégoriques dans une lettre où le Père général annonçait l'expulsion au P. de Clorivière, provincial de France : peut-être quelques imprudences commises à son insu, quand il s'est agi de conversions de dames russes. Quant aux enfants, « non seulement nos Pères n'ont point cherché à attirer nos élèves à la religion catholique ; mais même lorsque quelques élèves ont manifesté le désir de se faire catholiques, ce qui a dû arriver quelquefois dans un espace de treize ans, dans un

1. Lettre du 7 févr. 1816 : Orig. aux arch. de la famille de Maistre; copie à la Bibl. slave.

pensionnat mélangé, et où tous les maîtres étaient catholiques, nos Pères se sont constamment refusés à les admettre à la participation des sacrements[1]. »

S'il fallait, à ces attestations du comte de Maistre et du Général des jésuites, en ajouter d'autres, nous choisirions celle-ci d'un de leurs anciens élèves, le prince Pierre Viazemski : « Je puis dire positivement et en conscience que jamais je n'ai entendu un mot, jamais je n'ai remarqué la moindre allusion, qui aurait pu indiquer une tendance à nous attirer, moi ou les autres, de leur côté. Jamais on n'a tenté d'insinuer que l'Église romaine est plus haute et plus salutaire que l'Église orthodoxe. Et mon esprit, même alors, était déjà assez éveillé pour comprendre les attaques les plus détournées et les plus fines. Il n'y avait aucune différence de rapports avec les élèves des deux confessions. Les papistes ne jouissaient par rapport à nous d'aucune prérogative, ni d'aucune faveur. On ne nous menait pas à l'église. Les dimanches et jours de fête, nous allions à l'église russe. Au grand carême, nous faisions nos Pâques selon l'usage. Il est vrai, pendant l'année nous n'observions pas les jours de maigre russes, c'est-à-dire les mercredi et vendredi, mais les jours romains. Le vendredi et le samedi on nous faisait faire l'abstinence catholique : point de viande à table. Mais cette propagande culinaire

1. Archiv. Bibl. slave.

ne pouvait, je crois, avoir grande influence sur nos esprits et nos sentiments religieux[1]. » Aussi le même Viazemski avoue-t-il ne pas comprendre les haines qui ont poursuivi les jésuites en Russie. « C'est peut-être par esprit d'imitation : quand il pleut à Paris, nous ouvrons notre parapluie. »

Ayant mis au point dans des lettres particulières la part que les jésuites avaient eue dans les conversions récentes, il importait que le P. Brzozowki prît occasion des événements pour recommander à tous les membres de la Compagnie la plus extrême circonspection. Autrement l'imprudence d'un seul risquerait d'augmenter le mal et de faire expulser l'Ordre de la Russie entière. Il le fit en une circulaire du 19 janvier 1816. Il y enjoignait « de la manière la plus sévère à tous et à chacun en particulier de n'oser ni attirer ni recevoir à la religion catholique aucun des sujets de la nation russe[2] » ; et il menaçait de chasser de la Compagnie ceux qui transgresseraient cet ordre. Par là se terminait le rôle du supérieur général. Ayant renouvelé d'aussi formelles défenses, il dégageait pour l'avenir sa responsabilité dans toute tentative nouvelle de prosélytisme, dont on pourrait accuser ses religieux. Ce fut en vain : on s'en aperçut quatre ans plus tard, lorsque l'ordre entier fut chassé de Russie : 1820 fut la réplique de 1816.

1. VIAZEMSKI, *Œuvres*, t. I, préface, p. XXI et suiv.

2. *Ordinationes Generalium.*

En attendant, le départ des jésuites de Pétersbourg eut des suites qui occupèrent longtemps l'attention de la capitale.

Le bruit en parvint jusqu'à Rome. La Russie était alors représentée auprès du gouvernement pontifical par un chargé d'affaires, le baron Tuyll. Sans retard, le comte de Nesselrode, chancelier, l'avertit de l'expulsion qui venait d'avoir lieu, et en termes sévères il caractérisa la conduite des religieux [1].

L'oukaze du 20 décembre avait été sans retard connu à Rome par les feuilles publiques. La communication officielle que le baron Tuyll en fit au Cardinal secrétaire d'État ne lui apprit rien de nouveau. Le Pape se montra sans doute « affecté du désagrément que venait d'essuyer la Compagnie de Jésus » ; mais en somme, la mesure prise par l'empereur produisit « moins de sensation » que le chargé d'affaires ne l'avait pensé. Même la « marque de condescendance et d'amitié » que la Russie donnait au gouvernement pontifical en l'informant ministériellement fit « le meilleur effet ». Pour ne pas s'étonner de voir Rome accepter d'aussi bonne humeur l'oukaze qui, à tant de catholiques et même d'orthodoxes, paraissait une injustice, il faut se garder d'oublier que le grand désir de la cour romaine était de renouer des relations diplo-

1. Les deux lettres de Nesselrode à Tuyll, 30 déc. 1815, et de Tuyll à Nesselrode, 28 fév. 1816, se trouvent dans GODLEWSKI, t. II.

matiques régulières avec la Russie. L'affaire des jésuites ne valait pas la peine de se lancer dans une querelle qui n'eût abouti qu'à rendre les rapports moins faciles entre les deux cours. On ferma les yeux, ou peu s'en fallut.

A marquer le coup avec tant d'empressement, Rome gagna-t-elle ou perdit-elle ? Une lettre, restée inédite, du comte de Maistre au cardinal Severoli, nonce à Vienne, nous renseigne. Informé par Tuyll de l'excellent effet produit à la cour pontificale, l'empereur Alexandre Ier prit un jour par le bras un de ses aides de camp, le marquis Paulucci, catholique, et lui dit à haute voix : « Venez, venez, monsieur le catholique, je veux vous dire ce que m'a répondu le Pape sur ce que j'ai fait à l'égard des jésuites. Non seulement il m'approuve pleinement, mais il me dit qu'il a été surpris que je n'aie pas fait davantage. » « Ce fut, ajoute de Maistre, un coup de massue sur la tête des nouveaux catholiques ; d'autant plus que leurs ennemis exultaient, disant que le Pape, en condamnant les convertisseurs, condamnait par le fait même les convertis. » Sans doute l'empereur n'avait montré de lettre du Pape à qui que ce fût ; mais tel était le bruit qui circulait à Pétersbourg. « Il faut qu'à Rome on sache tout », concluait de Maistre[1].

Le silence ne se fit pas vite autour de l'église

1. L'orig. de cette lettre de J. de Maistre à Mgr Severoli est aux archives de la famille de Maistre. La Bibl. slave en possède une copie.

Sainte-Catherine et de la maison que les Pères venaient d'abandonner.

Nous dirons plus loin ce qu'il advint de leurs biens. Un héritage leur tenait plus à cœur : celui des âmes qui avaient été à leur contact au cours de ces quinze années : âmes d'enfants, dont ils avaient eu la charge, âmes de catholiques, dont ils étaient les pasteurs, âmes récemment revenues au bercail du Christ, qu'ils avaient guidées et qu'ils pensaient entourer encore de leur sollicitude, âmes travaillées par la grâce et qui avaient encore besoin de conseil et de lumière. Qu'allait devenir ce troupeau ? La tempête le disperserait-elle aux quatre vents ?

Les jésuites partis, on vit encore dans les mois qui suivirent plusieurs conversions : tels ces fruits qui achèvent de mûrir, détachés de l'arbre où ils puisaient la sève. Plus d'un élève du pensionnat paraît avoir été du nombre : ainsi le comte Emmanuel Tolstoï, le prince Alexis Golitsyne. Ce dernier, comme bien d'autres, avait conservé des relations épistolaires avec ses anciens professeurs et surveillants [1]. Une réponse que lui adressait en décembre 1816 le P. Grivel, indique qu'à cette époque l'enfant avait suivi l'exemple de sa mère, la princesse Alexis, et de sa sœur Élizabeth. « Je n'ai pas besoin de vous recommander la reconnaissance envers votre sœur, qui a été pour vous l'ins-

1. Plusieurs copies de ces lettres sont à la Bibl. slave.

trument de Dieu ; mais remontez plus haut. C'est à votre maman que votre sœur et vous êtes redevables d'une grande partie de cette grâce. Ce sont ses exemples, ses prières, sa conduite envers vous, pleine de discrétion et de prudence, qui ont amené cet heureux événement. Imitez-la ; priez-la de vous parler du chevalier d'Augard, à qui votre famille doit beaucoup. » Le Père lui recommandait en même temps d'être plus prudent que son jeune cousin Alexandre.

Ce dernier, dont la conversion, on se le rappelle, avait fait naguère tant de bruit, fit encore parler de lui après le départ des jésuites. De l'École des pages, où il avait été placé à sa sortie du collège, il fut un jour mandé chez l'empereur, qui voulait l'interroger personnellement. L'enfant répondit qu'il entendait rester fidèle sujet de Sa Majesté, mais qu'il n'était pas moins décidé à garder sa foi catholique. Sans doute aurait-il eu besoin du secours de ses anciens maîtres pour demeurer ferme dans sa généreuse résolution. Le temps et le milieu où il vécut refroidirent son ardeur et finirent par avoir raison de sa bonne volonté. Comme plusieurs autres, il ne persévéra pas jusqu'au bout [1].

D'ailleurs c'est à partir de l'année 1816 que

1. Le prince Augustin Golitsyne donna ce renseignement dans une lettre au P. Gagarine, 11 oct. 1868. L'orig. autogr. est à la Bibl. slave. Il indique en même temps que le prince Alexandre Golitsyne mourut directeur des postes à Varsovie.

l'œuvre des jésuites commença de se désagréger. Les amis, hier si groupés, se dispersèrent peu à peu, se sentant poursuivis par les soupçons, sinon en butte à la persécution. Plusieurs se dirigèrent vers la France, où le catholicisme jouissait d'une entière liberté. Ce fut le cas de Mme Swetchine, des Golovine, des Golitsyne. Le comte de Maistre lui-même ne tarda pas à demander son rappel. La société catholique de Pétersbourg s'en allait en poussière : l'arbre qui promettait de si beaux fruits avait été coupé à la racine.

Un bref récit des événements de cette année 1816 doit trouver place au terme de cette histoire.

CHAPITRE III

LA CURÉE

Les successeurs des jésuites. — La colonie catholique « blessée à mort ». — Le sort des exilés. — Mémoire des syndics. — L'étrange liquidation. — Oukaze de spoliation. — Ce qu'on en pense à Polotsk. — Réclamations du P. Brzozowski. — Ordres suspendus. — Dettes « incontestables » des jésuites. — Leçon de dignité. — Articles de l'*Invalide russe*. — Le passeport du Père général. — Griefs contre les jésuites. — Siestrzencewicz blâmé par le pape. — J. de Maistre suspect. — Son rappel. — Jésuites et Doukhobortsy.

Le jour où il expulsait de la capitale les jésuites, qui depuis quinze années y travaillaient à la satisfaction des catholiques, le gouvernement russe entendait bien ne nuire en rien à la religion romaine dans l'empire ; il la regardait toujours comme jouissant de la même liberté, de la même tolérance que par le passé. Aussi avait-il pris des mesures pour donner sans retard aux religieux des successeurs, à qui serait confié le soin de la paroisse et même de l'école. Aux termes de l'oukaze, la situation de l'église Sainte-Catherine redeviendrait ce qu'elle était en 1800. Malheureuse-

ment, pas plus dans la vie des États que dans celle des hommes il n'est aisé de rajeunir de quinze années. Il est toujours des conjonctures que même l'autocratie russe ne saurait modifier.

Dès l'abord elle eut la sagesse de ne pas chercher à rétablir les choses exactement dans l'état où les jésuites les avaient trouvées. Ils avaient remplacé des prêtres séculiers. Pour être logique, il eût fallu rappeler des séculiers comme desservants. On eut le bon esprit de se souvenir que l'ancienne administration avait été une source de plaintes, « un véritable brigandage[1] ».

On fit donc, avons-nous dit plus haut, appel à d'autres religieux. Les premiers bruits qui coururent sur le compte des dominicains appelés à prendre la place des jésuites furent, à vrai dire, assez défavorables. Au comte de Maistre, avide d'informations, on répondit que c'étaient des « paysans polonais ». Tout de même les catholiques, de Maistre en tête, se défendirent de juger avant de les avoir vus à l'œuvre. Ils ne purent toutefois s'empêcher de penser que l'église catholique de Pétersbourg, « de dix mille âmes au moins », recevait un « coup mortel ».

Dès les premiers jours de janvier, trois dominicains arrivèrent du couvent de Zabiala : l'un d'eux y remplissait les fonctions de préfet des classes, un autre celles de professeur. On voulait évidem-

1. De Maistre, *Corresp.*, t. V, p. 207.

ment des hommes capables de s'occuper à la fois de l'église et du collège. Ils étaient tous polonais, ce qui n'était pas fait pour leur donner de prime abord grand crédit auprès des Russes. Le bon accueil que les jésuites avaient rencontré parmi la société de Pétersbourg venait en partie, on se le rappelle, de ce qu'ils étaient Italiens, Allemands, et le plus grand nombre Français. Quant à la valeur générale des nouveaux desservants, les paroissiens eurent bien la charité d'attendre pour se prononcer. Mais, quand on eut entendu un Polonais s'essayer malencontreusement à prêcher en italien, quand on eut comparé l'enseignement religieux qu'ils donnaient à leurs ouailles avec ce qu'on avait eu jusque-là, il fallut se rendre à l'évidence. « Ce qui nous est arrivé est de la médiocrité la plus affligeante », déclarait tout net le comte de Maistre. Et après avoir fait cet aveu à son gouvernement d'abord, puis au vénérable Mgr Severoli, nonce à Vienne, il donnait la raison profonde de ses angoisses : un clergé si misérable, c'était tout gain pour les ennemis de la religion. « La force cachée, qui veut détruire le culte catholique, s'y prend de la meilleure manière en avilissant le ministère. » Elle sait que « du mépris des docteurs au mépris de la doctrine il n'y a qu'un pas[1] ».

A qui la faute ? Que faire ? Telles étaient toujours les questions qui se posaient. De Maistre

1. De Maistre, *Corresp.*, t. V, p. 257, 387.

n'était pas de ces hommes qui se lamentent sur les malheurs du présent sans en rechercher l'origine et le remède. Le remède, il conseillait de le trouver là où était le mal. Il avait été le premier à se réjouir de l'arrivée des religieux dominicains. « Il faut, écrivait-il, saisir cette *anse* qui nous est présentée et tâcher de tirer parti de l'Ordre de Saint-Dominique pour introduire ici de dignes ouvriers. »

Quant à l'origine du malheur dont on souffrait, elle apparaissait mieux à mesure que s'exerçait la réflexion et que, dans les salons où fréquentaient les catholiques, on parlait des événements de 1815. En somme, le mouvement des esprits vers le catholicisme, dont on avait fait un crime aux jésuites, il n'était « pas vrai du tout qu'ils l'eussent produit » ; le branle en était venu de plus haut. Mais il avait été trop rapide et trop marquant : le fanatisme et l'autorité s'en étaient alarmés. De leur côté, les jésuites, « trompés par le nombre et la qualité des conversions », avaient cru avoir « ce qu'on appelle ville gagnée » ; ils étaient allés trop vite, emportés par leur zèle. Il eût fallu, pour mener la Compagnie dans cette passe, l'une des plus difficiles de son histoire et qui aurait pu devenir la plus glorieuse, un autre homme que le P. Brzozowski. C'est encore de Maistre qui en fait la remarque après avoir fréquenté le Père pendant dix ans. « Le R. P. Général, que je connais et révère beaucoup, excellent sous le rapport de la sainteté, se

trouvait cependant, sous le rapport de la politique, de la pénétration et de la force d'esprit, au-dessous des circonstances, qui demandaient la tête d'un Gruber ou d'un Acquaviva [1]. » Il a, dit-il ailleurs, manqué à la cause de la vérité « une grande tête à la tête des têtes [2] ». Et tous les jours apparaissaient un peu plus les déplorables conséquences de l'expulsion. La communauté catholique de la capitale, si florissante, se trouvait « blessée à mort [3] ».

S'ajoutant à ces tristesses, qui étreignaient les cœurs, une nouvelle injustice était en train de les exaspérer. Il s'agissait du sort des biens que les jésuites avaient dû laisser à Saint-Pétersbourg. Biens personnels d'abord. Papiers, correspondances, archives, tout était resté dans les chambres des Pères et, quelques heures après leur départ, avait été soigneusement mis sous scellés. Le gouvernement entendait, il l'avait dit du moins, tout restituer après examen. Plus d'une fois dans la suite, le P. Brzozowski réclama, pour qu'on rendît ces documents précieux. Il n'obtint jamais rien : une partie des archives de l'Ordre et des correspondances privées des jésuites furent pour toujours ensevelies dans les dépôts des ministères à Saint-Pétersbourg.

Ce n'est pas tout. Les exilés laissaient dans la

1. De Maistre, *Corresp.*, t. V, p. 383.

2. *Ibid.*, p. 335.

3. *Ibid.*, p. 385.

capitale d'autres biens de très grande valeur, dont il fallait régler le sort.

En 1800, lors de leur arrivée, ils avaient trouvé, appartenant à l'église, une bibliothèque d'environ 500 volumes. C'était un premier fonds, mais fort insuffisant, et qui, au cours des années suivantes, s'était considérablement accru par des dons généreux et des acquisitions. Le 4 mai 1803, le chevalier d'Augard écrivait d'Hildesheim au P. Beauregard pour lui dire sa joie d'avoir pu faire don de sa bibliothèque presque entière aux jésuites de Pétersbourg. D'autres avaient imité cette largesse ; et ce que laissaient les religieux en 1816 se comptait par milliers de volumes, et représentait une valeur considérable [1]. Ils avaient également constitué pour le collège un cabinet de physique important ; car les sciences occupaient une large place dans l'enseignement donné aux jeunes Russes. Qu'allaient devenir ces instruments précieux ? C'est à leurs frais encore qu'avait été meublé le collège.

Enfin quel serait le sort de la maison construite pour abriter le pensionnat, comme aussi de la maison de campagne du collège ? La question se posa peu de temps après le départ des jésuites. Car en vérifiant les comptes, on constata que le passif des religieux était considérable, les dettes contractées pour la construction du pensionnat

1. Un document du temps chiffre à 7.000 volumes l'importance de la bibliothèque des jésuites au moment de l'expulsion.

n'ayant pu évidemment être éteintes en quelques années.

Deux solutions s'offrirent. La première consistait à vendre tout ce que les jésuites laissaient : immeubles, bibliothèque et le reste, pour rembourser les créanciers. Une autre, encore plus simple, était que le gouvernement s'emparât de tout, sans autre forme de procès, et dît aux amis des jésuites de réclamer à ces derniers ce qui leur était dû. Il est navrant de le constater, l'archevêque de Mohilev, Siestrzencewicz, était un des plus acharnés à conseiller ce dernier parti, l'iniquité même.

Aussitôt que se répandit le bruit de cette étrange liquidation, de cette curée, les syndics de l'église, parmi lesquels figuraient encore plusieurs amis dévoués des jésuites, prirent l'affaire en main. Ils adressèrent au prince Golitsyne, ministre des Cultes, un mémoire circonstancié sur la question[1]. En regard de la cupidité des uns, de la haine des autres, ils apportaient des chiffres précis et des données certaines sur l'état des finances de la paroisse et les propriétés sur lesquelles on s'apprêtait à faire main basse.

Telle était la situation. La nouvelle maison, bâtie de 1806 à 1808, avait coûté 305 000 roubles. Pour couvrir ces frais, le P. Gruber avait fait appel à la générosité des catholiques. Des capi-

1. Copie de ce document aux Archives de la Bibl. slave.

taux lui avaient été prêtés, ou plus exactement il n'avait été qu'un intermédiaire, et c'est en réalité à l'église Sainte-Catherine que le prêt avait été consenti. Il était bien entendu que la maison appartenait à l'église, à charge pour elle d'acquitter la dette envers les créanciers. Et le P. Gruber avait conscience d'avoir par là rendu service à la communauté catholique. La redevance annuelle payée par le collège pour les locaux qu'il occupait, jointe aux autres loyers, donnait environ 25 000 roubles ; et cette somme permettait, tous frais d'entretien acquittés, non seulement de payer les intérêts de l'emprunt, mais encore d'amortir chaque année 8 à 10 000 roubles du capital. A la date de l'expulsion des jésuites, la dette primitive avait pu être ainsi diminuée de 63 350 roubles et ne se montait plus qu'à environ 240 000 roubles. Encore seize ans et quelques mois, disaient avec précision les syndics, et la dette serait entièrement amortie. Dans la dix-septième année, et peut-être plus tôt, car les loyers augmentaient alors sensiblement, l'église commencerait à percevoir une rente de 22 000 roubles, qui serait tout gain, ou qui du moins lui permettrait de solder en très peu de temps les vieilles dettes, antérieures à 1800.

Chiffres en main, était-ce donc une si mauvaise opération financière qu'avaient faite les jésuites en édifiant ce bâtiment ? Or procéder à une vente, comme le conseillaient quelques-uns, ce serait

annuler d'un coup ces calculs, ruiner ces espérances. La nouvelle maison, ne faisant qu'un tout avec les anciennes, perdrait beaucoup à être vendue séparément : on n'en retirerait sans doute pas la somme suffisante pour rembourser tous les créanciers ; et quant aux profits à venir, c'en était fini.

Dans la suite de ce mémoire, les syndics donnaient encore leur avis sur les autres biens. La maison de campagne au nord de Pétersbourg, non loin de Kamenniï Ostrov, était aussi une acquisition datant des dernières années. Les syndics projetaient d'en faire un établissement d'utilité publique pour les pauvres de l'église. En attendant, le loyer qu'on en retirait servait également à payer les intérêts de ce qu'elle avait coûté. Quel besoin de procéder à une vente?

Quant à la bibliothèque, la vendre serait, en même temps qu'une injustice, une maladresse. Elle servirait très utilement aux dominicains, successeurs des jésuites ; et l'on serait évidemment obligé de leur en procurer une autre, si l'on s'avisait de vendre celle-là. Au reste, les syndics faisaient remarquer que cette bibliothèque n'avait pas été récemment acquise, mais que le fonds primitif, augmenté, il est vrai, au temps des jésuites, avait toujours été la propriété de la paroisse. Sans doute faisaient-ils exprès de ne pas la présenter comme appartenant en propre aux jésuites, afin d'éviter qu'elle ne fût confisquée elle aussi ou aliénée à tout jamais.

Enfin, en terminant ce long document, ils se plaignaient de ce que, par la faute du gouvernement, l'aile où était jadis le pensionnat fût vide depuis deux mois, et qu'il leur fût défendu d'en disposer, alors que des locataires se présentaient. On les privait ainsi de revenus certains.

Ainsi de tous côtés on réclamait une solution. Procès assurément étrange. Il s'agissait, selon l'expression du comte de Maistre, de vendre les biens du débiteur malgré le créancier. Ceux-là qui avaient, dix ans plus tôt, prêté à Gruber pour le compte de l'église, avaient été régulièrement payés, et ne réclamaient rien de plus. Les syndics, eux aussi, entendaient bien que les propriétés de l'église restassent intactes, comme au temps des jésuites.

L'affaire traîna plusieurs mois. Elle fut même portée au comité des ministres ; ceux-ci à l'exception de deux, le comte Razoumovski et Mouraviev, approuvèrent la spoliation inique. L'empereur prit son temps pour réfléchir. Enfin dans les derniers jours de mai il signa un oukaze [1], curieux mélange de sagesse et de criante injustice. On rendait au banquier Pierling, pour qu'il les remît à la disposition des jésuites, plusieurs titres de rente trouvés après leur départ. Mais l'honnêteté n'allait pas beaucoup plus loin. On voulait bien encore regarder comme appartenant à l'église la

1. *P. S. Z.*, t. XXXIII, nº 26284, p. 855.

maison de campagne, et laisser à la disposition des religieux chargés de l'école la bibliothèque et les instruments de physique. Pour le reste, les instances de Siestrzencewicz avaient obtenu gain de cause. La maison neuve fut déclarée propriété des exilés, et comme telle confisquée par l'État.

Un personnage influent de Pétersbourg avait dit un jour : « Que signifie donc cette question de savoir à qui appartient la maison ? On la veut, on l'aura, et tout est dit[1]. » Il ne s'était pas trompé. Tout de même l'État, soucieux d'avoir l'air au moins d'être juste envers l'église catholique (les jésuites ne comptaient plus), l'État acceptait de rembourser les 20 000 roubles que l'église avait versés en 1801 pour acheter le terrain. Quant aux créanciers, c'est aux jésuites qu'ils avaient, disait-on, prêté pour bâtir ; c'est à eux qu'ils réclameraient, si bon leur semblait ; la Compagnie les paierait sur les biens qu'elle conservait en Pologne.

Le comte de Maistre fut outré quand il apprit semblable décision. Le jour même il en faisait part à son gouvernement. « Je prie Votre Excellence, écrivait-il au comte de Vallaise, de se représenter la situation des capitalistes prêteurs ; ils ont employé leur argent de bonne foi, en esprit de religion et de bienfaisance, pour donner une propriété considérable à leur église ; et voilà que cette église en est dépouillée, et qu'ils sont placés dans

1. De Maistre, *Œuvres*, t. VIII, p. 508.

l'alternative violente, ou de perdre leurs capitaux, ou de les demander à des hommes qu'ils aiment, et contre qui ils sont persuadés, dans leur conscience, de n'avoir pas le moindre droit[1]. »

Il ne voilait pas la responsabilité, telle qu'on la connaissait à Pétersbourg. « L'archevêque demeure dans la boue, couvert, comme il arrive toujours, du mépris de ceux mêmes qui l'ont employé. » Mais pénétré, en vrai chrétien, de la soumission au pouvoir légitime, il terminait : « Tant que l'autorité suprême délibère, on doit tâcher de lui montrer la vérité, même avec quelque danger ; quand elle a pris son parti, il faut se taire et la faire respecter. »

A Polotsk, la sensation ne fut pas moins grande. Le P. Pietroboni, arrivé à Pétersbourg la même année que J. de Maistre et devenu l'un de ses meilleurs amis, lui écrivait : « J'aimerais vraiment que l'on fît le compte de ce qu'a coûté notre séjour de quinze ans à Pétersbourg[2]. » Et il en faisait le dénombrement, au seul point de vue matériel : en plus de la bibliothèque et du cabinet de physique, quelque 250 000 roubles à rembourser à des créanciers, qui étaient en réalité créanciers de l'église. Le P. Rozaven ajoutait sur le ton plaisant : « Il faut avouer que nous ne saurions avoir plus complètement tort : nous sommes également

1. *Corresp.*, t. V, p. 361.

2. Orig. italien aux Archives de la famille de Maistre; trad. franç. aux Archives de la Bibl. slave. Pietroboni à de Maistre, 20 juin 1816.

condamnés, soit que nous prétendions que quelque chose nous appartient, ou que quelque chose ne nous appartient pas. Je tremble qu'on ne nous découvre encore quelque propriété que nous ne connaissons pas. Car comment nous défendre ? Si on nous trouve encore de nouvelles richesses, c'en est fait, nous sommes ruinés sans ressources[1]. »

Il y avait lieu sans doute de réclamer contre pareil déni de justice. Le Père général en écrivit à M. de Viazmitinov, au prince Lopoukhine, au sénateur Tamara. Il ne se leurrait pas de grand espoir. Du moins fallait-il obtenir que le gouvernement ne se mêlât pas des affaires entre les jésuites et ce qu'on appelait leurs créanciers, mais qu'il les laissât s'arranger entre eux ; autrement, c'était la ruine dont parlait Rozaven. Pour que cette combinaison eût chance d'être agréée du gouvernement, il y avait avantage à la faire proposer par les créanciers eux-mêmes. Le P. Brzozowski pria le comte de Litta de vouloir bien s'en charger. Les jésuites entendaient ne faire subir aucun dommage aux amis qui jadis leur étaient venus en aide libéralement. Ils offraient déjà des gages sérieux. En 1809 le gouvernement russe, ayant converti en forteresse leur collège de Dunabourg, s'était obligé à verser une indemnité de 30 000 roubles durant dix ans : ils avaient de ce chef 230.000 roubles à donner en garantie.

1. Rozaven à de Maistre, 2 juillet 1816 : Archives de Maistre.

L'appel du Père général fut entendu, et le bruit de toute l'affaire parvint aux oreilles du tsar. On put la croire en bonne voie. Sa Majesté voulut se rendre compte de la situation et se fit apporter les livres de la paroisse. Elle ne tarda pas à se convaincre que les jésuites n'étaient en aucune façon propriétaires de la maison du pensionnat, mais simplement locataires. Aussi les ordres déjà donnés furent-ils suspendus. Par malheur, on n'alla pas plus loin alors; aucune décision ne fut prise que de longs mois plus tard. Vers la fin de l'année, il apparut que la maison serait reconnue propriété de l'église. Tous les locataires n'en reçurent pas moins ordre de la quitter, le gouvernement ayant l'intention, disait-on, de l'acheter pour en faire un institut militaire. J. de Maistre qualifiait cette solution de « demi-justice ». Les jésuites y gagnaient sans doute de n'avoir pas à payer des créanciers auxquels ils ne devaient rien. Mais l'église de Pétersbourg y perdait un immeuble qui, dans quelques années, eût été pour elle un revenu appréciable.

Les choses traînèrent encore près de deux ans, au grand désagrément des créanciers : personne ne les payait plus depuis le départ des jésuites. L'affaire ne se termina que dans les derniers mois de 1818. Il fut reconnu que la fameuse maison appartenait à l'église; mais comme le gouvernement la voulait, il indemnisa l'église et prit l'immeuble. Quant aux dettes, on trouva « incontestable » qu'elles étaient dettes des jésuites et

devaient être acquittées par eux[1]. C'était l'incohérence et l'injustice sur toute la ligne. « Voilà, écrivait de Maistre au lendemain de cet arrêt, comme, en Russie, la tendance à la spoliation de l'église catholique ferme les yeux du pouvoir sur les plus grandes monstruosités[2]. »

C'est de Paris que J. de Maistre signait ces lignes. Il ne se faisait plus faute de dire carrément sa pensée. Tant qu'il séjournait en Russie, il avait dû trop souvent la gazer. Tout de même, à partir du jour où les jésuites furent chassés de la capitale, spectateur impuissant des injustices qui se commettaient envers les catholiques, il avait peine à retenir ses blâmes. Quelques mois après s'être fixé à Polotsk, le P. Brzozowski lui envoyait le texte de pièces littéraires composées par les élèves du collège. Elles étaient toutes à la gloire d'Alexandre Ier. De Maistre remercie de la communication; il estime que « c'est un trait de christianisme élégant d'avoir loué l'empereur » à l'heure où il s'acharne sur les jésuites; mais il conseille de ne pas créer un « cycle de louanges ». « Dans un moment, dit-il, où ce grand Prince vous traite si rudement, il y a de l'esprit et du bon ton à le louer franchement sur ce qu'il a fait de véritablement beau. Tenez-vous-en là : les éloges périodiques ne valent rien[3]. » Discrète leçon de dignité

1. Rozaven à de Maistre, 17/29 nov. 1818 : copie à la Bibl. slave.
2. De Maistre, *Œuvres*, t. VIII, p. 508.
3. *Corresp.*, t. V, p. 390.

donnée à des religieux, qui risquaient, voulant pratiquer trop à la lettre le pardon des offenses, d'être taxés de flatterie, peut-être de naïveté.

Certes, en ces premiers mois de 1816, autant sinon plus que pendant les quinze années précédentes, les yeux de tous étaient fixés sur les exilés réunis à Polotsk. Amis et ennemis épiaient l'attitude qu'ils garderaient sous l'orage. Pour conserver en face du pouvoir impérial la distance convenable à des proscrits, et cependant continuer de se montrer sujets fidèles et dévoués, il leur fallait un tact parfait. Les adversaires ne cherchaient qu'une occasion de pousser le maître à sévir davantage; les amis désiraient que la paix s'établît et que le catholicisme ne sortît pas humilié de cette crise, mais plutôt grandi sous l'épreuve.

L'oukaze du 20 décembre n'avait d'ailleurs pas été l'éclair qui fend la nue et déchaîne l'orage pour laisser ensuite un ciel serein. La calomnie poursuivait les religieux en exil. Un journal de Pétersbourg, l'*Invalide russe*, publiait les *Monita Secreta*, ce pamphlet fameux que ressuscitent périodiquement les ennemis des jésuites. Le P. Brzozowski estima qu'on ne pouvait laisser la calomnie sans réponse, et chargea le P. Rozaven d'en écrire la réfutation. Il se proposait de l'envoyer lui-même au rédacteur en chef, en y joignant une lettre de protestation. Avant de mettre le projet à exécution, on voulut consulter l'ami de tous les instants, J. de Maistre. Rozaven envoya copie de son manus-

crit au comte. Il en reçut une complète approbation. Mais dans l'intervalle, un religieux de l'entourage du Père général fit remarquer qu'il pourrait y avoir des inconvénients à publier l'écrit de Rozaven. Le P. Brzozowski céda « non par conviction, mais par condescendance[1] ». La condescendance n'aurait-elle pas dû faire place à la conviction ?

Un nouvel article injurieux du même journal vint bientôt faire taire les incertitudes et décider le P. Brzozowski à envoyer la réponse préparée. Elle fut, semble-t-il, adressée au prince Alexandre Golitsyne, ministre des Cultes, pour être transmise au directeur du journal. Il paraît qu'elle ne sortit jamais des cartons du ministère. Faut-il s'en étonner ?

Pas plus que son ministre, l'empereur ne paraissait disposé à écouter les justes réclamations des jésuites, ni à se laisser émouvoir par les témoignages d'entier dévouement que lui adressait leur supérieur général. Celui-ci, désireux d'obtenir un passeport pour se rendre à Rome, où l'appelaient les intérêts de son ordre, sollicitait en vain cette pièce dans les bureaux des ministères. Ne parvenant pas à l'obtenir, il se décida à la demander directement au tsar. Il voulut même profiter de l'occasion pour réfuter catégoriquement les accusations qui avaient pesé sur la Compagnie avant son expulsion

1. *Bibl. slave :* Rozaven à de Maistre, 26 mars/7 avril 1816.

de la capitale, et pour affirmer sa soumission à l'autorité suprême. « Notre dévouement sera toujours le même, et le plus ardent de nos vœux est de prouver à l'univers que le souvenir des bienfaits de Votre Majesté est gravé dans nos cœurs en caractères ineffaçables[1]. » De pareilles protestations rentraient à la vérité un peu trop dans le « cycle de louanges », et de Maistre aurait pu les trouver exagérées. Toujours est-il qu'elles n'obtinrent aucun résultat. Le P. Brzozowski mourut trois ans plus tard à Polotsk sans avoir pu obtenir le passeport qui lui était indispensable.

De Maistre avait raison d'écrire au P. Rozaven, le 11 (23) décembre 1816, presque à l'anniversaire de l'expulsion : « Le vent ne souffle pas pour vous[2] ». Le temps n'avait en rien calmé les animosités. Il est aisé d'en découvrir les raisons. D'une part, nous l'avons déjà noté, le mouvement des esprits vers l'Église catholique ne s'était pas arrêté comme par enchantement le jour où les jésuites avaient été bannis. Plusieurs conversions s'étaient déclarées depuis lors, et l'on ne pouvait plus même les mettre sur leur compte. On était obligé de les attribuer à la désaffection des âmes pour l'Église orthodoxe. L'une des converties, interrogée sur les motifs qui l'avaient attirée au catholicisme, répondait : « Les bêtises que m'a dites

1. 31 août 1816 : Zalenski, t. II, p. 237.

2. *Corresp.*, t. V, p. 477.

mon pope à ma dernière confession de Pâques[1]. » Mais le dépit qu'en concevait le gouvernement se retournait comme d'instinct sur les religieux exilés. Les regrets que ne cachaient pas les catholiques, quand ils mettaient en regard les anciens et les nouveaux desservants de la paroisse, irritaient encore le ministre des Cultes et son parti. Enfin la Société biblique, qui avait pensé régner dans la paix, une fois qu'elle aurait éloigné ses adversaires les jésuites, était en butte à de nouvelles oppositions venant de très haut. La Congrégation de la Propagande envoyait aux vicaires apostoliques et aux missionnaires d'Arménie, de Perse, et d'autres pays d'Orient, une lettre où elle la condamnait formellement.

Quelques semaines après, un coup plus direct et autrement sensible. Le Pape Pie VII adressait un bref à Siestrzencewicz pour le blâmer en termes sévères d'avoir adhéré à la Société biblique et de l'avoir patronnée auprès de ses ouailles. « Rien ne pouvait nous causer plus d'amertume, disait le Pontife, que de vous voir devenir une cause de scandale, vous qui êtes établi de Dieu pour montrer aux autres les sentiers de la justice. » En conséquence, il était enjoint à l'archevêque de « se rétracter solennellement » dans une lettre à son peuple[2]. A dire vrai, le coup ne fut imprévu que

1. *Corresp.*, t. V, p. 332.

2. ZALENSKI, t. II, p. 240.

pour ceux qu'il atteignait directement. Les observateurs impartiaux pensaient bien qu'un jour la voix du Pape se ferait entendre en cette très grave affaire. Depuis deux ans, Christin, l'ami de la princesse Tourkestanov, prédisait « que le Saint-Père foudroierait la Société biblique comme il vient de le faire, et comme cela ne pouvait manquer d'arriver pour mille et une bonnes raisons »[1].

Le bref du Pape passa, comme c'était la règle en Russie, par la chancellerie du prince Golitsyne. Il n'en ressortit pas. Mais la *Gazette de Hambourg* le publia, et c'est par une simple copie que le métropolitain en eut connaissance. Ce fut lettre morte. Comme dit de Maistre, « notre demi-protestant d'archevêque (je parle poliment) »[2] fut censé n'avoir pas reçu le blâme pontifical; il ne rétracta rien et continua d'assister, comme par le passé, aux réunions de la Société biblique, dont il demeurait vice-président. Un jour de Fête-Dieu, rapporte la comtesse Rzewuska, l'office catholique ne commença qu'à midi et demi, parce que Sa Grandeur prenait part à une séance biblique[3].

Bref, Golitsyne, Siestrzencewicz et leur parti persistèrent à voir l'influence des jésuites en tout ce qui contrecarrait leurs principes et leurs manières d'agir. Jusqu'à ce qu'en 1820 on eût pris le

1. Tourkestanov, t. I, p. 451.

2. *Corresp.*, t. V, p. 480.

3. Comtesse Rozalie Rzewuska à de Maistre; Archiv. Bibl. slave.

parti de compléter l'œuvre de 1816 et de chasser définitivement de la Russie l'Ordre de Saint-Ignace, les catholiques et leurs anciens pasteurs demeurèrent suspects.

Suspect aussi fut le comte de Maistre. On ne peut s'en étonner : il avait été, au témoignage de Mme Swetchine, « un grand semeur[1] ». Pour lui, l'expulsion des jésuites ne s'était pas seulement traduite par la perte d'amis très chers, mais par un désenchantement cruel. A la fois comme ministre et comme catholique, la situation qui lui était faite à Pétersbourg devenait intenable. A force de sacrifices, il avait pu, depuis son arrivée en Russie, soutenir la dignité de son rang dans le corps diplomatique. Mais on a dit, peut-être sans exagération, que pour conserver son carrosse, il avait dû plus d'une fois se contenter de pain et d'eau à son repas. Il écrivait en 1816 : « Je termine bien malheureusement quarante-deux ans de services et treize ans de martyre[2]. » Ce martyre, il était prêt à le supporter longtemps encore, si Pétersbourg était resté ce qu'il l'avait connu jusqu'en 1815. Mais il ne cachait pas au comte de Vallaise que tout était changé. « Pendant longtemps, tous mes vœux ont été de finir mes jours ici. Je m'étais extrêmement attaché à Sa Majesté Impériale et tout à fait habitué à ce pays, où j'avais formé des liens multi-

1. Falloux, t. I, p. 30.

2. *Corresp.*, t. V, p. 257.

pliés. Mon dévouement et ma reconnaissance envers l'empereur sont bien toujours les mêmes; mais le mois de décembre dernier a tout à fait changé ma situation. Le simple soupçon produit une inquiétude, un malaise, qui gâte la vie dans tous les pays du monde; mais surtout ici, il ne faut pas qu'il y ait le moindre nuage entre le Maître et un ministre étranger. Je crois voir que les catholiques, du moins ceux de cette époque, et qui avaient des liaisons même de simple estime avec les jésuites, sont devenus pour lui une espèce de caste suspecte[1]. »

Il voyait juste. Il avait pu s'en convaincre dans une audience qu'il venait d'obtenir de l'empereur lui-même. « J'ai lieu de croire d'après mes renseignements, lui avait dit Alexandre en parlant des jésuites, que réellement vous souteniez ces messieurs. » C'était pour de Maistre le coup de grâce. A dater de ce jour, il était résolu à demander son rappel, à quitter une ville, un pays où il avait compté tant d'amis. Ceux-ci d'ailleurs se disposaient à émigrer vers l'Occident. Dès le mois de mars il comptait « vingt-trois maisons distinguées prêtes à partir pour les pays étrangers »[2]. Il y perdrait, disait-il, ce qu'il aimait et ce qu'il respectait le plus. Il constatait en même temps que la société était devenue triste, cette société qu'il avait connue si

1. *Corresp.*, t. V, p. 294.
2. *Ibid.*, p. 310.

charmante et si joyeusement empressée autour de lui. « Tout concourt à me détacher de cette ville », avouait-il enfin.

Doit-on se contenter, pour expliquer le rappel du comte de Maistre, de ces détails qu'il fournit lui-même ? Le roi de Sardaigne céda-t-il, sans plus, aux instances de son ministre ? Ou bien vint-il s'ajouter à cette raison, déjà très suffisante, un désir du tsar que le comte quittât la Russie ? En d'autres termes, après avoir expulsé les jésuites, Alexandre I[er] fit-il des démarches pour écarter un diplomate qu'il accusait de les avoir soutenus ? On est enclin à le penser d'après plusieurs documents datés de Turin[1].

Peu de temps après que le bruit de l'oukaze du 20 décembre fut parvenu à Turin, le comte Koslovski, représentant de la Russie, confessait au comte de Nesselrode, ministre des Affaires étrangères, que l'expulsion des religieux avait produit là-bas très mauvaise impression, et que personne n'avait admis la valeur des motifs invoqués dans le document officiel. Comment des prêtres catholiques auraient-ils pu s'obliger à repousser des cœurs qui se livraient à la persuasion de la vérité ? Il n'était donc pas étonnant que la conduite du ministre de Sardaigne fût en quelque sorte le reflet de l'état d'esprit dominant en son pays. Et le prince Koslovski terminait en sollicitant « quelque indul-

1. Koslovski à Nesselrode : cf. Godlewski, t. IV, p. 43.

gence dans le jugement que l'empereur pourra porter sur le comte de Maistre ».

Plus explicite est un rapport envoyé de Turin au duc de Richelieu par le comte de Gabriac[1]. Au surplus il déclare tenir ses informations de Koslovski. L'empereur Alexandre, mécontent de l'attitude du comte de Maistre, « de sa conduite et de son langage au sujet des jésuites », de « la tendance ordinaire de ses opinions, de sa partialité et de son acharnement contre les idées libérales du siècle », aurait manifesté le désir qu'il fût rappelé ; mais il aurait voulu que ce rappel eût, extérieurement, comme motif la situation économique du comte. En même temps, il aurait fait de grands éloges du diplomate et aurait sollicité pour lui, à titre de dédommagement, un poste élevé dans l'administration du royaume.

Les désirs du tsar se réalisèrent point par point. Le 27 mai 1817, le comte J. de Maistre quittait pour toujours cette Russie qu'il avait aimée comme une seconde patrie et où il laissait « de véritables amis »[2]. Il la quittait avec l'impression qu'elle ne voulait plus de lui, et peut-être songeait-il, en s'éloignant, à secouer la poussière de ses pieds. Au reste, son rôle providentiel dans le grand empire était achevé. Il pouvait suivre dans

1. *Paris, Arch. Min. Aff. Etr.*, Russie, t. CLVI, pièce 42.

2. Tourkestanov, t. I, p. 589.

l'exil les prêtres qu'il avait secondés, les fidèles qu'il avait contribué à ramener au bercail du Christ.

Là se termine réellement l'histoire du collège des jésuites à Saint-Pétersbourg, histoire consolante, glorieuse même par certains côtés, assez navrante en sa conclusion.

Quelques semaines avant le départ du comte de Maistre, Langeron, gouverneur général de Crimée, dénonçait à l'empereur la secte des Doukhobortsy, qui pervertissaient les âmes et faisaient abjurer le christianisme. Alexandre répondait qu'il fallait punir non pas la secte entière, mais seulement les individus les plus coupables. Et l'homme de bon sens qu'était Christin ne pouvait retenir cette réflexion : « Ce qui m'afflige, c'est que je me souviens que précisément une année avant ce rescrit d'indulgence pour des payens vagabonds, on a signé un oukaze foudroyant contre toute la société jésuite pour le tort d'un seul Père ! C'est que les jésuites faisaient des catholiques, vrais chrétiens selon la morale et l'esprit de l'évangile, et que les Doukhobortsy font des renégats... Je voudrais que l'empereur eût un ami assez courageux pour lui présenter l'oukaze contre les jésuites et le rescrit à Langeron accolés l'un à l'autre. Je crois que la contradiction de principe qu'il y apercevrait lui prouverait qu'on a un but vers lequel on l'entraîne. Je ne voudrais pas que l'his-

toire mît jamais ces deux pièces en regard l'une de l'autre [1]. »

De même que J. de Maistre, les jésuites avaient achevé à Pétersbourg leur œuvre providentielle. La bulle de 1814 leur permettait de se répandre dans l'univers. La Russie se fermait à leur apostolat à l'heure où le monde se rouvrait devant eux.

1. TOURKESTANOV, t, II, p. 543.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Manuscrits

Bruxelles. Bibliothèque slave : Ignatius Brzozowski, *Historia Societatis Jesu Rossiacae conservatae in Alba Russia et propagatae*, Tomus II (copie). — Jean-Louis de Leisségues de Rozaven, *Histoire de la Compagnie de Jésus conservée en Russie* (orig.). — Collection Gagarine : Documents divers, originaux et copies.

Canterbury. Collège Sainte-Marie : collection particulière : correspondances diverses (originaux et copies).

Chateau de Saint-Martin, Livarot (Calvados) : Papiers de famille du comte de Maistre.

Paris. Archives du Ministère des Affaires Étrangères, *Russie*, t. CXXXIX-CLVI.

Rome. Archives du Vatican, *Polonia-Russia*, t. CCCXLIV, vol. V; CCCXLVII; CCCLI.

Saint-Pétersbourg. Collection particulière : *Diarium Collegii Petropolitani Paulini Societatis Jesu*, 2 vol. Ce *Diarium* fut rédigé successivement par les PP. G. Angiolini, Hochbichler et Pietroboni. La Bibl. slave de Bruxelles en possède une copie partielle.

II. — Imprimés

Arkhiv kniazia Vorontsova, Moskva, 1870-1895, 40 vol.

Choiseul-Gouffier. *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie*, Paris, 1829.

Christin (Ferdinand) *et la princesse Tourkestanov*. Lettres écrites de Pétersbourg et de Moscou, 1813-1819, Moscou, 1882 (Extrait du *Rousskiï Arkhiv*).

CONSALVI. *Mémoires du cardinal Consalvi*, Paris, 1864, 2 vol.

CUSTINE (Le marquis de). *La Russie en 1839*, 5e éd., Bruxelles, 1844, 4 vol.

CZARTORYSKI. *Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier*, Paris, 1887, 2 vol.

DEMKOV. *Histoire de la pédagogie russe*, Revel, 1895.

DOLGOROUKOW. *Mémoires du prince Pierre Dolgoroukow*, Genève, 1867-1871, 2 vol.

EDLING. *Mémoires de la comtesse Edling*, Moscou, 1888.

EYNARD. *Vie de Mme de Krüdener*, Paris, 1849, 2 vol.

FALLOUX (Comte de). *Madame Swetchine*. Sa vie et ses œuvres, Paris, 1860, 2 vol.

FRAPPAZ. *Vie de l'abbé Nicole*, Paris, 1857.

GAGARINE. *Conversion d'une dame russe à la foi catholique*, Paris, 1862.

— *Le salon de la comtesse Golowin*, Lyon, 1879 (Extrait des *Etudes religieuses*).

— *Vie du P. Marc Folloppe*, Paris, 1877.

GEORGEL (L'abbé). *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du dix-huitième siècle*, Paris, 1820, 6 vol.

GODLEWSKI (Michael). *De Cardinalatu Stanislai Siestrzencewicz-Bohusz* (1784-1817), Petropoli, 1909.

— *Monumenta Ecclesiastica Petropolitana*, Petropoli, 1906-1913, 5 vol.

Golovine. Voir WALISZEWSKI.

GALITZIN (Prince Augustin). *Un missionnaire russe en Amérique*, Paris, 1856.

— *Notice sur Mlle Elisabeth Galitzin, religieuse du Sacré-Cœur*, 1795-1843, Paris, 1869.

HAUMANT (E.). *La culture française en Russie*, Paris, 1910.

KRUSENSTERN (A. de). *Précis du système, des progrès et de l'état de l'Instruction publique en Russie*, Varsovie, 1837.

LATREILLE. *Joseph de Maistre et la papauté*, Paris, 1906.

LUTOSTANSKI (Karol). *Les partages de la Pologne et la lutte pour l'indépendance*. Recueil des Actes diplomatiques,

Traités et Documents concernant la Pologne, t. I, Paris, 1918.

LUTTEROTH (H.). *La Russie et les jésuites de 1772 à 1820*, Paris, 1845.

MAISTRE (Joseph de). *Correspondance diplomatique* (1811-1817), recueillie et publiée par Albert Blanc, Paris, 1860, 2 vol.

— *Œuvres complètes*, t. VIII à XIV, Lyon, 1884-1893 (la correspondance formant les six derniers volumes de la série, numérotés I-VI).

Materialy do dziejow Akademii Polockiej i szkol od niej zaleznych, Krakow, 1905.

MOROCHKINE (Michel). *Iezouity v Rossii s tsarstvovania Ekateriny II i do nachego vremeni*, Saint-Pétersbourg, 1867-1870, 2 vol.

MURR (Christoph Gottlieb von). *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur*, Nürnberg, t. XIII, 1784.

MULLER (Christian). *Saint-Petersburg, ein Beitrag zur Geschichte unserer Zeit*, Mainz, 1813.

NARYCHKINE. *1812, Le comte Rostoptchine et son temps*, par Mme Narichkine, née comtesse Rostoptchine, Saint-Pétersbourg, 1912.

NICOLAS MIKHAILOVITCH (Le grand-duc). *L'empereur Alexandre Ier*, Saint-Pétersbourg, 1912, 2 vol.

PIERLING (Paul). *La Russie et le Saint-Siège*, t. V, Paris, 1912.

PINGAUD. *Les Français en Russie*, Paris, 1886.

P. S. Z., *Polnoé Sobranié Zakonov Rossiiskoï Imperii.*

PYPINE (A. N.). *Obchtchestvennoé dvijénié v Rossii pri Aleksandré I*, Saint-Pétersbourg, 1885.

RAIN (Pierre). *Un tsar idéologue, Alexandre Ier*, Paris, 1913.

ROJDESTVENSKI (S. V.). *Istoritcheskiï obzor diéiatelnosti ministerstva narodnago prosviechtchenia*, Saint-Pétersbourg, 1902.

Rousskaia Starina, 1896.

Rousskiï Arkhiv, 1867, 1886.

SCHILDER (N. K.). *Imperator Alexander Pervyi. Ego jizn i tsarstvovanié*, Saint-Pétersbourg, 1897-1898, 4 vol.

SCHNITZLER. *La Russie en 1812*, Paris, 1863.

SÉGUR (Comte A. de). *Vie du comte Rostoptchine*, Paris, 1871.

SIENNICKI (Stanislaw Josef), *Opis historyczny rzymsko-katolic-*

kiego kosciola S. Katarszyny w St-Petersburgu od r. 1763 do 1872. Warszawa, 1872.

SWETCHINE. *Lettres de Mme Swetchine, publiées par le comte de Falloux...*, Paris, 1862, 2 vol.

TARENTE (Princesse de). *Souvenirs de la princesse de Tarente*, Nantes, 1897.

TOURKESTANOV. Voir *Christin*.

TCHITCHAGOV. *Mémoires de Tchitchagov*, dans *Bibliothèque russe*, nouvelle série, vol. VII, Leipzig, 1862.

VIAZEMSKI (Prince P. A.). *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1908, 12 vol.

THEINER (Augustinus). *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie*, Paris, 1843, 2 vol.

TOLSTOI (Dmitri). *Le catholicisme romain en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1863-1864, 2 vol.

Viestnik Evropy. Saint-Pétersbourg, novembre 1868, article de Pypine.

VIGÉE LE BRUN. *Souvenirs de Mme Vigée Le Brun*, Paris, 1869, 2 vol.

VIGUEL. *Mémoires*, Saint-Pétersbourg, 1892.

WALISZEWSKI (K.). *Littérature russe*, Paris, 1900.

— *Souvenirs de la comtesse Golovine, née princesse Galitzine*, 1766-1821, avec une introduction et des notes, Paris, 1910.

ZALENSKI (Stanislas). *Les jésuites de la Russie Blanche*, traduit du polonais par le P. Alexandre Vivier, Paris, s. d., 2 vol.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA FONDATION

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'ATTENTE

CHAPITRE II

LA SITUATION EN 1800

CHAPITRE III

LE COLLÈGE PAULINIEN

CHAPITRE IV

PREMIÈRES DIFFICULTÉS

LIVRE II

LES ANNÉES PROSPÈRES

CHAPITRE PREMIER

LE PÈRE GRUBER, GÉNÉRAL

CHAPITRE II

LE COLLÈGE DES NOBLES

CHAPITRE III

LA SOCIÉTÉ DE PÉTERSBOURG

CHAPITRE IV

L'ACADÉMIE DE POLOTSK

CHAPITRE V

LA GUERRE PATRIOTIQUE

LIVRE III

LA RUINE

CHAPITRE PREMIER

LES CONQUÊTES DU CATHOLICISME

CHAPITRE II

LE CHATIMENT

CHAPITRE III

LA CURÉE

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

IMP. H. DIÉVAL, 57, RUE DE SEINE, PARIS.



ROUET DE JOURNEL
Un College de Jesuites
a Saint-Petersbourg

